BIBLIOTHÈQUE

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLES

VIII

365 C

ŒUVRES D'ANDRÉ LEFÈVRE

Poésie et Art

La Flute de Pan, in-18. Hetzel (épuisé).
La Vallée du Nil, in-18. Hachette.
Les Merveilles de l'Architecture, in-18. Ibid.
La Lyre intime, in-18. Hetzel.
Les Parcs et Jardins, in-18. Hachette.
L' popée terrestre, in-18. Marpon.
Virgile et Kalidasa, in-18. Hetzel.
De la Nature des Choses, traduction complète, en vers, du poème de Lucrèce, in-8°. Fischbacher (épuisé).
De la Nature des Choses, nouvelle édition in-18. Société d'éditions (4, rue Antoine-Dubois).

Éditions critiques

Lettres Persanes. — Contes de Perrault. — Dialogues de Voltaire. — Chefs-d'œuvre de Diderot, avec Introductions, Notes, Variantes, Index, 10 vol. in-16 de la Collection Jannet-Picard.

Histoire

Les Finances de Champagne aux XIIIe et XIVe siècles, in-18. Dumoulin.
Les Finances de Napoléon III, in-18. Rouquette.
Le vrai Napoléon, in-32. Dreyfus.
La Ligue des Droits de Paris, in-18. Charpentier.
L'Homme a travers les Ages, in-18. Reinwald.
L'Histoire (Bibl. des Sc. contemporaines), in-18. Schleicher.
La Grèce antique (ibid.), in-18. Schleicher.
Les Gaulois (Bibl. d'Histoire et de Géographie), in-18. Schleicher.

Science du langage

Études de philologie et de linguistique, in-18. E. Leroux.
Les Races et les Langues (Bibl. Scient. internationale), in-8°. Alcan.

Science des religions

Mythologies et religions comparées, in-18. Leroux.
Dictionnaire des sciences anthropologiques (Mythologie). Doin.
La Religion (Bibl. des Sc. contemporaines), in-18. Reinwald.

Philosophie

Libre pensée, Pensée nouvelle (Collab.), 2 vol. in-4°.
La Renaissance du Matérialisme (épuisé). Doin.
La Philosophie (Bibl. des Sc. contemporaines). Reinwald.
Contre-poison, in-18. Société d'éditions (4, rue Antoine-Dubois).

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE & DE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLES

GERMAINS ET SLAVES

ORIGINES ET CROYANCES

PAR

ANDRÉ LEFÈVRE
Professeur à l'École d'Anthropologie

Avec 15 Figures dans le Texte
et un Atlas de 32 Cartes
dressées par ALBERT LACROIX
et gravées par C. RUCKERT et Cie

PARIS
LIBRAIRIE C. REINWALD
SCHLEICHER FRÈRES ET Cie, ÉDITEURS
15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15
1903

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège

LIBRARY
APR - 1 1964
UNIVERSITY OF TORONTO
889704
DD
62
L45

PREMIÈRE PARTIE

LES GERMAINS

ORIGINES ET CROYANCES

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES

Vagues notions d'Homère, d'Hésiode et d'Hérodote sur le nord et l'occident de l'Europe. — Le *Chaudron sacré* **des Scythes. — L'***or* **tombé du ciel et gardé chez les Scythes royaux. — Les Budins roux de la Caspienne. — Les Bastarnes. — Les Germains du Nord contenus par les Celtes blonds, leurs congénères. — Les Cimbres et les Teutons. — Les Suèves. — Les Germains d'après César et Strabon. — État demi-nomade. — Répartition annuelle du sol. — La forêt Hercynienne, l'***unicorne*, **l'***urus*. **— Varus. — Germanicus.**

Le nom de *Germains*, d'origine incertaine, apparaît bien tard dans l'histoire, cent ans à peine avant notre ère.

L'invasion des Bastarnes sur le Bas-Danube, entre 200 et 180, celles des Cimbres et des Teutons en Gaule, en Espagne, en Italie (113-101), des Suèves en Alsace et en Franche-Comté (60-58), ont été les premières manifestations des races, ou plutôt des tribus germaniques.

Mais, d'une part, l'identité de leur type fonda-

mental avec celui des Celtes, Gaulois, Galates, — identité qui avait frappé les Romains eux-mêmes, si médiocres observateurs des variétés humaines ; d'autre part, leurs langues, directement issues de la souche indo-européenne, nous révèlent une antiquité qui ne peut le céder à celle des Hindous et des Perses, des Thraces et des Hellènes, des Latins et des Celtes, puisque tous ces peuples parlent, sans se les être empruntés, des idiomes pourvus d'un même organisme et formés des mêmes éléments, variantes altérées d'une langue antérieure et nécessairement commune aux ancêtres de toutes les nations qui en ont gardé les empreintes.

Ainsi donc, la linguistique et l'anthropologie, sciences nées d'hier, mais fondées l'une et l'autre sur des faits, sur des documents certains — quoique diversement interprétés — remontant dans le passé bien au delà des traditions et de l'écriture, éclairent, précisent et contrôlent les informations vagues recueillies par les plus anciens poètes ou historiens de la Grèce ou de Rome.

Le nord et l'occident de l'Europe ont été longtemps ignorés des nations précoces — ou favorisées — qui ont créé la civilisation méditerranéenne. Ni les aventureuses explorations des Phéniciens sur les côtes atlantiques, baltiques peut-être, ni les échanges qui, de proche en proche, pouvaient amener l'ambre par terre du Niémen au Dniéper, de la Vistule au Danube, finalement à la Grèce et à l'Italie, n'avaient répandu ou fixé dans les régions méridionales une seule notion de quelque valeur sur la configuration, l'étendue ou les limites des pays situés au nord du fleuve que l'on appelait Istros, Ister. Les poèmes homériques men-

tionnent une fois dans l'*Iliade* (XIII), comme voisins des Thraces et des Mysiens, certains *Hippomolgues* (trayeurs de cavales), *Galaktophages*, *Abies*, « les plus sages et les plus justes des hommes ». L'*Odyssée* (XI) parle des Kimmériens, « peuples toujours enveloppés de brumes », dont la ville touche au pays des morts, sur les rives extrêmes de l'Océan ; mais il est visible que le poète ignore s'il faut les chercher au nord ou au couchant ; il n'a pas entendu parler d'une grande invasion cimmérienne en Asie Mineure, ni de la destruction de Sardes par une tribu cimmérienne, les Trères, — événements de date évidemment postérieure (mais de bien peu) au passage que nous venons d'indiquer.

A ces noms de Galaktophages, de Kimmériens, s'ajoute et se substitue, vers le VIIIe siècle, le nom de *Skuthes*, Scythes, qu'on a relevé dans un fragment attribué à Hésiode, et qui ne pouvait être ignoré des colonies grecques établies sur le pourtour du Pont-Euxin. Bientôt, derrière les Cimmériens, des tribus scythiques envahissaient la Médie qu'elles saccagèrent pendant vingt-huit ans ; d'autres, poussant vers l'occident, refoulaient les Gètes et les Thraces et occupaient la rive gauche du bas Ister. Tout au début du VIe siècle, un voyageur scythe, Anacharsis, se faisait compter parmi les Sages de la Grèce. Et, vers 500, l'échec de la grande expédition risquée par Darius au delà de l'Istros répandait au loin la renommée des Scythes. Mais cet éclat momentané n'avait guère dissipé les brumes du nord ; l'imagination continuait d'avoir beaucoup plus de part que l'observation directe aux esquisses incertaines de la géographie.

Hérodote, qui, en dehors de rares fragments (à peine antérieurs) recueillis par les grammairiens et les polygraphes, demeure l'autorité, le témoin même, pour les choses des vi^e et ve siècles, venues à la connaissance des Hellènes, Hérodote ne voit sur la rive gauche de l'Istros, au nord des Gètes, que des Scythes, entre le Purétos (Pruth) et le Tanaïs (Don). Ses informations d'ailleurs n'atteignent ni le Volga ni la Baltique ; il imagine seulement que la mer, l'Océan, longe les rivages d'Europe et rejoint la Caspienne. Il croit qu'à une certaine distance de l'Istros et du Pont, derrière certains monts qu'il devine, les Riphées (les Karpathes), et vers le cours moyen du Tyras (Dniester), de l'Hypanis (Bug) et du Borysthène (Dniéper), l'air est plein de plumes blanches, c'est-à-dire de flocons de neige. Derrière ce voile de neige, il existe sans doute des Hyperboréens (Hérodote y croit à peine) qui s'étendent jusqu'à l'autre mer ; on parle aussi de Griffons gardiens de l'or, d'Arimaspes qui n'ont qu'un œil, d'Androphages, d'Argippéens chauves de naissance et dont chaque famille vit sous un arbre, de Jurks et de Tyssagètes chasseurs, de Chèvre-pieds, et d'hommes qui dorment pendant six mois. Les Issédons, un peu moins imaginaires, scalpent et écorchent les vaincus, boivent dans les crânes et accommodent leurs parents morts en ragoût de mouton, gardant seulement les têtes, qu'ils épilent, nettoyent, dorent et adorent. A peine moins étranges sont les Mélanchloines (vêtus de noir), les Agathyrses (Akatzires ?), les Neures, qui deviennent loups une fois par an. L'historien ne sépare pas bien nettement ces peuplades sauvages des Scythes, soit nomades, *hamaxoïques*, établis,

avec leurs femmes et leur butin, en de lourds chariots, et qui suivent à cheval leurs troupeaux au hasard des pâturages, soit des Scythes cultivateurs, fixés autour du Borysthène, soit même des Scythes royaux du *Palus Méotide*, qui envoyaient leurs blés à Athènes. Mais dans son tableau confus, on entrevoit une sorte de fond primitif de tribus chasseresses, clairsemées : Tchoudes, Tchérémisses, Ougro-Finnois, que traversent avec plus ou moins de lenteur des barbares déjà moins infimes, Thraces et Gètes, poussés par les Kimmériens, Trères, Taures, Scythes et Sauromates (ceux-ci entre le Tanaïs et la Caspienne), chassés de la Haute-Asie — ils s'en souvenaient encore, et se disaient la plus jeune des nations européennes — chassés, dis-je, vers l'occident, par les Massagètes (Mas-*Djagataï ?)* et les Issédons.

On ne peut guère douter que ces Scythes, fort mêlés, fort hybrides, n'aient appartenu en majorité au vaste groupe indo-européen, qu'ils n'aient été apparentés, du moins frottés de près aux Iraniens, aux Thraces, aux Celtes, aux Germains et aux Slaves. Sept dialectes étaient parlés entre la Caspienne et l'Istros, et les chefs des principales tribus se faisaient assister par sept interprètes. N'est-on pas tenté de voir en eux l'arrière-garde, les traînards de cette odyssée aryenne dont la *Grammaire comparée* atteste la réalité, et dont certains anthropologistes rejettent, on ne sait pourquoi, l'évidence ? C'est parmi ces peuples de race croisée, de nationalité indécise encore, très barbares, mais très intelligents, qui déjouèrent si bien en 502 la fastueuse invasion de Darius ; c'est parmi ces adorateurs de *Papaios* et *Apia* (Zeus et la Terre), de *Tubiti* et *Artimpasa*

(Hestia et Aphroditê ou plutôt *Artémis*), de *Thamimasade* et *Oïresure* (Poseidôn et Apollon, *Aoura Surya?* ou bien la grande déesse iranienne *Ardvigura?*), d'Héraklès et d'Arès, que l'on est conduit à chercher les Germains, encore sans nom, sans but et sans histoire.

On relève d'ailleurs dans Hérodote nombre de traits qui conviennent, non pas seulement à la famille indo-européenne, — tels ces noms de rois Scythes : *Arias*, *Ariapeithès*, *Parisadès*, — mais plus particulièrement au groupe teutonique.

Voici une coutume que nous retrouverons chez les Cimbres : « Lorsque les Scythes font des prisonniers de guerre, ils en immolent un sur cent ; ils répandent sur leur tête des libations de vin, et ils les égorgent au-dessus d'un vase ; ensuite, ils portent le vase sur la plate-forme du temple et trempent dans le sang le glaive sacré... En un lieu qu'on nomme Exampée, entre l'Hypanis et le Borysthène, il existe une chaudière d'airain qui a six doigts d'épaisseur et contient facilement six cents amphores »... « Il y a beaucoup de devins parmi les Scythes ; ils prédisent à l'aide de plusieurs baguettes de saule : après avoir apporté de grands fagots de ces baguettes, ils les dénouent, puis ils rangent ces baguettes une à une et prophétisent... D'autres se servent d'écorce de tilleul. Lorsque le devin a fendu en trois un tilleul, il enroule l'écorce autour de ses doigts, puis il la déroule et rend l'oracle... »

Plusieurs allusions, assez vagues sans doute, semblent se rapporter à un culte de l'or et annoncer ces légendes si fameuses de l'or du Rhin, du trésor gardé par des génies : « Au delà des Ari-

maspes, sont les Griffons, gardiens de l'or... Des objets d'or, envoyés par le ciel, tombèrent en Scythie : une charrue, un joug, une hache, une *coupe*... Ces objets lançaient des flammes... L'or brûlant s'éteignit cependant, lorsque arriva le plus jeune des trois frères, qui l'emporta en sa demeure, et qui devint la tige des Scythes royaux. Ceux-ci habitent le pays où l'on conserve l'or. Chaque année, ils lui adressent leurs prières et cherchent à se le rendre propice par des sacrifices solennels. »

Au nord des Sauromates, dans le voisinage des Issédons et des Griffons qui gardent l'or, l'historien signale la présence d'une nation grande et nombreuse, qu'il dépeint tantôt comme nomade, tantôt comme fixée dans d'épaisses forêts autour d'un vaste lac ou dans une grande ville de bois ; cette nation « a, tout entière et d'une manière marquée, des yeux bleus et des cheveux rouges ». Ce sont les Budins, mangeurs de poux, qui se trouvent mêlés à une race différente, les Gélons, laboureurs, moissonneurs et quelque peu frottés d'hellénisme. Assurément, Hérodote raconte naïvement et sans ordre ce que les marchands grecs ont appris des Scythes, et les Scythes des Sauromates, des Androphages ou des Issédons. Mais il est difficile de ne pas reconnaître dans ces Budins aux cheveux rutilants quelqu'une de ces tribus blondes, arrêtées pour un temps dans une contrée favorable, mais que le premier hasard, caprice ou choc extérieur, va détacher de leur demeure temporaire, et qui, traînant dans leur sillage des bandes de races et d'origines diverses, se déplacent ou se précipitent, selon les circonstances, avec leurs coutumes et leurs traditions antiques, leurs dieux, leurs devins,

leurs rêves d'or et leur chaudron sacré. (Au Ier siècle de notre ère, des *Butons* obéissaient à Marbod.)

Tels furent, à n'en pas douter, ces Teutons et ces Guthins (ou Gots), déjà entrevus par le Marseillais Pythéas au IVe siècle, et qui faisaient le commerce de l'ambre ; tels ces Peucins, encore ignorés d'Hérodote, établis vers le IIIe siècle dans une île marécageuse aux bouches du Danube, ces Bastarnes, qu'au siècle suivant Persée, roi de Macédoine, prit à sa solde contre les Romains, et qui firent irruption chez les Scordisques, nation celte de l'Illyrie, pendant qu'un grand flot central, Suèves, Marcomans, Quades, filait le long du grand fleuve, dans les régions laissées vides par le départ de Galates, des Boïes et des Sénons.

Avant que toute la profondeur de la future Germanie se remplît ainsi de nations nouvelles, des contingents teutoniques, nous l'avons fait pressentir, se formaient déjà au nord de la Bohême et vers les bouches de l'Oder, de l'Elbe et du Wéser, mais contenus au midi par les Boïes et les Helvètes, habitants du Boïohæmum, par les Bolgs et Volks massés sur le Rhin, entre le Mein et la Roër. Les aïeux des Germains ont longtemps vécu à côté des Celtes, dont ils ne différaient guère que par la langue, ou plutôt par l'altération peu à peu divergente d'un même vocabulaire. Les uns s'appelaient *Teutons*, les autres nommaient leur dieu *Teutati* (*Tota*, *Teuta :* la nation) ; ceux-ci prononçaient *briga* là ou leurs voisins entendaient *berg*, *burg ; Keltos* était chez les Germains, *held* (le héros), au féminin *Hildr* (déesse scandinave), *Childis*, et fournissait le suffixe, si connu, des *Bathild*, *Clothild*, *Brunhild*, etc. ; Volk devenait pour eux *Welsch* et *Walh ; ségo* (la vic-

toire), *sieg; cathu* (la bataille), *hathu; corio* (armée), *heer; ambact* (serviteur), *amht; rik, reich; maros, mer* et *mir :* Sigismer, Ricimer, Clodomir, etc., etc. Nous verrons bientôt que ni leur aspect, ni leurs mœurs, ni leurs croyances premières ne les distinguaient sensiblement de Gaulois tels que les Sénons, les Insubres ou les Galates.

Mais nous touchons à l'heure où les Germains vont faire dans l'histoire une entrée subite et retentissante. Rome, désormais sans rivale dans le bassin de la Méditerranée, achevait, non sans échecs partiels, mais en toute assurance, la conquête de l'Afrique, de l'Espagne et de la Gaule méridionale, lorsqu'elle fut surprise et ébranlée par une sorte de cataclysme. Une trombe humaine, cinq à six cent mille individus, se précipitait du nord, heureusement sans but et sans volonté, courant deçà delà jusqu'en Espagne et jusqu'en Illyrie, et ravageant tout sur son passage. C'était la première invasion germanique.

Fuyant, a-t-on dit, et c'est possible, un débordement de la Baltique, mais plus probablement gênés par les progrès des Chérusques et des Suèves, deux fortes tribus, les Teutons et les Cimbres s'étaient mis en marche vers le midi, allant au hasard avec femmes, enfants, chariots, bagages de toute sorte. Cette cohue descendit d'abord vers l'orient, passa le Danube, ravagea l'Illyrie, battit un général romain qui essayait de l'arrêter dans le Norique, puis, au lieu d'entrer en Italie, reflua sur le contour extérieur des Alpes, entraînant quelques débris des Scordisques et Taurisques, nations celtes, remonta vers le Rhin, essaya vainement d'entamer les Belges, finalement se rabattit sur la Suisse et, grossie d'un fort contingent

helvète, Ambrons, Tigurins, Tugènes, se jeta sur la Gaule centrale. Les populations des campagnes se réfugièrent dans les enceintes murées pour laisser passer le torrent et furent réduites à une telle disette qu'on essaya de se nourrir de chair humaine.

Les barbares, dit Michelet, parvenus au bord du Rhône, apprirent que de l'autre côté du fleuve c'était encore l'empire romain, dont ils avaient déjà rencontré les frontières en Illyrie, en Thrace, en Macédoine. Étonnés peut-être par l'immensité du grand empire, eux qui n'avaient aucune idée de cohésion gouvernementale, ils firent savoir au magistrat de la province, Silanus, que « si Rome leur donnait des terres, ils se battraient volontiers pour elle ». Silanus répondit que Rome n'avait que faire de leurs services, passa le Rhône et se fit battre. Un autre général, le consul Cassius, fut tué ; son lieutenant, Scaurus, pris et tué ; et les légions passèrent sous le joug des Helvètes. L'Italie, cependant, se vit préservée encore. Appelés par les Tectosages de Tolosa, qui se réclamaient d'une ancienne et véritable parenté, les Cimbres se laissèrent détourner vers la Garonne, rencontrèrent en chemin l'armée victorieuse de Cépion, quatre-vingt mille soldats, quarante mille esclaves ou valets d'armée, et l'écrasèrent de fond en comble. Ils avaient solennellement voué à leurs dieux tout ce qui tomberait entre leurs mains, et ils tinrent religieusement parole. Dans le camp romain, pas un être vivant ne fut épargné. Or, argent, armes, chevaux même, tout fut jeté dans le Rhône. Les barbares, véritablement affolés de leur triomphe, perdirent quatre ans, soit à ravager encore la Gaule, soit à guerroyer au delà des Pyrénées contre les Celtibères.

Quand ils se résolurent enfin à quelque chose de sensé, la chance avait tourné. Leur fougue était amortie, et Marius avait rétabli la discipline romaine, aguerri les légions par de rudes travaux. Les vivres manquaient dans cette Gaule qu'ils avaient épuisée. Forcés de se séparer pour vivre, ils conçurent du moins un plan qui aurait pu leur livrer l'Italie. Les Teutons et les Ambrons, demeurés intacts, devaient passer sur le ventre aux légions de Marius et pénétrer en Italie par les Alpes maritimes. Les Cimbres, très diminués sans doute par leur aventure espagnole, tourneraient les Alpes et, recrutant des alliés le long du Danube, entreraient en Vénétie par la vallée de l'Adige et rejoindraient les Teutons sur les rives du Pô ; mais lorsque, refoulant le consul Catulus et son lieutenant Sylla, les Cimbres arrivèrent au rendez-vous, à Verceil, en 101, les Teutons avaient vécu. En deux jours, Marius les avait exterminés à Aix, dans les champs de Pourrières, *campi putridi*. Ces Teutons étaient des géants ; leur roi, Teutobochus, quand il fut conduit en triomphe à Rome, dépassait les trophées de la tête. Les femmes, du haut de leurs chariots, frappaient vainqueurs et vaincus avec de sauvages hurlements. Cent mille guerriers furent tués ou pris.

Cependant les Cimbres, inactifs, énervés par le doux climat italien, attendaient ceux qu'ils ne devaient plus revoir. « Donnez-nous, faisaient-ils dire à Marius, des terres pour nous et pour nos frères les Teutons. — Laissez là vos frères, répondit Marius, ils ont des terres ; nous leur en avons donné qu'ils garderont à jamais. » La bataille fut acharnée.

L'infanterie des Cimbres formait un immense carré

dont les premiers rangs étaient liés ensemble par des chaînes de fer. Leur cavalerie, forte de quinze mille hommes, était effrayante à voir, avec ses casques chargés de mufles d'animaux sauvages et surmontés d'ailes d'oiseaux. Leur camp et leur armée occupaient une lieue de longueur. Mais Marius avait su tourner contre eux le vent, la poussière et les rayons d'un ardent soleil de juillet. Ils furent vaincus. Leurs femmes demandèrent en vain qu'on les respectât, qu'on les donnât du moins pour esclaves aux prêtresses romaines du feu. La plupart, pourvoyant à leur liberté, s'étranglèrent au timon de leurs chariots, aux cornes de leurs bœufs. Les chiens défendirent leurs cadavres. On dut les exterminer à coups de flèches. Les prisonniers cimbres furent distribués aux villes comme esclaves publics ou jetés aux cirques.

Ainsi s'évanouit cette terrible apparition du Nord qui, pendant treize ans, avait épouvanté l'Italie. Le monde romain ne soupçonna pas qu'elle inaugurait une lutte où il devait périr ; il n'y vit qu'une dernière invasion de Celtes attardés. Tout en retenant le nom de Germains, nom dont l'origine est obscure et que les Germains eux-mêmes n'ont jamais porté, Rome se replongea dans ses discordes civiles ; elle accorda même le nom d'ami au roi suève Arioviste, qui, quarante ans plus tard, se préparait à renouveler l'aventure des Cimbres.

Déjà quelques centaines de mille hommes campaient dans la Franche-Comté et le Beaujolais, réclamant (ou mieux saisissant) des otages et les deux tiers des terres. Déjà, quarante ou cinquante tribus suéviques pressaient le long du Rhin inférieur les Tenctères, les Usipètes, les Ubiens, tout prêts à

rejoindre en Belgique les Eburons et les Nerviens, ces anciens alliés ou parents des Cimbres. César refoula au delà du fleuve, ou à peu près, ces avant-gardes de la barbarie ; il les étonna — pour une cinquantaine d'années — en jetant deux fois un pont sur le Rhin, en lançant ses éclaireurs jusqu'à la lisière de la Forêt Noire, au pied du Taunus. Il se contenta de faire poursuivre vers leurs marécages les tribus du nord, plus faibles alors et moins hardies, les Bataves, Caninéfates, Bructères, Sicambres, Chauques, qu'il faut regarder soit comme des détachements successifs des Cimbres et des Teutons, soit comme des transfuges du Jutland et de la Scandinavie, mélanges d'Angles, de Frisons, de Saxons avec la grande nation des Chérusques. Ces Chérusques, bientôt célèbres, s'allongeaient au nord des Suèves et parallèlement, serrant contre la Baltique d'autres immigrants, anciens ou nouveaux, pressés à l'est contre les tribus amoindries des Teutons.

« Les Suèves, rapporte César, sont la nation la plus puissante et la plus guerrière de la Germanie. Ils passent pour avoir cent districts ou clans fournissant chaque année mille guerriers qui vont en expédition. Le reste cultive les terres. L'année suivante, ceux-ci partent, les autres labourent. Les terres, d'ailleurs, sont en commun, et l'on séjourne rarement plus d'une année dans le même lieu. Tous les ans, le magistrat assigne où il lui plaît un champ à chaque famille, à proportion du nombre des membres qui la composent. C'est pour qu'on ne s'accoutume pas dans un endroit au point de négliger les armes ; on veut aussi éviter qu'il ne prenne envie à chacun de s'étendre ; et que personne ne songe à bâtir des mai-

sons commodes contre le froid et le chaud, ni à s'enrichir, ce qui ne manque guère de faire naître la division et la mésintelligence. Aussi ne s'attache-t-on pas à l'agriculture ; ils ne vivent presque que de lait, de fromage et de chair. Toute leur vie se passe à la chasse et à la guerre. Ils s'endurcissent à la fatigue et au travail dès l'enfance. Ils estiment fort ceux qui sont longtemps sans barbe, prétendant qu'ils en deviennent plus forts et plus robustes. C'est une honte parmi eux d'avoir commerce avec une femme avant l'âge de vingt ans : ce qui ne peut demeurer caché, parce qu'ils se baignent pêle-mêle dans les rivières, et qu'ils ne sont couverts que d'une simple peau ou de vêtements fort courts qui laissent à nu la plus grande partie de leur corps.

« Ils n'ont ni druides pour le culte, ni sacrifices. Ils ne mettent au nombre des dieux que ceux qu'ils voient et dont ils éprouvent visiblement le secours. Tels sont le Soleil, Vulcain et la Lune ; ils n'ont pas la moindre notion des autres.

« Le droit d'hospitalité est sacré chez eux : quiconque a recours à eux, pour quelque raison que ce soit, est sûr de leur protection et d'y trouver un asile inviolable.

« En temps de paix, ils n'ont point de magistrats attitrés ; les principaux de chaque région rendent la justice aux gens de leur tribu et concilient les différends. En temps de guerre, la nation élit des chefs et leur donne pouvoir de vie et de mort. Souvent, dans l'assemblée, un noble se lève et se déclare chef de quelque entreprise ; ceux qui approuvent son dessein applaudissent et promettent de le suivre. Quiconque manque à cet engagement est déserteur et traître.

« Les brigandages hors des confins de la tribu n'entraînent chez eux aucun déshonneur ; ce ne sont que remèdes contre l'oisiveté et exercices bons à la jeunesse.

« C'est un honneur pour ces peuples de voir leur district protégé par de vastes déserts ; l'absence de voisins témoigne de la valeur et de la renommée de la nation.

« La forêt Hercynie, qu'ils parcourent, a neuf journées en largeur : on ne peut en déterminer autrement l'étendue, car ils ne connaissent point les mesures itinéraires. Des frontières des Helvétiens, Nemètes et Rauraques (Bâle), elle s'étend le long du Danube jusqu'aux Daces et aux Anartes. De là, elle s'écarte à gauche en des contrées éloignées du fleuve et touche aux pays de divers peuples. Il n'y a point d'homme qui dise en avoir trouvé le bout, quoiqu'il ait marché soixante jours, ni découvert où elle commence. Elle renferme plusieurs bêtes sauvages qu'on ne voit pas ailleurs : une espèce de bœuf à figure de cerf, qui a, au milieu du front, entre les oreilles, une seule corne droite et grande, dont le haut se partage en plusieurs branches comme des palmes ; d'autres, qu'on appelle *alcés*, ont une figure de bouc et la peau mouchetée ; ils n'ont que des cornes rudimentaires ; n'ayant pas de jointures aux jambes, ils ne peuvent ni se coucher ni se relever quand ils sont tombés. Ils s'appuient aux arbres pour dormir. Le chasseur scie d'avance la base des arbres, l'animal tombe, et c'est ainsi qu'on le prend.

« Une troisième espèce sont les *urus*, qui le cèdent à peine en grandeur aux éléphants. Ces bœufs, extrêmement forts et rapides, n'épargnent ni homme ni bête ;

on les assomme dans des trappes. La chasse de l'*urus* est la grande école de la jeunesse. Les cornes de ces bœufs sont très recherchées ; garnies d'argent sur le bord, elles servent de vases à boire dans les festins. »

Ne semble-t-il pas qu'on voie ces troupes de robustes et insoucieux sauvages, campant, chassant, semant çà et là, repartant au hasard, perdus dans la forêt profonde, guerroyant contre ceux qui les gênent sur les flancs ou qui les arrêtent, tassés enfin et agglomérés en multitudes redoutables ? Ce qu'étaient les Sabins au temps de Mars Quirinus, les Hellènes au temps de Deucalion, les Celtes sous les Ambigat et les Bellovèse, les Germains le sont désormais. Ils vont, seulement, se heurter à une force organisée, qui les contiendra quatre cents ans.

La défaite d'Arioviste et la retraite momentanée du front suévique laissèrent pour quelque cinquante ans l'initiative, l'honneur de la lutte, et parfois de la victoire, aux tribus sicambres de l'Yssel (Salas), de l'Ems (Amasias) et du Rhin. C'est ce que nous apprend Strabon, contemporain d'Auguste et de Tibère. « Le signal de la guerre était parti de chez les Sugambres ; l'agitation se propageant, on vit chaque peuple de la Germanie à son tour menacer et pousser les Romains, puis se soumettre et s'insurger encore, sans souci des otages livrés, sans respect de la foi promise. » De nombreuses bandes, Vangions, Ubiens, Usipes en Gueldre, Triboques en Alsace, s'établirent sur la rive gauche du Rhin ; il est vrai qu'en les fixant, en leur distribuant les terres abandonnées, on en fit des alliés de l'empire ; mais il fallut toute l'énergie, tout le talent de Drusus pour contenir les perpétuelles incursions des Chamaves, Caniné-

fates, Tenctères, Bructères, Angrivares, Chauques qui pullulaient autour des Sicambres entre le Zuyderzée, la Basse-Meuse et le Wéser. Drusus traqua les Bructères jusqu'à la mer du Nord ; et les Cimbres, ou ce qu'il en restait sur les côtes de la Frise et à l'embouchure de l'Elbe, crurent devoir envoyer à Auguste, en signe de soumission, leur trésor national, ce chaudron sacré jadis apporté du fond de la Scythie, où les prêtresses à cheveux blancs faisaient couler le sang des captifs égorgés.

Il ne semblait pas impossible d'apprivoiser à la longue ces sauvages, si semblables aux Gaulois, dit Strabon, par les traits et les caractères. Quelques-uns de leurs chefs, élevés à Rome, gardaient bon souvenir de l'empereur et de la vie civilisée ; plusieurs, Marbod le Marcoman, Ségeste le Chérusque et son gendre Arminius, acceptaient une sorte de protectorat. Mais « avec ces peuples, il y a tout intérêt à être méfiant (Strabon) », et Quintilius Varus ne le fut pas assez. Attiré dans un guet-apens « contre la foi des traités », il périt avec trois légions, ces légions dont le spectre hantait les insomnies d'Auguste. Les Chérusques, héritiers des Teutons, avaient conservé peut-être un souvenir du désastre infligé par Marius à leurs aïeux ; ils égorgèrent les Romains jusqu'au dernier (l'an 9 de notre ère).

Les représailles se firent attendre quelques années. Ce fut seulement après la mort d'Auguste (16) que Germanicus renversa dans la forêt de Teutberg (colline ou forteresse des Teutons) les autels où Varus et ses soldats avaient été immolés au Mars teutonique, et put venger dans une grande bataille, à Idistavisus, l'ancienne défaite, si cruelle à l'orgueil

romain. Rome put voir défiler à la suite du triomphateur « les personnages les plus illustres de la nation des Chérusques : le chef Segimund, fils de Ségeste, avec son fils Thumélic, jeune enfant de trois ans, et sa sœur Thusnelda, femme d'Arminius, le même qui commandait l'armée chérusque lors de la lâche et perfide agression dirigée contre Varus, et qui, aujourd'hui encore, s'efforce d'entretenir et de prolonger la guerre ; Sésithacos, fils de Sigismer, autre chef chérusque, avec sa femme Rhamis, dont le père, Ukromer, commande à la nation des Chattes ; et le Sicambre *Deudorix* (Théodoric), fils de Baitorix.

« Ségeste, le beau-père d'Arminius, qui, dès le commencement des hostilités, s'était séparé hautement de son gendre, et qui avait passé dans le camp romain à la première occasion favorable, Ségeste, comblé d'honneurs pour sa défection, assistait au défilé de tous ces captifs, ses enfants. Le grand prêtre des Chattes, Libès, figurait aussi dans cette pompe triomphale, avec maint autre prisonnier de distinction appartenant aux différents peuples vaincus, Caülques (Chauques), Camptianes, Bructères, Usipes, Chérusques, Chattes, Chattuariens, Dandutes (?) et Tubantes. »

Strabon, auquel nous devons ces notes et ces noms si précieux, a quelque peu étendu et éclairé le tableau esquissé par César. La Germanie, comprise entre la mer du Nord et le Danube, entre le Rhin et l'Elbe, est, dit-il, parfaitement connue. Il y distingue trois groupes, ou au moins deux principaux, Sicambres, Chérusques, Suèves. Aux premiers, qui occupent les bords, surtout la rive droite de l'Yssel et du Rhin, il rattache les tribus maritimes, notamment les Bructères

de l'Ems et les Cimbres de la Basse-Elbe. Les Chérusques dominent dans la région moyenne, sur le Wéser, la Lippe, le Main, avec les Chattes, les Gamabrives, les Chattuariens, etc. Quant aux Suèves, ils remplissaient, depuis le Haut-Rhin et les sources du Danube jusqu'au pays des Daces, toute la profondeur de la forêt hercynienne, jadis habitée, au IVe siècle encore, par les Celtes et les Galates. Au sud, entre le Danube et les Alpes, des tribus d'origine celtique et peut-être illyrienne, à peu près soumises aux Romains, restaient cantonnées dans la Vindélicie, la Rhétie, le Norique et la Pannonie (Bavière, Tyrol, Autriche). Les Suèves les plus orientaux, les Quades, vivaient en pleine forêt hercynienne, là où ses masses touffues couvrent les pentes des monts bohêmes. « On rencontre en ces régions — Strabon que je cite n'en a qu'une idée fort vague — *Buiæmon* (pays des Boïes, la Bohême), résidence du roi Marobod (nom entièrement celte : *Maro-boduus*), qui, pour la peupler, y a transplanté naguère différentes tribus, celle, entre autres, des Marcomans ses compatriotes.

« Ce Marobod, simple particulier à l'origine, s'était emparé du pouvoir à son retour de Rome, où il avait passé toute sa jeunesse auprès d'Auguste, qui l'avait comblé de faveurs. Il devint en très peu de temps un des principaux chefs et réunit sous ses lois les Luges (? Slaves), les Didunes, Butons, Sudins, et jusqu'aux Semnons, tribu nombreuse appartenant à cette grande famille des Suèves, dont les Hermundures et les Langobards, au delà de l'Elbe, forment encore deux importants rameaux. — Quels sont, maintenant, ajoute notre auteur, les peuples qui, au nord des Daces, habitent au delà des Germains proprement

dits ? les Bastarnes ? les Iazyges, les Roxolans ? ou tels autres *Hamaxoïques ?* c'est ce qu'il nous serait difficile de décider. Les vaisseaux romains n'ont pas encore dépassé l'embouchure de l'Elbe, et nous ne voyons pas qu'aucun des anciens navigateurs se soit avancé vers l'est, le long des côtes de l'Océan, *jusqu'à l'entrée de la mer Caspienne* ; Il n'y a pas de voyageur non plus qui ait suivi et exploré par terre tout le littoral de l'Océan. Toute la contrée au delà de l'Elbe qui avoisine l'Océan nous est complètement inconnue. »

N'est-il pas curieux de constater qu'au 1er siècle de notre ère, le plus savant géographe du temps n'avait pas encore le moindre soupçon de la Scandinavie et de la Baltique ? Strabon pourtant a beaucoup de mérite et nous fournit nombre d'informations précieuses ; on croit, par moment, qu'il va découvrir cette marche, si évidente, des peuples, qui se poussent à mesure qu'ils s'accroissent, cette intrusion des Suèves dans le monde celtique, Boïes, Tolistoboïes, etc., sous la pression des Bastarnes, chassés eux-mêmes par d'autres tribus scythes. Non, il se contente de remarquer « la facilité des Germains à se déplacer », habitude commune à tous et qui tient à l'extrême simplicité de leur vie, à ce qu'ils n'ont ni champs à cultiver, ni argent à amasser ; « ils habitent de simples cabanes provisoires, ne se nourrissant guère que des produits de leurs troupeaux, toujours prêts à charger le peu qu'ils possèdent sur leurs chariots et à s'en aller, avec leur bétail, où bon leur semble ».

Nous allons voir sur ce point Tacite moins clairvoyant encore, d'autant que, à l'époque où il écrit, les

nomades de Strabon, tassés les uns contre les autres, semblent fixés dans les cantons qu'ils ne peuvent quitter sans écraser leurs voisins, eux-mêmes contenus par l'énorme bloc de l'empire romain.

Germanicus, en des campagnes pénibles mais victorieuses, avait pu non seulement atteindre les bouches du Wéser, mais dépasser ce fleuve. L'Elbe avait été donnée par Auguste pour extrême limite aux expéditions de ses généraux. Et, bien que la jalousie de Tibère eût arraché des mains de son neveu et fils adoptif une conquête certaine, — comme, plus tard, Claude arrêta Corbulon en plein triomphe, — bien que les folies de Néron, les compétitions de Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, les défiances de Domitien, eussent réduit l'empire à soudoyer les rois barbares pour se déchirer lui-même en toute liberté ; les guerres intestines des Chamaves, des Ansibariens, des Chauques, les démêlés sanglants d'Arminius et de son beau-père Ségeste, tous deux chefs rivaux des Chérusques, les tergiversations perpétuelles du roi marcoman Maroboduus, enfin la répugnance de toutes ces hordes pour tout ordre stable, pour toute politique suivie, avaient maintenu la Germanie dans une sorte de désarroi, de chaos, durant tout le Ier siècle de notre ère. Si le Rhin avait été quelque peu dépassé, jusqu'à la Moselle et jusqu'au pied des Vosges, le Danube restait la limite de l'Empire ; bien plus, l'angle compris entre le Rhin et le Danube supérieur, ce qui s'est appelé plus tard *Alemannia*, était fermé, du Taunus à Ratisbonne, par une ligne de forts et de retranchements. Tel était, au commencement du règne de Trajan, l'aspect général de la Germanie.

C'est vers ce temps que Tacite entreprit d'opposer

les vertus des barbares aux vices de ses compatriotes. Très sincèrement, mais de parti pris, il se plut à exalter la rudesse, la chasteté, la vaillance, et même la sagesse des Chauques, des Hermundures ou des Semnons. Beaucoup d'illusions historiques, d'erreurs que certains de nos érudits considèrent comme de véritables dogmes, ont pris naissance dans l'opuscule de Tacite. Tant de lieux communs sérieusement débités sur la pureté ethnique des peuples germains, sur l'autochthonie de la race, sur les institutions politiques ou sociales, sur le droit germanique, dérivent, sans qu'on le sache, d'une ligne, d'un mot, hasardés par l'écrivain, et que la beauté, la concision d'un style fameux ont à jamais fixés dans la mémoire. Et comment les sociétés modernes, toutes plus ou moins issues du trouble jeté dans le monde par l'expansion germanique, auraient-elles négligé le précieux témoignage d'un historien si noble et si sévère? Ajoutez que le traité *Des mœurs des Germains*, trop peu explicite à notre gré, n'en est pas moins le seul tableau, la seule esquisse d'ensemble que les anciens nous aient laissés sur ce que nous appellerons la seconde phase, la phase sédentaire de la Germanie antique, sorte d'accalmie, très courte, entre la grande insurrection du chef batave Civilis à l'extrême occident (Vespasien), et les invasions sarmatiques à l'orient (Marc-Aurèle).

Nous ne pouvons donc mieux faire que de suivre Tacite, non sans précaution, bien entendu, ni sans commentaires.

CHAPITRE II

LES GERMAINS DE TACITE

Tacite croit les Germains autochthones. — Partages annuels, mais déjà inégaux, des terres, cultivées par des esclaves. — Habitations de bois, greniers souterrains, vêtement sommaire. — Chasse, orgies, querelles, danses guerrières, fureur du jeu. — Rudiments d'institutions politiques et judiciaires. Assemblées des guerriers adultes. Vengeances privées, compensation facultative : *Wergeld*. — Fidélité aux chefs de guerre. Fraternité d'armes. — Chasteté, dignité et courage des femmes. — Dieux des anciens Teutons : Tuisto, Hertha, Mannus, Irmin-Saüle ; autres divinités correspondant à Hercule, Mars, Vulcain, Isis (?). — Trois groupes principaux : Ingaevons, Istaevons, Hirminons, ceux-ci apparentés sinon identiques aux Suèves. — Rites sanguinaires. Prêtresses des Cimbres. Augures, présages. Autorité des prêtres et devins. — Les cent nations suéviques en marche dans la forêt Hercynienne. — Au nord, les peuples baltiques honorent particulièrement Hertha (la Terre) ; sanctuaire de cette déesse dans l'île de Rugen. — Derrière la masse suévique, sur le Bas-Danube et la Vistule, s'agitent des Gothons (Germains), des Peucins, Bastarnes, Naharvales, Lygiens, Wendes (Sarmates) ; au nord, des Fennes, des Æstyens sauvages ; et, dans l'*Océan* même, les cités des Suions (Suédois, Scandinaves).

« Qui voudrait, demande Tacite, quitter l'Asie, ou l'Afrique, ou l'Italie, pour le pays *affreux* des Germains, leur ciel âpre, leur sol enfin, dont l'aspect inculte attriste les regards, — *à moins que ce soit la patrie ?* »

Tel est le raisonnement, d'ailleurs inexact, qui le porte à regarder les Germains comme indigènes.

Il se range, avec un peu plus de vraisemblance, à l'avis de ceux qui pensent que le sang des Germains

ne fut jamais altéré par des mariages étrangers, que c'est une race pure, sans mélange, et qui ne ressemble qu'à elle-même. « De là cet air de famille qu'on remarque dans cette immense multitude d'hommes : des yeux bleus et farouches ; des cheveux roux ; des corps d'une haute stature et vigoureux pour un premier effort, mais peu capables de travail et de fatigues et, par un double effet du sol et du climat, résistant aussi mal à la soif et à la chaleur qu'ils supportent facilement le froid et la faim. » Il est à peine besoin de faire remarquer que c'est là le propre portrait des Celtes et des Gaulois, qui appartenaient, comme les Teutons et avant eux, à la grande lignée des dolichocéphales blonds, race évidemment pure en ses premiers âges, mais qui, en Allemagne comme en France et en Angleterre (moins en Scandinavie), a subi d'infinis mélanges.

Le pays, quoique offrant des aspects divers, est en général hérissé de forêts ou noyé de marécages, plus humide vers les Gaules (vers les Pays-Bas), plus battu des vents du côté du Norique et de la Pannonie. Favorable aux grains, il repousse les arbres à fruits. On aime le grand nombre des troupeaux, c'est la richesse des Germains, le bien qu'ils estiment le plus. Les plus voisins de l'empire tiennent compte de l'argent et de l'or — (il n'y eut jamais de plus effrénés pillards) ; — ils connaissent et distinguent quelques-unes des monnaies romaines, les mieux connues et les moindres, d'un emploi plus commode. Ceux de l'intérieur, plus fidèles à l'antique simplicité, trafiquent par échange.

Chaque tribu en masse occupe tour à tour le terrain qu'elle peut cultiver et le partage selon les rangs.

L'égalité des partages, que César semblait indiquer, n'existe déjà plus ; il y a déjà des riches, des puissants, une plèbe libre et une foule d'esclaves ou plutôt de serfs attachés à la glèbe, sorte de colons ou fermiers qui paient une redevance en nature. Rien de stable, d'ailleurs ; les terres sont encore distribuées tous les ans par quelques princes ou magistrats ; et l'état nomade est toujours prêt à délasser la tribu de la vie sédentaire. Point de villes ; point d'habitations contiguës ; les demeures des Germains sont éparses, isolées, selon qu'une source, un champ, un bocage ont déterminé leur choix ; chacun laisse un espace vide autour de sa maison ; ils n'emploient ni pierres, ni tuiles ; ils se servent uniquement de bois brut, sans penser à la décoration ou à l'agrément. Toutefois, ils enduisent certaines parties d'une terre fine et luisante, dont les veines nuancées imitent la peinture. Ils creusent aussi des souterrains, qu'ils chargent d'une épaisse couche de fumier. C'est là qu'ils gîtent l'hiver et qu'ils cachent leurs grains. Ils ont pour tout vêtement un sayon qu'ils attachent par une agrafe, même par une épine ; à cela près, ils sont nus et passent des journées entières auprès du feu. Ils portent aussi des peaux de bêtes, là où le commerce ne fournit pas d'autre parure, plus grossières vers le Rhin, plus recherchées dans l'intérieur. Les plus riches se distinguent par un habillement, non pas flottant comme chez les Sarmates et les Parthes, mais serré et qui marque toutes les formes. Le vêtement des femmes est fait de tissus de lin relevés par quelques raies de pourpre ; il laisse le bras nu jusqu'à l'épaule et couvre à peine le sein.

Le temps qu'on ne passe pas à la guerre est donné

un peu à la chasse, beaucoup au sommeil et aux festins. On voit les plus braves et les plus belliqueux, laissant aux faibles, aux femmes, aux vieillards le soin de la maison et des champs, languir dans l'oisi-

Famille germaine (d'après la colonne Antonine.)

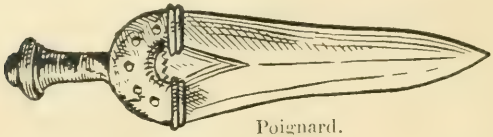
veté et le désœuvrement. Boire des journées et des nuits entières n'est une honte pour personne. Leur boisson est une liqueur d'orge ou de froment, à laquelle la fermentation donne quelque ressemblance avec le vin. Les plus voisins du fleuve ont d'ailleurs du vin que le commerce leur procure aisément. L'ivresse produit des querelles fréquentes, qui se

bornent rarement aux injures ; presque toujours elles se terminent par des blessures et des meurtres. D'autre part, les réconciliations, les alliances de famille, le choix des chefs, la paix, la guerre, se traitent le plus souvent dans les festins, « sans doute parce qu'il n'est pas de moments où les âmes soient plus ouvertes aux inspirations de la franchise ou à l'enthousiasme de la gloire ».

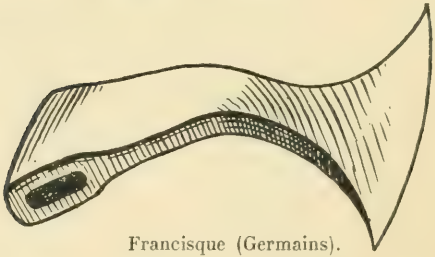
Ils n'ont qu'un genre de spectacle, uniforme dans toutes leurs réunions. Des jeunes gens qui ont l'habitude de cet exercice sautent nus à travers les pointes menaçantes des glaives et des framées. L'unique récompense de ce jeu périlleux est le plaisir des spectateurs. Ils connaissent aussi les jeux de hasard ; ils s'en font, même à jeun, la plus absorbante occupation, si acharnés au gain ou à la perte que, quand ils n'ont plus rien, ils jouent encore sur un coup de dés leur personne et leur liberté. Fût-il jeune, robuste, noble, le vaincu se livre de lui-même à la servitude la plus irrémédiable, car ces sortes d'esclaves sont toujours vendus au loin.

Cette ardeur pour le jeu ne peut guère passer pour un trait distinctif ; elle est commune à toutes les races anciennes et modernes. Cependant elle rappelle certains épisodes des grands poèmes de l'Inde, où les brahmanes et les héros jouent leurs biens, leurs femmes et jusqu'à leur propre personne. C'est une passion très indo-européenne, et Tacite, qui s'en étonne, aurait pu certainement constater ses ravages dans la société civilisée. Au reste, rien jusqu'ici parmi les habitudes et les usages germaniques, qui ne se rencontre chez la plupart des tribus arrivées au terme de l'indivision primitive et de la vie nomade, où

l'individu n'est qu'un chiffre, une variante limitée d'un type uniforme, ni plus ni moins vaillant, ni plus ni moins brute et ignorant que mille autres. Au-dessus de la foule insoucieuse et insignifiante, s'élèvent les quelques chefs héréditaires ou élus, le roi ou le général, et les hommes qu'ils ont distingués, puis les prêtres, qui — malgré l'assertion de César et l'opinion de M. d'Arbois de Jubainville — semblent, nous le



Poignard.

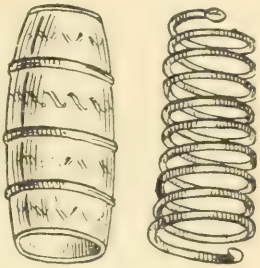


Francisque (Germains).

verrons, jouer le rôle de véritables Druides (sauf le nom).

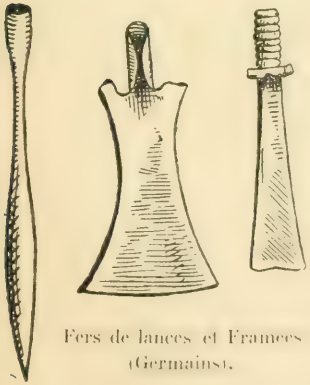
Les affaires importantes se traitent dans des assemblées, pour mieux dire, des réunions générales de guerriers adultes, qui s'y rendent armés. Le roi ou un chef propose soit une expédition, soit un traité. Si l'avis déplaît, on le repousse par des murmures ; s'il est approuvé, on agite les framées. Ce suffrage des armes est le signe le plus honorable de leur assentiment. On peut aussi accuser devant le conseil public

et y poursuivre des affaires capitales. Les peines varient suivant les délits. On pend à un arbre les traîtres et les transfuges; les lâches sont plongés dans un bourbier et noyés sous des claies. Pour les fautes plus légères ou qui résultent de désaccords privés, des amendes en chevaux ou en bétail sont partagées entre l'offensé et le roi ou chef de la tribu.



Brassards des Germains.

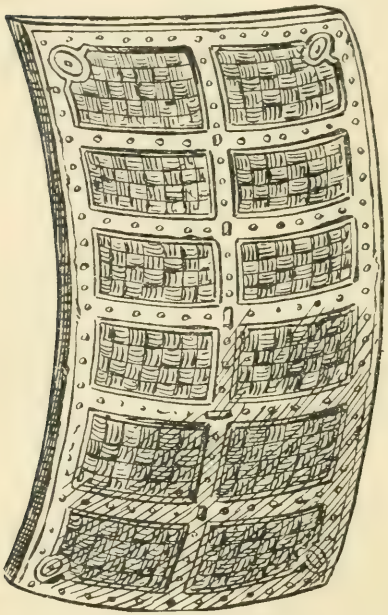
Vous voyez là ce fameux *Wergeld,* dont on a fait tant de bruit, et que tous les peuples, en somme, connaissent et pratiquent sous le nom d'amende et de dommages-intérêts. Ce genre de rachat s'étendait, il est vrai, chez les barbares, autant chez les Hellènes par exemple que chez les Germains, à des actes dont la société revendique aujourd'hui la répression, aux violences entre particuliers. La tribu se contentait de laisser libre carrière aux vengeances individuelles, aux haines de famille, sûre que, le plus souvent, ces inimitiés s'éteindraient dans les vicissitudes d'une existence si précaire et si va-



Fers de lances et Framées (Germains).

riable. Les blessures, les meurtres étaient d'ailleurs de si mince importance ! Une certaine quantité de gros et menu bétail semblait à toute une famille une expiation fort acceptable pour un simple homicide.

Il existait une sorte d'organisation judiciaire ; et une classe élue d'assesseurs, au nombre de cent ou environ, était chargée, dans un district, de seconder un juge désigné par le roi ou par l'assemblée. Quant aux institutions politiques, elles se réduisaient à ces réunions que je viens de citer, où un suffrage sommaire autorisait les chefs à faire tout ce qui pouvait leur plaire. On a beaucoup parlé des instincts de liberté, de la fière indépendance des Germains ; il n'en était chez eux ni plus ni moins que dans ces ébauches sociales sans contours, sans règles précises, où la liberté a pour unique mesure et garantie la force ; en fait, le guerrier germain était, vis-



Bouclier

à-vis de la tribu, vis-à-vis du chef, dans une étroite sujétion.

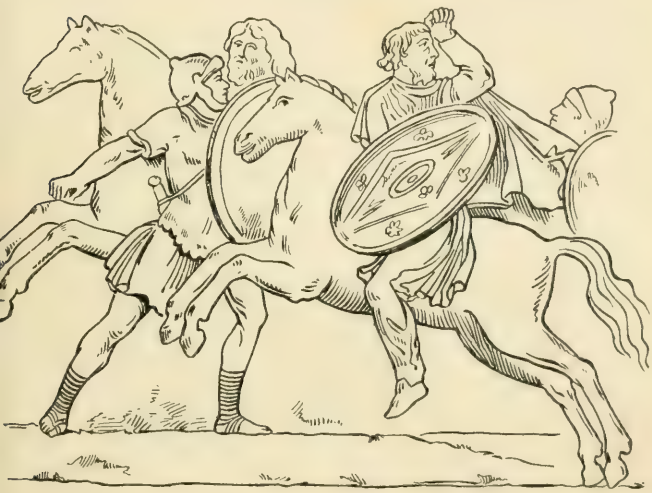
Nul Germain ne porte les armes que la tribu ne l'en ait reconnu capable. Alors un des chefs, ou le père du jeune homme, ou un de ses parents, le décore, en pleine assemblée, de la framée et du bouclier. Une naissance illustre, les services éclatants d'un père, donnent à quelques-uns le rang de prince dès la plus tendre jeunesse. Les autres s'attachent à des chefs dans la force de l'âge et dès longtemps éprouvés, et ce rôle de compagnon *(comes)* n'a rien dont il rougisse ; il a même ses distinctions, réglées sur l'estime du prince dont on forme la suite. Il existe entre les compagnons une émulation singulière à qui tiendra la première place auprès de son prince ; entre les princes, à qui aura le plus de compagnons et les plus vaillants. C'est la dignité, c'est la puissance, d'être toujours entouré d'une jeunesse nombreuse et choisie, et celui qui se distingue par le nombre et la bravoure de son escorte devient glorieux et renommé, non seulement dans sa nation, mais encore dans les tribus voisines ; on le recherche par des ambassades, on lui envoie des présents qui le mettent en état de nourrir et d'enrichir ses fidèles. Car les Germains ignorent l'impôt, et c'est le butin, ce sont les dons volontaires qui fournissent aux chefs leurs uniques ressources. La source de leur munificence est dans le pillage et dans les guerres.

Sur le champ de bataille, il est honteux au prince d'être surpassé en courage, il est honteux à la troupe qui l'entoure de ne pas l'égaler en vaillance. Mais un opprobre dont la flétrissure ne s'efface jamais, c'est de lui survivre et de revenir sans lui du combat. Le

défendre, le couvrir de son corps, rapporter à sa gloire ce qu'on fait soi-même de beau, voilà le premier serment de cette milice. Le prince combat pour la victoire, les compagnons pour le prince. Si la cité qui les vit naître languit dans l'oisiveté d'une longue paix, les chefs de la jeunesse vont chercher la guerre chez quelque peuple étranger, tant cette nation hait le repos ! D'ailleurs, on s'illustre plus facilement dans les hasards, et l'on a besoin du règne de la force et des armes pour entretenir de nombreux fidèles. Car le cheval de bataille, car cette victorieuse et sanglante framée, sont un tribut levé sur la générosité du prince. Sa table, d'une somptuosité grossière, mais dispendieuse, tient lieu de solde. Puis c'est à leurs yeux paresse et lâcheté que d'acquérir par la sueur ce qu'ils peuvent se procurer par le sang.

Guerrier germain.

Ils ne vont pas à la bataille sans une certaine tactique ; ils excellent à tendre des embuscades et, dans les actions générales, à enfoncer comme un coin leur puissante infanterie dans le centre ennemi, tandis que leur cavalerie mêlée de piétons, par compagnies de cent hommes, multiplie les feintes et les attaques

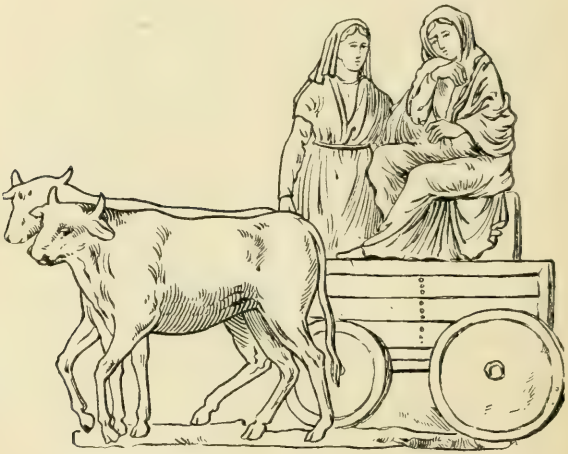


Cavaliers germains combattant les Romains (colonne Antonine).

de flanc. Leur abord est terrible quand, des bouches pressées contre les boucliers, jaillit le hurlement farouche appelé *bardit*, qui accentue et rythme leur chant de guerre. (On a vu, non sans raison peut-être, dans ce bardit, un souvenir des Bardes et de l'antique domination des Celtes.)

Le principal aiguillon, peut-être, de leur courage, c'est que chaque bande d'hommes à cheval, chaque

triangle d'infanterie, représente un clan : la tribu en marche est composée de guerriers unis par les liens du sang ; c'est qu'ils combattent sous les yeux de leur famille, femmes, enfants, vieillards, debout sur les chariots. Ils entendent les acclamations, les plaintes furieuses de tous ceux dont la vie dépend de leur victoire. Ce sont là, pour chacun, les témoins et les juges. On rapporte ses blessures et son bouclier à



Prêtresse germaine sur un char (colonne Antonine).

une mère, à une épouse. Celles-ci ne craignent pas de compter les plaies, d'en mesurer la grandeur. Dans la mêlée, elles portent aux combattants des aliments et des exhortations.

On a vu des armées chancelantes, rompues, que des femmes ont ramenées à la charge par leurs reproches et leurs prières. Les Germains redoutent

plus la captivité pour leurs femmes que pour eux-mêmes. Ce sentiment est tel que les cités dont la foi est la mieux assurée sont celles dont on a exigé, parmi les otages, quelques filles de distinction.

Le respect pour la femme est grand. Les Germains croient voir en elles quelque chose de divin et de prophétique. Velléda passait pour avoir prédit l'empire à Vespasien. Aurinia et beaucoup d'autres ont été adorées comme des divinités.

Diverses coutumes semblent rappeler un âge où la mère était le centre et l'autorité de la famille, le régime social auquel on a donné le nom de matriarcat. Ainsi le fils d'une sœur est aussi cher à son oncle qu'à son père. Quelques-uns même pensent que le premier de ces liens est le plus saint et le plus étroit, à ce point que, pour otages, ils préfèrent des neveux, comme inspirant un attachement plus fort et intéressant la famille par plus d'endroits. Toutefois l'autorité paternelle a prévalu ; l'héritage va aux fils d'abord (on ne fait pas de testament), ensuite aux frères, aux oncles paternels et maternels. Le mariage est monogame, comme dans le reste du monde indo-européen. Les chefs seuls prennent parfois plusieurs femmes, non par esprit de débauche, mais par politique, quand plusieurs rois sollicitent leur alliance. Le tempérament est vigoureux, mais assez tardif, et chaste. On ne hâte pas les mariages. Les filles ont, comme les garçons, la vigueur de l'âge, la hauteur de la taille, et, d'un couple assorti et robuste, naissent des enfants vigoureux, allaités par leur mère. Borner le nombre des enfants ou tuer quelqu'un des nouveau-nés est flétri comme un crime.

Ce n'est pas la femme, c'est l'homme qui apporte

la dot — aux parents, comme nous le savons, et comme Tacite évite de le dire. Il s'agit ici du mariage par achat, qui a succédé au rapt pur et simple —. Le père et la mère assistent à l'entrevue, ainsi que les proches, et agréent des présents, non de ces frivolités qui charment les Romaines, ni rien dont puisse se parer la nouvelle épouse, mais des bœufs attelés, un cheval tout bridé, un bouclier avec la framée et le glaive, comme pour avertir la femme qu'elle vient partager des travaux ou des périls, et que sa loi, dans la paix comme dans les combats, est de souffrir et d'oser autant que son époux.

Aussi vivent-elles sous la garde de la chasteté, loin des spectacles qui corrompent les mœurs, loin des festins qui allument les passions. « Hommes et femmes ignorent également les mystérieuses correspondances. » — Je le crois volontiers, car ils ne savaient pas écrire ; — mais Tacite ne veut ici que donner sur les ongles à ses contemporains : « Très peu d'adultères se commettent dans une nation si nombreuse » (à quoi bon? tous les Germains étaient taillés sur le même modèle), « et le châtiment qui suit de près la faute est abandonné au mari. » On rase la coupable, on la dépouille et, en présence des parents, le mari la chasse de la maison et la poursuit à coups de verges par toute la bourgade. « La limite est posée une fois pour toutes à l'espérance et au vœu de l'épouse ; elle prend un seul époux, comme elle a un seul corps, une seule vie, afin que sa pensée ne voie rien au delà, que son cœur ne soit tenté d'aucun désir nouveau, qu'elle aime son mariage et non pas son mari. »

En somme, toutes ces vertus prétendues, ou assu-

rément fort exagérées, et qui conviennent à la simplicité monotone de la vie barbare, n'étaient guère faites pour rendre les Germains aimables, ni enviables. La thèse du moraliste n'avait donc que peu de chances de succès. Il faut avoir soin de la mettre de côté lorsqu'on veut apprécier tout ce que renferme de sérieux et de vrai le livre de Tacite.

Au nombre des indications les plus curieuses, il faut compter les notes qu'il nous a conservées sur les croyances, les dieux, le culte, soit communs à la masse germanique, soit particuliers à quelque tribu plus ou moins sauvage.

« Les Germains — nous dit Tacite (nous donnons le morceau tout entier avant d'en expliquer quelques points) — les Germains célèbrent en des hymnes antiques — leurs seules annales — le dieu *Tuiston* (ou mieux *Tuisco*), né de la Terre, et son fils *Mannus*, comme les pères et les fondateurs de la nation. Ils donnent à Mannus trois fils dont les noms passèrent aux *Ingaevons*, les plus voisins de l'Océan, aux *Hirminons*, qui habitent l'intérieur, et aux *Istaevons* ou *Iscaivons*. Plusieurs, usant du privilège que donne l'éloignement des temps, multiplient les enfants du dieu et les peuples dont la nation se compose, et qu'ils appellent Marses, Gambriviens, Suèves, Vandales. Ce sont même là, selon eux, les anciens et véritables noms. Quant à celui de Germains, il est moderne et ajouté depuis peu, » il semble avoir été borné d'abord à l'une des tribus qui franchirent le Rhin et s'établirent vers Tongres.

Nous sommes ici en présence du culte bien connu des ancêtres et des héros éponymes. C'est par une généalogie analogue que débutent les traditions hel-

léniques : Deucalion et Pyrrha, Graïkos ou Hellèn, Æolos, Akhaios, Iôn et Dôros, etc. *Tuisto*, qui a totalement disparu de la mythologie postérieure, est digne d'intérêt à plusieurs égards. Il paraît bien difficile de le séparer de *Deutsch*, *Teotisc*, le nom même adopté par les descendants des Teutons, de la *Tota* ou *Teuta*, la nation divinisée. Aussitôt se présente à l'esprit, comme pendant, frère ou variante, le *Tontatis*, le *Teutatès* des Celtes. Les suffixes diffèrent, les radicaux et les idées sont les mêmes. Jacob Grimm et Max Müller proposent une autre explication. Pour eux *Tui-sco* serait altéré de *Tiu-sco*, et, rappelant les formes scandinaves *Ty-r*, *tiw-e*, *tiw-ar* (les dieux), le *Tiw-es-daeg*, *Tuesday* (mardi) des Anglo-Saxons, le vieux haut-allemand *Zio*, *Ziestac;* ils assimilent le dieu suprême des anciens Germains à *Zeus*, à *Dyaus*, qui serait ici à la fois le Ciel et Mars et le premier ancêtre. Remarquez aussi que *Tuisco*, fils et époux de la Terre, répondrait parfaitement à l'Ouranos d'Hésiode.

Mannus (Mennisk, Mensch), l'homme, fait penser à Manou et aux origines aryennes. Lui aussi a disparu du panthéon, mais il est resté dans la langue et les dialectes sous diverses formes : j'en cite une seule : *Ger-man*, probablement prononciation gauloise de *Wehr-man*, homme de guerre. Qu'est-ce maintenant que ces *Ing-aivons*, *Ist-aivons* (ou *Isk)*, noms formés comme l'archaïque *Akh-aivos?* Au point de vue linguistique, nous l'ignorons ; sans doute, des descendants de personnages mythiques, *Yng*, *Ista* ou *Ist*. Le champ *Idista-visus* où Germanicus remporta une célèbre victoire, pourrait bien avoir été le centre des *Idistaves*, *Iistaivons*, lorsque

ces peuples s'avançaient vers le Rhin et la Meuse dont ils paraissent avoir garni les rives, Hesse, Gueldre, Limbourg. Les aînés, les Ingaivons, Cimbres, Teutons, Chauques, Frisons, Bataves, bordaient l'Océan, suivis le long de la Baltique par les Angles, Eudoses, Vandales, Hérules, etc. Rappelons *Ingomer*, fils de Clovis, *Ingunde*, *Ingolstadt*, *Ingeburge*, etc. Les Irminons, c'est la masse suévique, Suèves par excellence ou Semnons : Hermundures, Marcomans, Quades, le long du Danube et dans la forêt, plus au nord, Cattes et Chérusques. Les Irminons se laissent deviner un peu plus sur le nom qu'ils avaient adopté. C'était le nom de leur dieu solaire, *Irmin-Saüle*, *Aryaman-Sourya*, et celui même du héros chérusque Arminius, Ermann. (Rapprochez encore *Hermun-dures.)*

« Les Germains disent aussi, lisons-nous plus loin, avoir eu un Hercule qu'ils célèbrent, en marchant au combat, comme le premier des hommes braves... Drusus avait entendu parler des *Colonnes* (sans doute quelque pierre levée) dressées par cet Hercule du Nord sur les rivages de la Frise ; mais il dut s'arrêter devant la résistance de l'Océan, et depuis, nul n'a tenté de les voir. » Il est probable que les Germains avaient confondu le dieu gréco-romain, phénicien peut-être, avec une de leurs divinités armée de l'arc ou de la massue. Ils croient encore qu'Ulysse a pénétré dans leurs mers et fondé sur les bords du Rhin *Asciburgium* (c. f. *Iscaivons)*, où l'on a trouvé un autel dédié à Ulysse et à Laerte. Strabon consigne un fait analogue dans sa description de l'Espagne. Ce qu'ajoute Tacite sur des monuments ou *tumulus* avec inscriptions grecques, aux confins de la Ger-

manie et de la Rhétie, peut se rapporter aux Celtes ou à quelque tribu hellène égarée dans la vallée du Danube.

Une mention moins suspecte, bien que fort obscure, est celle d'un *Mercure* germanique, sans doute identique au Mercure gaulois. « Parmi les dieux, dit Tacite, ils honorent surtout Mercure et lui sacrifient à de certains jours des victimes humaines ; des animaux déterminés sont consacrés et offerts à Hercule et à Mars. Une partie des Suèves sacrifie à Isis : la déesse a pour attribut une barque liburnienne. » Est-ce un culte emprunté ? Nullement. Tacite a été trompé par la barque analogue à la *bari* des Égyptiens. La prétendue Isis n'est autre que Hertha, la Terre. Mars est Tuisco. Mais qui est Mercure ? On suppose qu'en Gaule il s'appelait Lug. Ici on pourrait invoquer une confusion de son entre Hermès et Hermod, un des fils d'Odin. Au reste, le nom anglais du mercredi, *Wednesday*, permet d'affirmer que le Mercure germanique est bien *Wotan*, Odin lui-même. Cette assimilation n'en demeure pas moins étrange et inexpliquée.

Les Germains n'enferment pas leurs dieux dans des murailles ; ils ne croient pas, dit le grave historien, « qu'une représentation humaine soit digne de la grandeur des dieux ». C'est-à-dire qu'ils ne savent ni bâtir des temples, ni tailler des statues. Ils consacrent les bois et les forêts (ainsi ont fait les Celtes), et donnent des noms divins à ce mystère visible seulement aux yeux de la foi, *quod sola reverentia vident*. Ce culte des arbres et des plantes a laissé des traces innombrables dans les superstitions allemandes recueillies par Mannhardt *(Baumkultus)*.

C'est au fond des forêts sacrées qu'ils gardent et qu'ils vont chercher les images d'animaux dont ils font leurs enseignes de guerre. Là aussi, à moins de présage contraire, se tiennent leurs assemblées de nouvelle et de pleine lune ; car ils comptent par nuits ainsi que les Gaulois, disant que la nuit amène le jour. Cet usage, mentionné en passant, implique — cela va sans dire — un très ancien culte de la lune et de la nuit. La croyance à une vie future, attestée par le culte des ancêtres, se montre aussi dans les coutumes funéraires. Le corps des hommes illustres est brûlé avec des bois spécialement destinés aux funérailles. Chacun emporte dans l'autre monde ses armes, souvent son cheval, consumés sur le même bûcher.

Le feu, *Vulcanus*, comme disait César, n'attaque en rien l'incorruptible double qui survit à la substance corporelle ; il lui rend la liberté et le revêt d'un éclat divin. Le feu est aussi un des anciens dieux de la race ; c'est à lui que les Cimbres sacrifiaient les prisonniers. « Des prêtresses, reconnaissables à leurs cheveux blancs, à leurs robes blanches (Strabon), allaient, le glaive en main, au-devant des captifs, et, après les avoir couronnés de fleurs, les conduisaient vers le grand bassin de cuivre, pouvant contenir vingt amphores, contre lequel était appliquée une sorte d'échelle. L'une d'elles y montait, et, tirant après soi chaque prisonnier jusqu'à la hauteur du bassin, elle l'égorgeait, prononçant telle ou telle prédiction, d'après la manière dont le sang avait jailli dans le chaudron. Les autres ouvraient les victimes et, d'après les entrailles, promettaient ou refusaient la victoire. »

Nul peuple, plus que les Germains, n'observe les présages, les auspices et les sorts, le chant et le vol des oiseaux. Un augure particulier à cette race, est celui des chevaux. « Des chevaux blancs, purs de toute œuvre servile, sont nourris aux frais du peuple dans les bois sacrés ; sur un char sacré, le prêtre et le roi ou prince de la cité les suivent, observant leurs hennissements et frémissements. Point de présage plus respecté : ces chevaux sont tenus pour ministres conscients de la divinité. »

Autre augure de guerre. On met aux prises avec un champion élu quelque prisonnier de la nation ennemie; chacun n'emploie dans le combat que ses armes nationales; le résultat de la lutte est un pronostic infaillible. Enfin Tacite décrit un curieux procédé, qui n'a pas encore disparu des superstitions populaires, et qui ressemble à certaines pratiques notées chez les Scythes par Hérodote. On coupe en morceaux une branche d'arbre fruitier, on y fait diverses marques, puis on les répand au hasard sur une étoffe blanche. Si la consultation est nationale, c'est le prêtre de la cité qui opère ; si elle est privée, c'est le père de famille, qui, invoquant les dieux, lève trois fois chaque bâton et interprète la marque gravée dans le bois ou l'écorce. Si la réponse est jugée défavorable, aucune consultation sur le même objet ne peut avoir lieu ce jour-là; si elle est affirmative, l'auspice est acquis et doit être accompli.

L'autorité du prêtre est considérable. Elle n'est pas seulement religieuse, mais, comme en Gaule, judiciaire, même politique; il semble bien que chaque *cité*, c'est-à-dire chaque nation, ait son prêtre, chargé de présider, d'ouvrir au moins les sessions irrégu-

lières de l'assemblée générale, de maintenir l'ordre et de commander le silence. Les rois, princes et orateurs ne prennent la parole qu'après l'accomplissement de ces formalités. Les prêtres seuls ont le droit de blâme; punir, emprisonner, lier et battre de verges le coupable est un office qui leur est dévolu et dont ils s'acquittent au nom et par le commandement du dieu toujours présent au milieu des guerriers.

Aux traits qu'on peut appeler généraux et qui appartiennent, non seulement aux populations dites germaniques éparses le long du Danube entre l'Euxin et la mer du Nord, mais bien à toutes les tribus indo-européennes qui n'ont point dépassé le stade barbare, l'historien ajoute quelques détails précieux, relatifs à diverses nations. « A certains jours fixes, les Semnons (Brandebourg, Silésie, Misnie), qui se disent les plus antiques et les plus nobles des Suèves, se réunissent, par délégués, dans une forêt que consacrent les augures de leurs pères et une terreur immémoriale. » Le meurtre public d'un homme est le prélude sacramentel de leurs rites barbares. Le nombre des victimes était sans doute plus considérable jadis.

Personne en effet n'entre dans ce bois sans être entouré de liens, comme pour se remettre aux mains du dieu ou de la déesse et en avouer la puissance absolue. Tacite emploie ici des expressions singulières et obscures : *quasi minor (capite minutus) et potestatem numinis præ se ferens* — comme frappé de déchéance et portant les marques, le symbole du pouvoir divin. — Celui qui tombe, en cette forêt, n'a pas le droit de se relever ; il n'en peut sortir qu'en rampant, en roulant sur lui-même. Les Suèves consi-

dèrent ce lieu comme le berceau de leur race. C'est bien là, en effet, qu'ont dû soit se multiplier, soit s'agglomérer durant de longs siècles, les cent familles d'où sont issues les cent nations suéviques, avant de former cette grande houle dont l'approche a déterminé l'exode des Cimbres, des Teutons, des Helvètes de la Bohême, et dont l'avant-garde atteignait et dépassait le Rhin vers l'an 60 avant notre ère.

Les peuples baltiques (Holstein et Mecklembourg), Reudinges, Avions, Angles, Varins, Eudoses, Suardons, Nuithons, tous protégés par des fleuves et des forêts, adorent en commun la Terre-mère, *Hertha* (*Erde*, *Earth*). Ils pensent qu'elle intervient dans les affaires humaines.

« Il y a, dans une île de l'Océan (Rugen ?), un bois sacré, *castum nemus*, et dans ce bois un char, dédié à la Terre, couvert d'un voile ; seul le prêtre en approche ; il sait quand la déesse est présente en son sanctuaire ; il suit avec respect le char où elle réside, traînée par des vaches. Peuple heureux, village favorisé, celui qu'elle daigne honorer de sa venue et dont elle semble accepter l'hospitalité ! Là où elle réside, la guerre s'arrête, tout fer est enfermé, les prises d'armes suspendues. Là règnent la paix et le repos, jusqu'à ce que, rassasiée du commerce des mortels, elle soit ramenée par le prêtre à sa demeure secrète. »

Bientôt, char, voiles, et la divinité elle-même (? quelque souche habillée) sont baignés, lavés dans un lac très saint. Puis les ministres de cette purification sont incontinent noyés dans ces eaux redoutables. « Quelle terreur mystérieuse, s'écrie Tacite, quelle sainte ignorance environnent l'être dont la vue seule anéantit,

ce *numen* qui ne se dévoile à des yeux mortels que pour les frapper d'une cécité soudaine et les plonger dans l'éternelle nuit! »

Le long du Danube supérieur et moyen, habitent les Hermundures, pacifiques et presque civilisés (entre la Saale de Franconie et les monts de la Bohême), puis les Narisques et les puissants Marcomans (cavaliers) qui ont pris la Bohême aux Boïens, et les Quades, non indignes de leurs voisins; les deux peuples reconnaissant l'autorité royale des familles de *Marobodnus* et de *Tuder*. C'est là, dit l'historien, « comme le front de la Germanie en descendant le Danube »; non pas que des hordes mêlées de Germains ne flottent en arrière des Marcomans, entre les Quades et les Sarmates, mais, sauvages ou asservies, réfugiées dans les gorges de la Transylvanie: les Marsignes et les Buriens, qui par la langue et la coiffure en chignon ressemblent aux Suèves; les Oses, qui parlent pannonien; les Gothins, qui parlent gaulois et qui exploitent les mines de fer. Ces derniers payent tribut soit aux Quades, soit aux Sarmates.

Plus loin encore, au delà des Karpathes, sur la haute Vistule, on place les Lygiens: Aries, Helvécones, Manimes, Élysiens, Naharvales; enfin, près des bouches du Danube, les Peucins, nommés aussi Bastarnes, si mêlés à des Vénèdes, à des Sarmates, qu'on ne sait s'il faut les rallier à la grande traînée suévique. Tous végètent dans la malpropreté, tous ont l'habillement, les habitations temporaires, mais fixes, des Germains. Leur parler semble teutonique. Leurs croyances paraissent se rattacher au culte des forêts. Chez les Naharvales, on montre un bois consacré dès longtemps par la religion. Le soin du culte

est remis à un prêtre en habit de femme. Ce culte s'adresse à des dieux qui, dans l'olympe romain, seraient Castor et Pollux; ce sont bien deux frères, nommés *Alci*, tous deux jeunes, qu'on adore.

On ne peut voir dans ces fantômes de peuples à jamais effacés de la carte, en ces farouches *Arii*, rôdeurs de nuit, peints en noir, qui répandent l'épouvante, que les résidus des invasions, les traînards ou les avant-gardes des Celtes, des Germains et des Slaves qui, sous le nom de Iazyges, ont déjà pénétré entre la Theiss et le Danube, et qui, sous le nom de Sarmates et de Vénèdes, occupent déjà une partie de la Pologne.

Je serais tenté de dire que l'intérêt, dans le livre de Tacite, croît à mesure que diminue la certitude. Ce que l'auteur entrevoit au delà des frontières, peu précises, de sa Germanie, ce sont les acteurs et les dangers d'un prochain avenir, des masses inconnues qui emporteront à la fois civilisation vieillie, barbarie relative, dans un tourbillon furieux. Derrière les Ruges et les Lémoves, qui semblent occuper la Prusse, derrière ce rideau de Lygiens et de Bastarnes, il y a les Sarmates qui passent leur vie à cheval ou en char et les Wendes; il y a les Gothons, que Tacite signale comme plus soumis aux rois que les Germains; il y a les animaux à tête humaine, les Helluses et les Oxions, les Huns sans doute, et ces Fennes (Finnois), qui occupent le plus infime degré de l'échelle sociale. « Chez eux, point d'armes, ni de chevaux, ni de foyer domestique. Pour nourriture l'herbe, pour vêtement des peaux, la terre pour lit. Toute leur défense est dans leurs flèches, qu'ils arment, n'ayant pas de fer, avec des os pointus. La

même chasse nourrit les femmes comme les hommes. Les enfants n'ont d'autre abri contre la pluie et les bêtes féroces que les branches entrelacées de quelque arbre, où les mères les cachent. C'est là, dans le fourré, que les jeunes gens se rallient et que se retirent les vieillards. Ils n'ont rien, ni la terre ni le ciel ne leur peuvent rien prendre. N'ayant à redouter ni les dieux ni les hommes, ils sont arrivés à ce point difficile de n'avoir pas même l'idée de former un vœu. » Combien Tacite s'abusait, nous le savons de reste ; mais son erreur est ingénieuse ; ailleurs, elle serait vérité (pour les Veddahs de Ceylan et les Andamanites).

Glaives germains.

Tacite place près des Fennes, sur les bords de la Baltique orientale, vers le Niémen, des Æstyens qui combattent plus avec des bâtons qu'avec le fer, qui cultivent le blé avec moins de paresse que n'en font paraître les Germains, et qui s'attachent spécialement à la recherche et au trafic de l'ambre, *gless* (serait-ce l'allemand *glass ?*) Qui sont ces Æstyens ? des Gaulois ? leur langage, dit-on, ressemble au parler britannique ; et leur enseigne de guerre est un sanglier ; des Ger-

mains? ils ont les usages et l'habillement des Suèves. Plus probablement des Finnois (Estes) ou des Lettons. Ils adorent, dit Tacite, et rien de plus probable, *Matrem deum*, la Terre mère des dieux.

On commençait, au temps de Trajan, à soupçonner les pays du Nord, au delà de la Chersonèse cimbrique. « Dans l'Océan même sont situées les cités des *Suiones* (les Suédois), aussi puissantes par leurs flottes qu'abondantes en armes et en guerriers. Leurs vaisseaux diffèrent des nôtres, en ce que, les deux extrémités se terminant en proue, ils se présentent toujours dans une position commode pour toucher le rivage. Ces peuples sont soumis au pouvoir d'un seul (ainsi que les Gothons). » Mais, il faut terminer, là où Tacite voit la limite du monde : « Au delà des Suiones, lui a-t-on raconté, est une autre mer, dormante et presque immobile ; on croit que c'est la ceinture et la borne du monde, parce que les dernières clartés du soleil couchant y durent jusqu'au lever de cet astre, et jettent assez de lumière pour effacer les étoiles. La crédulité ajoute qu'on entend même le bruit qu'il fait en sortant de l'onde, qu'on aperçoit la forme de ses chevaux, les rayons de sa tête.

« La vérité est que la nature finit en ces lieux. »

CHAPITRE III

LES INVASIONS GERMANIQUES

Période d'anarchie. — Discordes intestines. — Incursions sans but et sans succès. — Absorption par l'Empire des *lètes* ou *lites*, ouvriers agricoles, et des *auxiliaires*, soldats incorporés dans les armées romaines. — Pression des Gots, des Huns, des Slaves. — La grande dispersion ou invasion du Ve siècle entraîne la chute de l'Empire romain d'Occident. — Formation de royaumes barbares, précaires (Vandales, Wisigots, Hérules, Ostrogots, Burgundes) ou durables (Francs et Anglo-Saxons). — La Germanie est vide de Germains ; domination des Avars et des Slaves. — Les Austrasiens dominent et arrêtent les retardataires, Alamans, Saxons, Frisons, demeurés entre l'Elbe et le Rhin. — L'Allemagne est un démembrement transrhénan de l'Empire carlovingien. — Puissance des Scandinaves. — Conquêtes des Northmen.

Les races les mieux douées et les plus perfectibles ne sont pas les plus précoces. Celles qui sont parties le plus vite vont le moins loin et s'arrêtent le plus tôt. Si c'est là, comme je le crois, une sorte de loi naturelle et historique, on peut dire que l'évolution intellectuelle et sociale des Indo-Européens du Nord, si hésitante et si tardive, en est la confirmation la plus manifeste. Déjà en arrière de dix siècles sur les groupes méridionaux de leur famille, ils mettront quinze cents ans à atteindre et à dépasser le niveau des civilisations qu'ils vont contribuer à détruire. Bien plus, avant l'heure décisive, et lointaine encore, de la marche en avant, nous allons voir des temps d'arrêt prolongés, des reculs même, enrayer leur progrès. A partir du second siècle, la Germanie de

Tacite s'amoindrit, s'efface. Sans doute, elle ne se vide que pour conquérir et dominer l'Occident ; mais de la Vistule à l'Oder, de l'Oder à l'Elbe, de l'Elbe à la vallée du Rhin, mais de la Baltique au Danube, du Danube aux Alpes, elle déserte, elle abandonne à des envahisseurs nouveaux le vaste pays qui a gardé ou plutôt qui a repris son nom.

Nombreuses et complexes sont les causes de cette dispersion. Les unes doivent être cherchées dans les vices d'un état social et surtout politique par trop rudimentaire ; les autres dans la force, considérable encore, de la vaste machine romaine ; d'autres enfin, et celles-là déterminantes, dans les mouvements des Sarmates, des Gots et des Huns.

Quelques assemblées générales convoquées par les prêtres ou par un roi, ou par quelque chef ambitieux, quelques exécutions sommaires et des semblants de tribunaux ambulants, des chasses, des vengeances terminées par des compromis plus ou moins sincères, des orgies, des danses guerrières, des parties de dés acharnées, un lourd sommeil autour des feux, une perpétuelle paresse de l'esprit, insoucieux et ignorant ; ce n'était pas là de quoi dissiper l'ennui profond de la vie barbare. La culture, laissée aux esclaves, devait fournir des moissons souvent insuffisantes, et, tant pour éviter la famine que pour donner carrière à l'humeur aventureuse, il se formait, tous les ans, sous le premier prétexte venu, des bandes de guerre, qui s'en allaient ajouter un désordre intermittent à l'incohérence universelle. Soit que la résistance des tribus rivales les arrêtât au passage — pour la victoire ou la défaite ; — soit que, se glissant le long des frontières indécises de tant de nations mal gardées,

elles pénétrassent dans l'Empire, pour y être exterminées, ou bien pour y accepter des terres incultes et se plier au travail qu'elles avaient fui ; — les troupes ainsi lancées en expédition ne revenaient guère à leur point de départ, ou n'y rapportaient que la guerre civile. De toute façon, elles y laissaient des vides qu'élargissait une mortalité inévitable dans ces régimes précaires, et que les naissances ne pouvaient compenser. Autour de chaque bourgade appauvrie croissait le désert dont chacune aimait à s'entourer ; et comme il n'existait ni villes, ni retranchements, ni forteresses, encore moins d'armées organisées, la Germanie se trouvait ouverte, en tous sens, aussi bien aux incursions étrangères qu'aux promenades armées de tribus ou de nations lasses de l'état sédentaire.

L'idée de patrie était complètement étrangère aux Germains. On ne voit pas que les Ingaevons, les Istaevons, les Hirminons, même l'épaisse traînée des Suèves, aient jamais formé trois ou quatre confédérations durables. Chacun de ces groupes, chacune des familles qui y étaient englobées, tendaient non à l'unité, mais à la division. La patrie locale même leur était aussi inconnue que la patrie politique. Qu'importait au Germain le lieu qui l'avait vu naître, grandir, donner le jour à des générations nouvelles ? Il n'y laissait rien de lui-même, pas une idée, pas une œuvre d'art ou d'industrie, pas une demeure digne du nom de maison ; et où ne trouverait-il pas des forêts, des champs et des rivières ? Ici ou là, qu'importe ? Il était sans doute naturel que le besoin de nourriture écartât les tribus du pays qu'elles avaient épuisé, que le désir du butin, le goût déjà très développé des objets d'or et d'argent, comme la

lumière où le papillon va brûler ses ailes, les jetât sans cesse contre les frontières romaines.

Contenus sur le Rhin et le Danube par des légions et des camps avancés [1], entamés dans l'est par des colonnes déjà pressantes de Lyges, de Vénèdes, de Chrobates, poussés au sud par des peuples d'origine thrace ou gète, les Daces, que Trajan a rattachés au monde latin, — les Germains passèrent quelque cinquante ans à s'entre-déchirer, jusqu'au règne de Marc-Aurèle et Vérus, lorsqu'un afflux irrésistible de Sarmates, s'abattant sur les Quades, les entraîna par deux fois dans la Carniole et le Frioul, sous les murs d'Aquilée (168, 172). L'impulsion venait de loin ; les conquêtes d'un général chinois, Pan-Tchao (80-118), avaient déterminé l'exode des *Hiung-nu* et des Yu-Tché, Huns et Turcs [2], de la Léna et du Yénisseï vers l'Irtyche, l'Oural, la Caspienne et le Volga ; des Huns blancs (Ephtalites) se glissaient dans la Khorasmie (Karism) le long de la Caspienne orientale ; des Alains (Turcs ?), suivant l'autre rive, chassaient les Sarmates au delà du Tanaïs et du Borysthène ; des Huns noirs, suivis de Bulgares, de Ouar-Kouni et de Hunugars, remontaient le Volga et pesaient sur les bandes semi-nomades éparses entre le Borysthène et l'Oder. Une invasion transversale, de la Baltique à la mer Noire, tout en arrêtant la marche des Huns, accrut encore le désordre, le désarroi de la vaste région qui s'étend de la Baltique au Danube.

Les Gots, une des branches maîtresses, probablement la plus ancienne du tronc germanique, n'avaient pas trouvé place dans les vallées de la Vistule, de l'Oder et de l'Elbe, sans doute occupées encore par

[1] Voir la carte 3. — [2] Voir la carte 6.

des Celtes et des Finnois, ou déjà bondées de Suèves et de Wendes. A peine quelques *Guthons, Gothins* — c'est le nom que Tacite a recueilli — s'étaient fixés dans le voisinage des Karpathes. Le gros de la nation, pour ainsi dire jeté par dessus la Baltique, avait, d'île en île, gagné le sud de la Scandinavie, la Gothie. Nul doute que les Suions, les Norrois, les Jutes, les Danois, les Cimbres et, sur la rive germaine, les Angles d'un côté, de l'autre les Frisons, etc., ne fussent plus ou moins apparentés par le sang, comme ils le sont par leurs dialectes, à la famille gotique.

Le titre, souvent revendiqué par les princes danois et suédois, *Roi des Gots et des Vandales*, se fonde sur une tradition des moins contestables, rapportée par Jordanès, l'historien des Gots. Celui-ci nous apprend, en effet, que, dans le courant du IIe siècle, les Gots, avec leur roi Béric, quittant la Scanie — pour des causes inconnues, mais faciles à supposer, — passèrent la Baltique vers son coude oriental et « subjuguèrent tout d'abord les Vandales, leurs voisins »; puis, forcés par l'accroissement de la population, plus encore par le fourmillement des Vénèdes sur la Vistule, les uns, franchissant le Niémen (?), atteignirent, non sans combats, le pourtour de la mer Pontique — ce furent les Ostrogots,— les autres, les Wisigots, laissant le nord des Karpathes aux *Winides*, le haut Dniester aux *Sclavins*, le bas Danube aux Antes, envahirent le pays des Daces, que les Romains venaient d'évacuer [1].

Tandis que les premiers se fixaient dans l'ancien domaine des Scythes et des rois du Bosphore Cimmérien, sur le Tanaïs et le Borysthène, les seconds,

[1] Voir la carte 5.

incommodes et turbulents, vagabondaient, au nombre de deux ou trois cent mille, entre les Karpathes et le Danube. Vers le nord, les Vandales, chassés, après le départ des Ostrogots, par des Slaves, des Lettons, des Borusses, pesaient nécessairement sur les Langobards, les Burgundes, les Hermundures, les Marcomans et tout le centre suève. De là ces courses de Quades, Iazyges, Roxolans, Sarmates, vers le Frioul, de là cette désorganisation du IIIe siècle, où des confédérations d'*Alamans*, de *Saxons*, de *Francs*, résorbent tous les vieux contingents germaniques du sud-ouest, du centre et du nord, et couvrent de noms nouveaux les débris des peuplades si nombreuses énumérées par Tacite. De là enfin, ces perpétuelles et nécessaires poussées contre le Rhin et le Danube [1]. Les Vandales, du fond de la Poméranie et du Brandebourg, s'avancent vers le Rhin que bordent les Suèves comprimés ; et derrière les Vandales descendent les Burgundes, flanqués de Ruges, de Scyres, de Turcilinges, d'Hérules, que l'arrivée des Borusses détache des sables baltiques ; les Langobards ferment la marche, et bientôt menacent la Pannonie.

Quoi d'étonnant si, pendant la période d'anarchie que traverse l'empire romain, les bandes, pour ainsi dire versées par le trop-plein germanique, franchissent à leur aise des frontières dégarnies ? En 241 les Francs, en 250 les Wisigots, en 275 les Alamans couvrent de ruines la Gaule, l'Orient et la Haute-Italie. Les premiers, quoique battus à Mayence par Aurélien, n'en courent pas moins le pays en tous sens pendant douze ans, comme de nouveaux Cimbres. Les Gots, passant en Mésie, battent et tuent l'empe-

[1] Voir les cartes 7 et 8.

reur Décius, ravagent, autres Galates, la Thrace, la Grèce, l'Asie Mineure ; ils brûlent le temple d'Éphèse.

Mais quoi, tous ces pillards eurent même destin. Bien peu revirent la Germanie. La plupart disparurent dans leurs dévastations mêmes. Claude II, Aurélien, Probus, passent à leur tour le Danube, le Rhin, les Alpes ; les Alamans sont même expulsés des Terres Décumates (l'angle de Mayence à Ratisbonne). Quelques concessions, entre la Meuse et l'Escaut, en fixant diverses tribus franques, arrêtent momentanément les autres. Durant un siècle encore, il en fut ainsi. Dioclétien, Constance Chlore, Constantin, Julien, Valentinien Ier (275-375), soutinrent le faix de la barbarie, et réussirent à fermer tour à tour les brèches ouvertes dans l'immense frontière par la furie intermittente de ces hordes affamées.

C'est que toutes ces irruptions ont été partielles ; toutes ont été l'effet du hasard, ou plutôt de poussées auxquelles des nations inconsistantes étaient hors d'état de résister. Toutes ont été des fuites. Seul l'affaiblissement graduel de l'Empire a fini par les changer en conquêtes.

« En effet, dit très bien Fustel de Coulanges, se représenter la Germanie se précipitant tout entière et de dessein prémédité sur l'Empire, est une illusion tout à fait contraire à la réalité. De ces Germains dont parle l'histoire, la moitié fut de tout temps à la solde de Rome. De tout temps même, ces peuples se combattaient plus volontiers qu'ils ne combattaient l'Empire. » Tacite remarquait déjà leur acharnement mutuel ; il signale la lutte inexpiable entre Arminius et Ségeste, entre Arminius et Maroboduus, entre celui-ci et Catualda ; les Chérusques guerroient contre

les Cattes, les Cattes contre les Hermundures, les Bructères contre les Chamaves. Au IIIe siècle, ce sera Saxons contre Thuringiens, Gots contre Gépides, Gépides contre Burgundes, Saxons contre Francs ; au suivant, Burgundes contre Alamans, Alamans contre Francs, Gots contre Vandales. Il suffisait que deux nations germaines fussent voisines pour être ennemies ; et ces inimitiés se sont poursuivies jusqu'au delà des Alpes, du Rhône et des Pyrénées, « avec toute l'animosité, dit Grégoire de Tours, que les hommes de cette race ont toujours les uns contre les autres ».

Il n'existait aucune haine de races entre les Germains et la société romaine. Chez eux, le sol était pauvre et l'existence troublée. Dans l'Empire, ils savaient la terre fertile et les fruits du travail garantis par des institutions fixes. Ils y cherchèrent un asile ; ils aspirèrent à se faire une place dans une société riche et stable. Que demandaient les Cimbres et les Teutons eux-mêmes, lorsqu'ils vinrent se heurter sans le savoir contre les forces romaines, sur le Rhône ? des terres et du service. Ils offraient au consul Silanus leurs armes pour la guerre et leurs mains pour le travail. Sous Auguste, les Ubiens et les Sicambres firent *dédition*, se déclarèrent formellement sujets de Rome et entrèrent, à ce titre, dans les limites de l'Empire. Il en fut de même des Tongriens, établis par Auguste sur la Basse-Meuse, des Cattes, chassés par une guerre civile, qui demandèrent (Tacite) à faire partie de l'Empire ; les Mattiaques se placèrent dans les mêmes conditions d'obéissance. Tibère ramena de la Germanie quarante mille sujets *deditiii*, auxquels il assigna des demeures sur les bords du Rhin. Sous Néron, les

Ansibares offrirent de se mettre sous la sujétion de Rome, si on leur permettait d'occuper quelques terres vacantes. Et cette sujétion n'était pas un vain mot. Les *dedititii* fournissaient des soldats, surtout des laboureurs. La culture manquait d'hommes. Il ne s'en présentait jamais assez. Non content d'accueillir ceux qui se proposaient spontanément, on profitait de chaque victoire pour en introduire le plus qu'on pouvait ; ce sont les grands succès de Marc-Aurèle qui ont rempli de colons barbares la Pannonie et l'Italie. C'est après les victoires de Claude II, en 270, qu'on vit affluer, sur les terres en friche, une foule de barbares prisonniers. C'est après les brillantes expéditions de Probus, 277, qu'on vit les champs de la Gaule labourés par des captifs germains. Vopiscus signale la joie qu'éprouvaient les populations à pouvoir dire : « Les barbares travaillent pour nous, pour nous ils sèment. » On se félicita de même, en 291, de voir des Francs « admis sous les lois de l'Empire, cultiver les champs des propriétaires trévires et nerviens » (Eumène). C'est alors aussi que « les pays de Beauvais, d'Amiens, de Langres, rendus stériles par le manque de bras, reprirent une vigueur nouvelle par le travail du laboureur barbare » (*Ibid.*). Quelques années plus tard (296), les victoires de Constance Chlore forcèrent les Chamaves et les Frisons à labourer pour les Gaulois, et Eumène constate aussitôt une baisse du blé. Constantin transplanta des Francs en Gaule, et Julien cantonna dans le nord de la Gaule, comme laboureurs, les Saliens vaincus. De même, Théodose, vainqueur des Alamans, amena sur les rives du Pô une foule de captifs. Un article du code théodosien a réglé la condition de

ces barbares, de ces colons innombrables, presque tous Germains, qui fournirent au servage, à ce servage de la glèbe aboli seulement en 1789, autant d'éléments que la population gallo-romaine.

Le service militaire n'a pas moins introduit de Germains dans l'Empire que l'agriculture. César en avait dans son armée, Auguste dans sa garde. Chaque légion comptait des cohortes de Bataves, d'Ubiens, de Frisons, de Caninéfates. On vit plus tard, à côté des légions, sur les *ailes (alæ)*, des Alamans, des Francs, des Saxons, des Hérules, des Gots, des Vandales, jusqu'à des Alains et des Huns. La Germanie offrait plus de soldats que l'Empire n'en demandait, les solliciteurs affluaient aux frontières. En 370, Valentinien ayant appelé quelques milliers de Burgundes, il s'en présenta quatre-vingt mille. On jugea prudent de les renvoyer chez eux. Mais, en général, on ne voyait pas de danger à l'emploi de ces auxiliaires; on ne prenait même pas la précaution de les disséminer. Ils formaient de petits corps spéciaux; sous le nom de fédérés ou de lètes, c'était l'ancienne tribu, l'ancienne bande guerrière disciplinée. Et c'étaient des soldats braves et fidèles. Les exemples de défection furent extrêmement rares. Sans doute, comme leurs chefs promus aux plus hautes dignités, les Aspar, les Mellobaude, les Arbogast, les Stilicon, ils firent et défirent des empereurs, mais ils ne trahissaient pas l'Empire. Loin d'en ouvrir les portes à leurs compatriotes, ils ne manquèrent jamais au devoir de garder les frontières. « Les soldats germains défendirent l'Empire contre tous ceux qui l'attaquaient, et particulièrement contre les autres Germains » (Fustel).

Chaque troupe, le plus souvent homogène, commandée par un chef de sa nation, parfois élu, gardait sa langue, ses coutumes, même sa religion, et recevait, en guise de solde, des terres qu'elle cultivait avec ses esclaves, ses femmes, ses enfants. C'était à la fois une garnison et une colonie *létique*. Les lètes, soldats et serviteurs, jouissaient de leurs champs sous la seule condition d'un service perpétuel. Hommes libres, mais considérés comme inférieurs aux derniers rangs de la plèbe, il leur était interdit de contracter mariage avec les indigènes.

Il y avait de ces lètes dans toutes les provinces, et notamment en Gaule : au Mans et en Auvergne des Suèves, à Poitiers des Taïfales qui s'y perpétuèrent, à Baïeux des Saxons *(Otlinga saxonica)* dont on suit la trace jusqu'à nos jours ; à Paris, à Poitiers, à Valence, des Sarmates qui ont laissé leur nom à plusieurs Sermaise ; à Arras des Bataves ; d'autres Germains à Reims, à Senlis ; enfin des Francs à Rennes, à Tournai et dans toute la région du Rhin. Ces renseignements authentiques sont consignés dans la *Notitia dignitatum*, sorte d'almanach officiel de l'an 400.

De tous ces faits il résulte qu'à la veille même de sa chute, l'Empire pouvait espérer l'absorption prochaine de toutes ces tribus dont les chefs, promus généraux romains, devenaient favoris et ministres des Césars. Quantité d'empereurs, pannoniens, dalmates, pouvaient à peine se réclamer d'une origine civilisée. Les deux mondes se rapprochaient, se mêlaient, et peu à peu, lentement, la lumière, très affaiblie, de l'ancien génie gréco-romain aurait pénétré sous les crânes épais, dans les cerveaux troubles et

indigents de ces races de proie. Une partie des Wisigots s'était laissé convertir par un pieux Cappadocien, l'évêque Ulfilas, à l'*arianisme*, la moins sotte des hérésies chrétiennes. Bien faible progrès, si même on peut ainsi qualifier l'abandon de divinités tout au moins pittoresques et vivantes, mais signe pourtant d'une entente possible avec les moins farouches voisins du Danube et des Alpes : les Gots, les Burgundes. La traduction de quelques parties de la Bible par Ulfilas — Upsal en conserve les précieux débris *(codex argenteus)* — semblait promettre un commencement de culture. Enfin, si le développement de la puissance gotique[1] était pour l'Empire une menace constante, elle opposait aussi une barrière au débordement des Slaves et des Huns. Les Wisigots, sous le commandement de l'illustre famille des Baltes *(bald, baltique ?)*, dominaient dans la Dacie trajane, entre la Theiss *(Pathissus)* et le Dniester (Tyras) ; et, plus à l'est, de la Baltique au Pont-Euxin, du Tyras au Tanaïs, les Amales, chefs des Ostrogots, avaient fondé un vaste royaume que Jordanès égale à celui d'Alexandre. Longtemps, au IVe siècle, Ermanaric se maintint et s'étendit dans l'ancienne Scythie, rejetant à l'est les Alains, écartant au nord les monstres d'Asie, issus de démons et de sorcières, ces Huns noirs au nez plat que les beaux guerriers blonds clouaient sans remords aux arbres des chemins (374).

Mais une infiltration continue inondait peu à peu ces régions vagues, demi-désertes, beaucoup trop vastes pour les contingents ostrogots. Le brave vieux roi se débattit pendant quatre ans contre le flux obstiné des nomades ; il avait cent dix ans et il combattait encore ; il mourut sur le champ de bataille.

[1] Voir la carte 5.

Déjà tout son peuple, emporté par le torrent irrésistible, descendait avec les Huns vers les bouches du Danube. Les Wisigots refoulés, au nord vers les Karpathes, au sud vers le fleuve, furent pour la plupart contraints par la disette à chercher dans l'Empire un refuge, bientôt à y prendre les vivres qu'on ne leur donnait pas, à piller, à ravager tout autour d'eux[1].

L'empereur Valens périt à Andrinople (378) en essayant de les arrêter ; et tout ce que put faire Théodose ce fut d'en prendre une partie à sa solde et de cantonner le reste dans la Dobrudja, qu'on nommait alors la Petite Scythie (390). Quant à la rive gauche du bas Danube, elle contenait à grand'peine les bandes vagabondes d'Antes, de Sclavins, d'Ostrogots, d'Alains, d'Akatzyres, de Huns enfin, qui de proche en proche forçaient les Langobards à pousser vers la Pannonie et le Norique les Ruges, les Turcilinges, les Scyres, tandis que le gros des Vandales chassait les Burgundions comme un coin entre les Alamans et les Suèves.

Toutes ces nations ne s'ébranlaient pas en masses profondes ; elles laissaient, nécessairement, sur le sol qu'elles avaient occupé durant plusieurs siècles, des retardataires destinés à se fondre dans les couches successivement apportées par les migrations orientales. Mais leurs armées en marche vers l'occident, peut-être un million d'hommes, n'en formaient pas moins une terrible, une irrésistible avalanche. Le monde romain, déjà tout disloqué par tant de chocs, tout énervé par le mysticisme antisocial du christianisme, tout dégoûté de l'Empire par l'iniquité croissante de l'impôt, ne pouvait opposer une résistance

[1] Voir la carte 6.

efficace aux cent pointes qui le trouaient de part en part. Çà et là quelques légions, quelques auxiliaires bien commandés coupaient un bras de l'hydre ; un Vandale, généralissime des Romains, Stilicon, secondé par soixante mille Huns, battait Alaric à Pollentia (403), écrasait à Fiesole une cohue énorme qui, descendant l'Adige sous la conduite d'un Ruge, le prêtre-roi Radagaise *(Rade-gast)*, avait pénétré jusqu'aux murs de Florence (405).

Mais le Rhin, bien que vaillamment défendu par les Ripuaires, une tribu franque romanisée, cédait l'année suivante[1] sous le poids des Vandales affolés qui, suivis des Suèves, courent jusqu'au fond de l'Espagne, jusqu'en Afrique (429), sous l'effort des Alains, des Saxons, dont les bandes s'éparpillent sur le centre et l'ouest de la Gaule, tandis que les Burgundes, plus calmes, s'avancent seulement jusqu'au Rhône et se fixent dans la Franche-Comté, la Savoie et le Dauphiné[2]. Cependant Alaric, rentré en Italie (408), affamait, assiégeait Rome, faisait un fantoche empereur, Attale, plus ridicule et aussi lâche que le véritable Auguste, Honorius, jouait avec le grand nom des Césars, jadis si formidable, enfin se décidait, avec une sorte de crainte mêlée de convoitise, à bloquer, à prendre, à saccager la vieille capitale du monde ; puis, comme pris de folie, sans raison, sans but, il s'en allait au détroit de Messine ; — si une tempête ne lui eût barré la route, il aurait été se perdre en Sicile ; — puis il meurt, il gît dans le lit d'une petite rivière un moment détournée de son cours ; il tombe là et s'éteint comme une fusée étincelante et éphémère. Celui qui le remplace, Ataülf, se met au service du gouvernement qu'il vient de

[1] Voir la carte 7. — [2] Voir la carte 8.

combattre; ses bandes ont épuisé l'Italie et vont mourir de faim : il accepte un cantonnement sur la Garonne et la mission de chasser un César dissident [1].

Parmi tous ces barbares, incapables de tout travail productif, aussi inconscients que les sauterelles dévorantes, les Wisigots semblent avoir été les moins sauvages — non les moins féroces et les moins violents; mais soit qu'un peu d'énervement chrétien les eût déjà gagnés, soit que les villes, les marchés, les vêtements, la vie réglée de la Macédoine, de la Grèce, provinces qu'Alaric put ravager à loisir en qualité de gouverneur, eussent effacé de leur mémoire les chariots de famille, les huttes grossières de la forêt, ils s'installèrent très volontiers dans les manoirs et les cités de la Gaule romaine, à Narbonne, à Toulouse, qui resta quatre-vingts ans leur capitale de ce côté des Pyrénées. Une fille de Théodose, prise à Rome par Alaric, Placidia, fut solennellement épousée par Ataülf, au milieu d'une fête bizarre où les tuniques, les toges, se mêlaient aux peaux de mouton des barbares, où l'empereur déchu Attale chantait sur sa lyre l'épithalame de la reine des Gots. Un de leurs rois, Euric, maître de l'Espagne, de l'Auvergne presque entière et du bassin méridional de la Loire, fit même rédiger en forme de lois quelques coutumes de son peuple mêlées à diverses prescriptions du code théodosien [2].

Mais nous devançons l'ordre des temps. Les Vandales, qu'un général traître, le comte Boniface, attira en Afrique (429), ont dû surtout à la rapacité et à l'incomparable férocité de leur affreux héros Genséric l'exécrable renommée qui s'attache à leur nom. Comme les autres envahisseurs, ils devaient passer, sans laisser pour ainsi dire de traces, sauf le ravage

[1] Voir la carte 11. — [2] Voir la carte 9.

et la ruine. Genséric régna sur la Méditerranée en bête de proie plutôt qu'en homme ; il ne vivait que pour le meurtre et la rapine, saccageant aussi bien la Numidie et la Byzacène, où il entendait établir son empire, que les Baléares, la Sardaigne ou la Sicile. Genséric se donna le plaisir (455) d'achever l'œuvre d'Alaric, de prendre Rome et de la piller à fond pendant quinze jours.

Le contingent suève qui avait été, avec des Vandales, des Alains, etc., emporté par le torrent jusqu'en Celtibérie [1], ne profita guère du passage de Genséric en Afrique. Refoulé par les Wisigots, il alla s'éteindre, ou à peu près, dans l'angle des Asturies, entre le Minho et le golfe de Gascogne.

Les Germains du nord, Saxons et Francs, étaient restés en dehors de la grande invasion, qui les avait contenus et rejetés vers la mer et vers l'ouest. Les premiers, serrés contre les Cimbres, les Jutes, les Frisons, cherchèrent fortune sur les côtes, dans les îles ; deux pirates de leur nation, Hengist et Horsa, se trouvèrent ainsi appelés par les Logriens de la Tamise, contre les cruels maraudeurs pictes et scots (448). Les légions romaines venaient de quitter la Grande-Bretagne pour défendre ce qui restait de Gaule et d'Italie à l'Empire d'Occident [2].

Les Francs occupaient en force la rive gauche du Rhin inférieur, la Basse-Meuse, l'Escaut, et atteignaient la Somme. Le bassin de la Seine appartenait encore aux Romains, et se rattachait par l'Auvergne à la Province et à la Ligurie. Un habile général, le patrice Aétius, établi à Arles, veillait sur ces derniers lambeaux des conquêtes de César, ménageant de son

[1] Voir la carte 7. — [2] Voir la carte 14.

mieux les Wisigots et les Burgundes ; car ses ressources étaient des plus restreintes, et c'était seulement chez ses voisins qu'il pouvait recruter des auxiliaires.

Rien n'était tout à fait perdu ; et la civilisation, très amoindrie, aurait pu d'autant mieux se faire accepter des barbares demi-christianisés de la Garonne et du Doubs. Mais l'invasion d'Attila, bientôt suivie de l'effondrement de l'Empire, et, un peu plus tard, la préférence donnée par l'Église au Franc sauvage contre le Burgunde et le Got hérétique, enfoncèrent plus profondément l'Occident dans le chaos du moyen âge[1].

Un homme s'était rencontré, dans l'inconsistante cohue des Huns mêlés d'Alains, d'Ostrogots, de Gépides et de Slaves, un homme d'insatiable ambition, de furieux orgueil, aussi rusé que vaillant, capable d'imposer l'unité à mille tribus éparses entre l'Obi et l'Elbe, de lancer jusqu'à l'Atlantique, aux Pyrénées, une masse écrasante de pillards et de guerriers sans merci. Cet homme, Athel, Attila, fils de Mundiok, après avoir humilié et exploité durant plus de quinze ans la faiblesse de Théodose II, empereur d'Orient, s'avisa de réclamer comme vassaux, ou plutôt comme esclaves fugitifs, les Gots d'Occident. Tel fut du moins le prétexte qu'il mit en avant pour envahir la Gaule. Trois multitudes barbares (Huns et Ostrogots, Gépides, Alains), culbutant et entraînant en partie Burgundes et Francs, couvrent en un clin d'œil et subjuguent l'est et le nord (450). Attila, qui s'est porté à Trèves, ramasse les deux ailes de cette avant-garde et fonce, à travers la Champagne, droit vers la Loire ; il assiège Orléans, il y entre, mais il est surpris par Aétius. Un puissant propriétaire

[1] Voir la carte 10.

auvergnat, Avitus, avait décidé les Wisigots à combattre sous les ordres du patrice. Attila recule, s'arrête, aux *champs Catalauniques*, dans un ancien camp romain, pense-t-on, accepte et perd une grande bataille, puis se retire en Germanie — c'est en Hunnie qu'il faut dire — avec un immense butin.

Cette journée célèbre où l'on vit les Ostrogots et les Gépides écrasés par leurs frères Wisigots, où Mérovig, chef d'une tribu franque, seconda bravement le général de l'Empire, ne faisait que rejeter sur l'Italie le flot dévastateur ; dès 452, Attila tourne les Alpes, emporte et détruit Aquilée, chasse les populations vers les Lagunes, où va s'élever Venise, remonte puis franchit le Pô, s'avance vers la Toscane ; par chance, les tributs que lui apporte et lui promet le pape Léon — envoyé en toute hâte — le séduisent, le détournent d'un but qui pouvait attendre, croyait-il. Il ne rentre dans son village royal de Jazbérény que pour y trouver une mort mystérieuse, probablement violente. Mais l'ébranlement qu'il a communiqué à toute la vallée du Danube a fait refluer sur la Pannonie, sur le Norique, tous les retardataires germains, Ruges, Scyres, Hérules, serrés par les Gépides et les Ostrogots.

L'infiltration barbare gagne de plus en plus le corps agonisant de l'Empire et lui conserve même une apparence de vie en lui fournissant des armées, des chefs, des gardes, des ministres, le Suève Ricimer, le Burgunde Gondevald, le Pannonien Oreste (ancien secrétaire d'Attila), le soldat de fortune Odoacre. Enfin la Gaule presque entière, sauf le bassin de la Seine, échappe à l'autorité, même nominale, de Rome. Les Burgundes occupent Besançon, Vienne,

Genève, Avignon. Les Wisigots, qui dominent d'Orléans à Cadix[1], se sont enfin emparés de l'Auvergne (474). Les Francs grossissent dans la Belgique, surtout à Tournai, à Thérouanne, à Cambrai ; sans rompre encore avec les gouverneurs romains Ægidius, Syagrius, ils n'attendent que le caprice d'un chef de guerre. L'Armorique est livrée à elle-même. Les Saxons, en dépit des Bretons qui les avaient si sottement appelés, remontent lentement la Tamise, fondant de minuscules États, Kent, Sussex, Essex, Wessex, et, curieux phénomène, extirpant du sol tout vestige de race ou de langue celtique, au moins jusqu'à la Cornouaille et au pays de Galles. L'Afrique est aux Vandales pour un siècle. L'Italie est parcourue en tous sens par des contingents armés qui demandent le tiers des terres. Ottokar (Odoacre), homme positif, fait tuer son bienfaiteur Oreste, renvoie à Byzance les oripeaux impériaux et règne, se laissant appeler Roi des peuples, des nations, adulé, faute de mieux, par le Sénat de Rome, en somme défenseur de l'Italie contre de nouveaux occupants.

A peine l'Empire d'Occident a-t-il disparu, qu'un jeune chef de Francs saliens, Chlodovig, s'en va, cherchant aventure, avec cinq mille guerriers, passe la Somme, bat le dernier gouverneur romain Syagrius, et se voit bientôt maître de toute la Gaule du nord (481-490). Tout en distribuant à ses compagnons de nombreux morceaux de ce riche butin, sur lequel il a soin de prélever la part du lion : domaines du fisc, impôts réguliers et taxes arbitraires, il jette des regards de convoitise sur les terres, qu'il suppose riches, exploitées par les Wisigots et par les Burgundes ; il ne néglige pas non plus l'alliance des roi-

[1] Voir la carte II.

telets francs qui, moins hardis que lui, étaient restés dans leurs modestes cantonnements, à Tongres, à Thérouanne, exposés aux attaques inévitables des Thuringiens, des Souabes, des Alamans.

Dans le même temps, les Ostrogots, qui avaient repris sur le bas Danube la place et le rôle des Wisigots d'Alaric, furent adroitement détournés vers l'Italie par les Byzantins, dont ils ravageaient cruellement les provinces[1]. Ils avaient à leur tête (489) un jeune homme très avide, très persévérant, légèrement frotté de civilisation par un assez long séjour à Constantinople (en qualité d'otage), Théodoric, fils d'armes d'un empereur, consul et généralissime romain, toujours prêt à défendre ou à saccager l'Empire, mélange singulier de fourberie barbare et de capacités plus hautes. Vainqueur d'Odoacre sur l'Isonzo et à Vérone, longtemps assiégé dans Pavie, puis délivré par un secours très opportun de Wisigots, Théodoric passe plusieurs années à visiter les côtes méditerranéennes de l'Italie, la Sicile même, revient par Rome — sans rencontrer de résistance nulle part, — bloque Odoacre dans Ravenne, accepte de guerre lasse un traité de partage, assassine son rival dans un banquet de réconciliation, et règne trente ans avec sagesse et gloire, appuyé par le Sénat, adulé par les artistes et les écrivains — il ne savait, quant à lui, ni lire, ni écrire, — conseillé par d'honnêtes philosophes (Symmaque et Boëce), se posant en arbitre de paix entre les diverses nations germaniques. Théodoric est le seul, parmi les conquérants germains, qui ait eu l'idée d'un État, d'un gouvernement. Pour les autres, toute conquête fut considérée comme une proie, un butin et rien de

[1] Voir la carte 12.

plus, qu'il fallait défendre et accroître envers et contre tous. Clovis et la plupart de ses successeurs n'ont pas autrement raisonné.

Lorsque les Francs, en très petit nombre, prirent possession des bassins de la Seine et de la Marne, ils trouvèrent les villes représentées par des évêques, depuis quelque cent ans investis d'une sorte de tutelle. Ces hommes de paix et de soumission aux plus forts ne furent pas mal accueillis du rusé barbare, auquel ils assuraient l'obéissance des Gallo-Romains orthodoxes, écrivant d'ailleurs et délibérant pour lui autant qu'il lui plaisait. Ils espéraient le pousser contre leurs intimes ennemis, les hérétiques, les Burgundes et les Gots ariens ; et le mariage de Clovis avec une catholique assura ce qu'ils appelaient le triomphe de la foi. Clothild, la reine des Francs, princesse burgunde, ne pouvait pardonner à son oncle, le roi Gondebaud, le meurtre de son père, fait pourtant bien insignifiant dans ce temps-là. Elle inspira d'autant plus aisément à Clovis des idées de vengeance que le pays burgunde passait pour riche et industrieux.

Une circonstance heureuse vint ajouter aux aiguillons de l'amour et de la rapacité l'ardeur fanatique d'un converti. Emportées par le mouvement qui poussait les Germains vers l'Occident, des bandes alamanniques, suèves, saxonnes, avaient franchi le Rhin et menaçaient le domaine des Francs. Clovis, assemblant ses confédérés, Ripuaires, Saliens, rois de Cambrai, de Tongres, courut au-devant des envahisseurs et leur livra bataille à Tolbiac (496). Le choc fut rude et la victoire balança. Les dieux des Francs semblaient abandonner leur peuple. Clovis invoqua le

dieu de Clotilde et battit les Allemands. La reconnaissance le fit chrétien et chrétien orthodoxe. Les Burgundes en pâtirent. Gondebaud, harcelé, spolié, ne conserva qu'un débris de son royaume et une indépendance précaire. Puis vint le tour des Wisigots : Clovis, pas plus que les évêques — ses pères spirituels, — ne pouvait laisser à des hérétiques la plus riche moitié de la Gaule. Sans écouter les avis de Théodoric, son beau-frère, qui se considérait comme le chef et le protecteur de la nation des Gots, il passa la Loire, écrasa les Wisigots à Vouillé, les rejeta au sud de la Garonne et entra victorieux dans Toulouse et dans Bordeaux. Bien qu'arrêté devant Arles et battu par les Ostrogots, il demeura le maître incontesté de tout le bassin de la Loire. Sa renommée se répandit jusqu'à Byzance ; l'empereur grec Anastase crut devoir lui envoyer les ornements consulaires, et ce fut costumé en Romain que le roi des Francs s'installa à Paris, dans le palais des Thermes, marquant ainsi, sans le savoir, son entrée dans le monde latin, sa rupture avec le monde germanique. Non pas, évidemment, que Clovis cessât d'être un barbare complet, violent, rapace, rusé, plein d'inconscience morale et d'imprévoyance politique surtout — au point de partager entre ses quatre fils et de livrer aux hasards de discordes inévitables ce vaste empire qu'il aurait pu fonder ; — mais, par la force des choses, le lien déjà si faible de la nationalité était brisé désormais entre les Francs chrétiens, forcés par l'Église et leur intérêt d'apprendre le latin, la langue de leurs sujets, et ce qui restait des Teutons païens et indépendants au delà du Rhin. Même les Francs d'Austrasie, plus nombreux et

Le Palais des Thermes, à Paris. (Cliché Neurdein frères.)

mêlés à des populations plus rudes, Trévires, Nerviens, Bolgs, oublièrent, en de perpétuels combats contre les bandes frisonnes et saxonnes, leurs affinités originelles ; ce qui le prouve bien, c'est la résistance opposée au langage tudesque dans la région de Metz, de Luxembourg, de Liège ; c'est ce pays wallon, demeuré comme un coin entre le germain véritable, le haut-allemand, et le dialecte néerlandais.

Tandis que les Francs, exactement comme firent les anciens Celtes, mais en moins grand nombre, se superposaient aux populations gallo-romaines et s'y assimilaient en les exploitant, Bélisaire mettait fin aux brigandages des Vandales d'Afrique (533), Narsès aux dissensions des successeurs de Théodoric (568). C'en était fait des Ostrogots. Les Lombards [1], qui leur ont succédé sans éclat, pendant deux siècles, n'ont guère laissé que le vague souvenir d'un sauvage buvant dans un crâne et la figure blême d'un roi regardant défiler sous les murs de sa capitale l'immense armée de Charlemagne (774). Les Ostrogots eurent du moins la gloire de figurer, à côté de leur chef Diétrich, dans la vaste épopée nationale des Nibelungen. Leurs frères, les Wisigots, ne leur survécurent cent cinquante ans que pour donner à l'Espagne le spectacle de folies furieuses, d'assassinats odieux et généralement d'une persistante incapacité administrative, heureusement palliée, quelquefois, par l'habileté et l'humanité — fort relatives — des évêques et des conciles qui, entre deux points de théologie, s'essayaient à calmer un frère qui venait de massacrer deux ou trois frères gênants, ou bien un père encore tout enivré du sang d'un fils.

Il est curieux, je le dis en passant, de voir l'Église

[1] Voir la carte 13.

déjà maîtresse de l'Espagne en ces âges misérables ; grâce à elle, le pays, les campagnes, les villes, commençaient à revivre et même à prospérer, lorsque l'invasion foudroyante des Musulmans étouffa d'un seul coup l'inconsistant royaume des Wisigots. Triste fin. Les Gots, avant les Teutons de l'Elbe et du Wéser, avant même les Francs, avaient manifesté quelques tendances vers la civilisation. Un de leurs chefs, Ataülf, s'était haussé jusqu'à l'idée d'une *Romania* éducatrice du monde barbare. Un autre, Théodoric, avait su refréner pendant trente ans sa férocité native et régner sur l'Italie en homme de tête et de sens. Ils parlaient une langue un peu moins éloignée des origines indo-européennes que le groupe allemand proprement dit, et qu'on peut appeler la plus ancienne forme cultivée du parler germanique.

L'idiome gotique, dont on a pu reconstituer la grammaire et le vocabulaire d'après des textes du IVe siècle (fragments de la *Bible* d'Ulfilas), s'éteignit vraisemblablement au IXe sans avoir laissé de traces distinctes dans la vaste étendue que la race des Gots avait traversée et occupée entre le Dniéper et le Guadalquivir. Mais la Gothie suédoise, la Norvège, le Jutland, les rivages de la Baltique et de la mer du Nord, ont conservé nombre de dialectes vivants encore, qui appartiennent à la même famille : le suédois, le danois, le norrois — c'est le groupe scandinave, — le hollandais, le flamand, le vieux saxon, l'anglo-saxon et le platt-deutsch de la Prusse maritime occidentale — c'est le groupe bas-allemand. Rejetons directs et autonomes du grand arbre germanique, au même titre que le tudesque ou haut-allemand (suève, bavarois, franc, burgunde, etc.),

ces diverses langues forment une classe à part et nettement tranchée, tout comme les nations qui les parlent. Il est facile et même nécessaire de les rapprocher de l'allemand ; mais il ne faut jamais dire qu'elles en procèdent ou qu'elles en dérivent. Elles en ont, d'ailleurs, été progressivement éloignées par les vicissitudes de l'histoire. Pendant que les Teutons, étouffés entre les Francs et les Slaves, luttaient obscurément pour la vie dans les vallées de l'Isar, du Main et du Wéser, où le Gallo-Franc Charlemagne, ce prétendu empereur allemand, viendra les civiliser par le fer et par la flamme, les Scandinaves et les tribus maritimes couraient librement les aventures lointaines, semant sur les côtes et les rivages des fleuves le meurtre, le pillage et l'incendie.

Nous avons signalé déjà l'aventure de ces frères, Hengist et Horsa, deux pirates des bouches de l'Elbe, appelés en 449 par le chef breton Wortigern, dans le comté de Kent, pour réprimer les incursions des Pictes et des Scots ; ils amenèrent au sud-est de la Grande-Bretagne des bandes d'abord très peu nombreuses, qui ne tardèrent pas à s'installer dans le pays de Kent[1]. Il fallut plus de cinquante ans à ces Saxons pour conquérir le pays jusqu'aux montagnes de la Cambrie et pour approcher l'Humber ; mais leur occupation fut si solide, si complète, que le parler celto-latin s'éteignit absolument et que la population bretonne émigra en Armorique. Un siècle après les Saxons (557), des Angles du Jutland, Ida et ses douze fils, abordèrent et s'établirent au nord de l'Humber, fermant l'Angleterre aux Pictes. Des deux dialectes, très apparentés, naquit la langue anglo-saxonne, à peine altérée par un certain nombre de

[1] Voir la carte 14.

mots et formes scandinaves ; car les Jutes, les Danois, les Northmen, ces Vikings et rois de mer si hardis et si fameux, qui, dès 470, remontaient le Wéser et l'Ems, que Thierry, fils de Clovis, chassait d'Austrasie, et que Charlemagne voyait avec tant de chagrin aux bouches de l'Escaut, de la Seine, de la Loire, ne cessèrent de harceler l'Angleterre et plusieurs fois la conquirent, y régnèrent, mais sans s'y acclimater comme ils firent dans notre Normandie. Mais nous ne pouvons qu'entrevoir les origines si singulières, si variées, de la nation anglaise, ces mélanges ethniques et intellectuels d'où sont sortis un peuple et un idiome si originaux et si puissants.

Je retourne au continent, je cherche la Germanie. Vide encore. Les Lombards, qui ont profité de l'affaiblissement des Huns pour suivre les Hérules, ont passé en Pannonie sur le ventre des Gépides et ont renversé, en 568, la monarchie ostrogote [1]. Ils n'ont pas plutôt passé les Alpes, que les Avars, successeurs des Huns, viennent des régions caspiennes se ruer, à gauche, sur l'Empire d'Orient [2], et, droit devant eux, sur le Rhin. Un Théodebert quelconque les arrête en pleine Austrasie. Ces Avars reculent quelque peu et font de la Hongrie, vers le grand coude septentrional du Danube, le centre, le camp retranché où ils accumulent leurs rapines, assez de métaux précieux pour que la mise en circulation de leur trésor, quand Pépin, fils de Charlemagne, réussit à enlever leur capitale, ait fait baisser les monnaies de vingt fois leur valeur.

[1] Voir la carte 13. — [2] Voir la carte 15.

CHAPITRE IV

MYTHOLOGIE GERMANIQUE ET SCANDINAVE

§ 1. Insuffisance des documents sur les croyances primitives des Germains. — Leur mythologie ne nous a été conservée — au moins dans l'état où le christianisme l'a attaquée et détruite — que par deux recueils islandais des XIe et XIIe siècles, les deux *Eddas*, l'une en vers, de Saemund Sigfusen, l'autre en prose, de Snorri Sturluson. — Ces traditions ainsi réfugiées dans une île lointaine étaient visiblement communes à la famille teutonique proprement dite, au groupe bas-allemand de la Baltique et de la mer du Nord, enfin aux Norrois ou Scandinaves, qui les ont accommodées à la rigueur des climats arctiques. — Mais elles avaient été singulièrement renforcées et altérées aux Ve et VIe siècles par les souvenirs réels et fabuleux des Gots, surtout des Ostrogots, venus des bords du Dniéper à la suite d'Attila. — Snorri Sturluson croit à l'origine orientale d'Odin et des Ases (Asie).

Nous savons par Tacite que les scaldes germains, comme les chantres védiques, comme les aèdes grecs, comme les bardes gaulois, célébraient dans leurs hymnes les dieux et les héros de la race entière et les hommes illustres de chaque tribu. Les uns, Phémios barbares, chantaient dans les festins les exploits du chef et de ses aïeux ; d'autres, marchant au combat, rappelaient les victoires d'Arminius ou invoquaient le dieu des batailles, un Hercule tudesque dont Tacite n'a pas retenu le nom ; d'autres, revêtus sans doute d'un caractère sacré, déroulaient dans les cérémonies la filiation des dieux et des hommes, Tuisco, Hertha, Mannus, Istaevon, Ingaevon, Hirminon, et les épo-

nymes des diverses nations. A ces quelques noms se réduit tout ce qu'on sait de l'ancienne cosmogonie germanique. Il est vrai qu'ils mettent sur la voie des suppositions probables et qu'en soulevant le masque latin des autres divinités mentionnées soit par César (le Soleil, la Lune, Vulcain), soit par Tacite lui-même (Mercure, Mars, Hercule), on arrive à reconstituer le panthéon primitif. Mais combien on préférerait aux inductions les plus judicieuses deux ou trois de ces hymnes qui formaient, nous dit-on, les seules annales des Germains ! Il n'en est rien resté.

Selon toute apparence, l'écriture était inconnue au delà du Rhin et du Danube, ou du moins une écriture accessible au vulgaire ; les runes, quinze ou vingt caractères *secrets* simplement formés de lignes obliques ou verticales, ne paraissent avoir été d'un emploi ni commun ni facile. Et puis les guerres perpétuelles, la disparition de peuplades entières, la fuite et la dispersion des barbares les moins sauvages, tels que Suèves, Alamans, Burgundes, n'étaient guère favorables à la conservation des chants nationaux. Ceux même qui existaient encore chez les Gots au IVe siècle, comme nous l'apprend Jordanès au VIe siècle, et qui n'auront pas manqué d'être recueillis soit à Pavie, soit à Toulouse ou à Tolède, après l'établissement des Gots en pays civilisés, ceux-là même ont péri, laissant la place aux litanies et aux antiennes. L'intrusion hâtive du christianisme chez des peuples qui n'en avaient nul besoin, et qui ne se souciaient aucunement des subtilités théologiques, a retardé de quatre ou cinq siècles le développement des littératures germaniques. Nous devons sans doute au zèle apostolique d'Ulfilas un précieux spécimen de la langue des Gots ; et la

reconnaissance des linguistes est acquise à ce vénérable personnage ; mais les ethnographes lui pardonneront malaisément d'avoir négligé, pour les infortunes d'une divinité étrangère, les aventures plus intéressantes des Odin, des Thor et des Loki.

Cependant, à partir du VIIe siècle, nous nous trouvons en présence de documents inestimables, tels que : le *Beowulf* anglo-saxon ; l'*Edda* islandaise, composée à la fin du XIe, mais qui réellement renferme tous les souvenirs communs au monde germanique avant le IXe ; l'épopée franco-burgunde des *Nibelungen*, refondue en Souabe au XIIe, enfin au XIIIe, la seconde *Edda ;* de nombreux poèmes réunis dans le *Livre des Héros,* et l'interminable série des *Sagas,* ou récits traditionnels.

Ce n'est pas dans l'Allemagne proprement dite qu'il faut chercher les origines, ou plutôt le point de départ de cette riche littérature. Elle ne pouvait naître qu'en des régions où dominait un dialecte germain et où le christianisme n'avait pas encore étouffé ou perverti les croyances nationales ; or, du Ve au Xe siècle, la Germanie, désertée par les Germains, avait été livrée aux Huns, aux Avars, aux Slaves, aux Hongrois. Les Wisigots étaient en Aquitaine et en Espagne, les Suèves en Portugal, les Vandales en Afrique, les Hérules, les Ostrogots, les Lombards en Italie. Trop peu nombreux pour imposer leur langage aux populations conquises, rapidement saisis par l'Église à mesure qu'ils installaient des États, peu durables d'ailleurs, dans les anciennes provinces romaines, ces peuples n'ont pas eu et ne pouvaient pas avoir de littérature. Et ce qui restait des Alamans et des Saxons le long du Rhin et vers les bouches de

l'Elbe, occupé de guerres intestines, assailli de toutes parts, soit à l'orient par les envahisseurs, soit à l'ouest par les rois austrasiens, manquaient de loisirs pour composer des poèmes et des histoires. Seuls les pays du Nord offraient les conditions favorables à l'éclosion d'une littérature originale. Là régnaient sans conteste et règnent encore des dialectes germaniques. Là, les apôtres de la nouvelle religion laissaient aux dieux quelque répit.

Par pays du Nord il faut entendre l'Angleterre saxonne, les Féroë, la Scandinavie et, sur le continent, le Jutland, la Frise, la Hollande, la Flandre, et l'Austrasie franque, s'avançant plus ou moins vers la Somme, la Moselle et le Rhin. C'est chez les Francs, dans ce que nous appelons aujourd'hui les provinces rhénanes, que s'est formé, par fragments, le cycle des légendes historiques, communiquées par leurs voisins maritimes, les Frisons, Saxons des bouches de l'Elbe, etc., aux diverses dépendances de la Scandinavie. C'est chez les Scandinaves que s'est élaborée et achevée, avant de disparaître, la mythologie allemande. Et ce travail préliminaire s'est accompli entre le VIe et le XIe siècles.

Telles sont du moins les conclusions des critiques les plus compétents, W. Grimm et Lachmann en tête; et elles se justifient aisément. Bien que les compositions les plus anciennes ayant trait aux Nibelungen nous soient parvenues en langue scandinave et portent l'empreinte des mœurs du Nord, elles n'appartiennent visiblement pas au peuple qui nous en a conservé le plus ancien souvenir. Une *Wilkina Saga* islandaise, version ou modèle en prose du grand poème allemand, se réfère, en son prologue, à des *chansons*

apportées de Brême, de Munster et de Sœst. L'auteur affirme, en plus de douze passages, que son récit est un des plus remarquables et des plus populaires de la Saxe, c'est-à-dire des contrées qui avoisinent la mer du Nord. D'autre part les deux *Eddas*, les *Volsunga* et *Vornagest-Sagas* représentent Sigurd et son père Sigmund comme rois dans le Frankenland. C'est dans le Rhin que Sigurd plonge son épée *Gram*, pour voir si elle coupera en deux un flocon de laine que le courant pousse contre le tranchant de la lame. C'est près du Rhin que le héros est tué ; dans les eaux du Rhin que le trésor est précipité. Sigurd est appelé l'homme du midi, et il l'était, en effet, pour les habitants de l'Islande. Les Volsungen, ses ancêtres, sont rois du Frankenland. Les *Niflung* (forme scandinave) sont aussi des rois du Rhin, Gunnar et Högni. Dans les traditions allemandes, les mystérieux Nibelungen (fils du brouillard ou des ténèbres), ces rois gardiens du trésor, Nibelung et Schilbung, sont des guerriers francs vaincus par Siegfrid. Ailleurs, les meurtriers de Siegfrid, Gunther et Hagene, avant d'être Burgundes (comme la seconde partie de l'épopée souabe), sont qualifiés de Francs, de Sicambres et de Francs-Nibelungs. Sigmund réside à Santen, sur les rives du Rhin inférieur, et Sigfrit ou Sifrit est nommé le héros du Niederland, des Pays-Bas.

Quand on compare ces témoignages, et surtout que l'on considère avec quelle ténacité la *Saga*, qui, au milieu de toutes les variations inséparables des récits légendaires, témoigne encore, même dans la lointaine Islande, des lieux où elle a pris naissance, on peut admettre que Sigfrid et Brunhild, peut-être nommés

d'après le roi *Sigebert* et la reine *Brunehilde*, appartiennent originairement aux Francs saliens. D'autres traditions sont venues s'ajouter au fonds primitif, jusqu'à l'étouffer, quand la Germanie centrale eut repris conscience d'elle-même, traditions burgundes et gotiques, précieuses en elles-mêmes, mais qui encombrent et gâtent singulièrement le *Nibelungen-Nôt*, la *Détresse des Nibelung*, comme traduit M. de Laveleye. Ces déformations si curieuses de personnages tout à fait historiques, tels qu'Attila, *Atli*, *Etzel*, et Théodoric *(Dietrich* de *Bern*, — de *Vérone)*, évidemment postérieures au VIe siècle (Théodoric est mort en 526), devinrent populaires dans toute la vallée du Rhin, où dominaient alors les rois d'Austrasie. Charlemagne aimait à entendre chanter, pendant les repas, ces morceaux encore détachés, encore épars, de la future épopée ; il les fit même, rapporte Eginhard, recueillir avec soin ; et quel don n'eût-il pas légué à la postérité, sans les sottes répugnances de Louis le Débonnaire, *Ludovicus pius !* Ce triste roi, encore assez germain pour crever les yeux à son neveu Bernard, était déjà trop chrétien pour préférer les rudes poésies guerrières aux plates formules de la liturgie. « Il ne voulut ni lire, ni entendre, ni faire enseigner, dit son historien Thégan, ces chants qu'il avait appris dans sa jeunesse. » Moins orthodoxe, plutôt moins imbécile, un abbé de Reichenau, Waldo, faisait, dans le même temps (IXe siècle), copier par ses religieux douze chants en langue tudesque, *theodiscæ linguæ :* un autre prélat, Fulco de Reims, en 855, rappelle à Charles le Chauve, d'après les *livres germains*, une injustice commise par le roi Ermenrich, — précieux souvenir,

qui nous reporte à l'une des étapes de la mythologie germanique.

Cet Ermenrich, Ermanaric, roi des Ostrogots, est le plus ancien des personnages *historiques* cités dans les *Eddas* et les *Sagas*. Il vivait au IVe siècle, sur les rives du Dniéper, et par sa longévité (110 ans), par sa haute stature, par sa puissance, son courage et ses fureurs, il avait imprimé son nom dans la mémoire de toute la race gotique. Un trait de sa vie, raconté par Jordanès en 525 *(Hist. des Gots)*, se retrouve dans l'*Edda (Chant de Hamdir)*, amalgamé déjà aux légendes franciques. Les acteurs de cette tragédie demi-sarmate et demi-gote ont même gardé leurs noms : *Swanilda* (Swanhild), femme de race royale qu'Ermanaric fait déchirer par des chevaux sauvages ; *Samus* et *Ammius (Sorli* et *Hamdi)*, frères de la victime, qui assassinent le meurtrier ; enfin Ermanaric lui-même, *Iormunrek*, roi des Gots ; il doit épouser Svanhild (devenue fille de Sigurd et de Gudrun) ; par jalousie, il la fait pendre et écarteler ; deux fils, invulnérables au fer, de Gudrun remariée, essaient de venger leur sœur, mais ils sont tués à coups de pierres avant d'avoir triomphé du géant.

Ainsi donc, entre le VIe et le VIIIe siècles, lorsque toutes les tribus de race germanique, Gots, Suèves, Saxons, Francs et Scandinaves, avaient, sauf certaines nuances, les mêmes mœurs et la même langue, les mêmes dieux et les mêmes héros, les chants ou traditions venus du sud de la Russie et des rives du Danube descendirent le Rhin et se répandirent dans l'extrême nord, en Jutland et en Norvège. Sur la fin du IXe siècle, comme nous le disions tout à l'heure, au

moment même où l'apostolat chrétien venait jeter de nouveaux ferments de guerres civiles sur le sanglant chaos de la Scandinavie, une île lointaine, perdue dans les glaces polaires, reçut le dépôt encore intact de ces traditions et de ces croyances. Harald Harfagher, aux beaux cheveux, avait résolu de soumettre à une autorité absolue les centaines de petits rois, Seekings, Vikings, qui rapportaient chacun dans son fort, dans son *gaard*, le butin de leurs courses aventureuses. Beaucoup, fuyant le joug royal, gagnèrent avec leurs compagnons les plages désertes de l'Islande, découverte depuis quelques années. Là, ils végétèrent deux siècles, engourdis, semble-t-il, par ce rude climat, auquel ils s'accommodèrent cependant ; ils avaient sauvé leur langue, le vieux *norrois*, la forme la plus pure du parler scandinave, et leurs dieux, ceux-ci pour peu de temps, il est vrai, car la propagande chrétienne, infatigable, ne tarda pas à les traquer dans ce dernier asile, et jusqu'au Groënland, où a été recueillie une variante des *Nibelungen*.

Ce fut vers l'an 1100 que Saemund Sigfusen, surnommé le savant, doué d'une mémoire prodigieuse, pénétré des antiques souvenirs dont l'écho retentissait autour de lui, et s'indignant, dans son patriotisme, de les voir disparaître, entreprit de les arracher à l'injurieux oubli. Sous le nom d'*Edda*, « aïeule » ou loi sacrée, il forma un recueil de tous les chants mythologiques, didactiques, héroïques, conservés par la tradition orale ; et il fit servir à cette suprême protestation du paganisme l'alphabet romain germanisé, introduit par les missionnaires et, dès cette époque, généralement adopté (deux manuscrits, à Copen-

hague et à Upsal). Cent ans plus tard, au commencement du XIIIe siècle, un autre patriote islandais, le chroniqueur Snorri Sturluson, voulut compléter et commenter les chants de l'*Edda*, concis et trop souvent obscurs. Il composa une seconde *Edda*, en prose, où sont développés les dogmes, expliquées les allégories, commentés les faits historiques, avec une érudition minutieuse et confuse. A cet ouvrage se rattache l'abondante lignée des Sagas, biographies des guerriers célèbres, qui préludent à la littérature chevaleresque.

Le point d'arrivée est certain ; c'est en Islande que se sont réfugiés les souvenirs mythiques et fabuleux des Germains ; c'est d'Islande qu'ils sont revenus en Danemark et en Allemagne. Quant au point de départ initial, nous l'avons déjà fait pressentir. Snorri Sturluson, l'auteur de la seconde *Edda*, va nous fournir, à ce sujet, quelques indications assez probantes. Il vivait en un temps où le christianisme avait envahi l'Islande, traînant avec son flux biblique quelques bribes d'histoire ancienne. Adam et Ève, Noé, Zoroastre, Saturne, Jupiter et Priam formaient dans l'esprit étonné du bon Snorri je ne sais quel chassé-croisé des plus étranges. Mais le naïf et malin patriote eut soin d'y faire figurer les dieux de ses ancêtres. Priam étant phrygien, ou à peu près, il était facile de lui donner Frigg pour épouse. Priam, mari de Frigg, était sans doute un pseudonyme d'Odin ; à moins qu'Odin (Vodynn) n'ait été *Munon* (Mannus) ou Memnon, fils ou époux de Sif (la femme de Thor) ou de Sig (la femme de Loki), de toute façon roi d'*Asie*, puisqu'il avait pour sujets les *Ases*. Notons en passant cette curieuse manie des origines

troyennes que Rome a transmise aux barbares, et l'antiquité au moyen âge. « La beauté d'Odin était si remarquable, qu'en le voyant parmi les autres hommes, on aurait dit de l'ivoire incrusté dans du bois ; ses cheveux étaient plus brillants que l'or. A douze ans, il avait toute sa force et soulevait dix peaux d'ours à la fois. » Élevé en Thrace, à la cour du duc Loricus (vague souvenir de Théodoric, élevé en effet à la cour byzantine), il « tua », c'était la chose la plus simple du monde, « Loricus et sa femme, Lora ou Glora, et prit possession du royaume de Thrace. Ensuite il parcourut la terre » (comme Dionysos, comme Héraklès), « fit mordre la poussière à tous les géants, à un dragon monstrueux et à beaucoup d'animaux... Odin avait, ainsi que sa femme, le don de prévoir l'avenir. Il vit que son nom serait vénéré pendant fort longtemps dans le Nord et mis au-dessus de celui de tous les rois... Une grande multitude, composée d'hommes et de femmes de tout âge, le suivit en emportant beaucoup d'objets précieux. Dans tous les pays qu'ils traversaient, il n'était question que de leur magnificence ; on les prit donc pour des dieux et non pour des hommes. Ils marchèrent sans s'arrêter jusqu'à leur arrivée dans une contrée septentrionale appelée aujourd'hui la Saxe » (Frise, Hanovre, Westphalie) ; « un des petits-fils d'Odin régna sur la Franconie ; mais Odin, continuant sa marche vers le nord, donna successivement des rois au Jutland, à la Suède et à la Norvège. Tout prospérait aux Ases, et la paix assurait l'abondance autour de leur capitale, Sigtuna ou Asgard, régie par douze chefs ou juges, selon les coutumes de Troie ».

§ 2. Cosmogonie et théogonie. — L'abîme primordial ; réminiscences informes d'Hésiode et de la Bible. — Le géant Ymer, tué par les fils de Bor, fournit les matériaux du monde : son corps est la terre, son crâne le ciel. — De deux arbres, les dieux font l'homme et la femme. — Construction d'Asgard. — Les Alfes, Dverges, Nains, Iotes. — Les Ases ; la famille d'Odin : dieux et déesses. — Le Frêne Ygdrasill. — Les Nornes. — Les trois régions. — Personnages infernaux.

Si plate, si pauvre que soit cette légende évhéméristе, elle indique suffisamment la provenance orientale des Ases, autant dire des Gots, et combien d'exploits, de gloire, quel cortège de fils et de déesses l'Odin gotique avait ajouté à la renommée et à la famille de Vuotan, son homonyme tudesque.

Au XIe siècle, et plus encore au XIIIe, Odin, modelé malgré lui sur le créateur juif ou chrétien, était devenu *Alfader*, le père universel ; mais la tradition avait conservé le souvenir d'époques lointaines où les dieux n'existaient pas plus que les hommes, où, comme les dieux d'Hésiode, les Ases n'étaient qu'une troisième ou quatrième génération. Écoutez la Vala, la voyante, à laquelle Saemund attribue le chant mystérieux de la *Voluspa :*

« Il n'y avait alors point de sable, point de mer, ni de fraîches vagues. La terre n'existait pas, ni le ciel élevé, il n'y avait pas de gazon ; mais seulement l'abîme, Ginnung. » (C'est précisément le *chaos* d'Hésiode, et le *tohu bohu* de la Genèse.) Jusqu'au moment où la voûte céleste fut soulevée par les fils de Bör, ces créateurs magnifiques de Midgard, le soleil n'envoyait ses rayons que sur des montagnes glacées. Mais depuis lors des plantes vertes ont poussé sur le sol...

« Le soleil, cet ami (cette amie) de la lune (*Lunus*), tendit avec vivacité sa main droite au sud, sur les chevaux du ciel. Il ne savait pas où étaient ses maisons (les douze palais d'Asgard). Les étoiles ne savaient où se fixer ; la lune ignorait le pouvoir dont elle est douée. »

Il y a là comme un écho des Védas, et l'on trouverait aisément de semblables images dans le recueil du Rig. Mais ces fragments antiques sont perdus dans les broussailles d'une fantaisie délirante. Les contrastes des frimas scandinaves avec la végétation rapide de ces régions du nord, et plus encore des glaces d'Islande avec les flammes de l'Hécla et les gerbes fumantes des geisers ont déséquilibré la raison des skaldes et des poétesses. Vainement Snorri cherche à réunir en une sorte de tableau les traits épars dans l'ancienne Edda ; notre esprit, habitué à un certain enchaînement, à un certain ordre logique, même dans l'aberration, ne peut se replacer dans l'état mental qui admettait, qui comportait ces *ægri somnia*, ces rêves de cerveau malade ; il faut cependant les résumer.

Au fond de l'abîme, de Ginnung (peut-être la *géhenne* biblique), est le pays des ténèbres, *Niflhem*, le neuvième monde inférieur, séjour de *Hel*. Niflhem existait bien avant la terre ; au centre se trouve un puits appelé *Hvegelmer*, d'où sortent divers fleuves fabuleux. Avant Niflhem, il y avait déjà, au midi, un monde appelé Muspelhem, monde enflammé que garde Surtur (connu des Anglo-Saxons : *Satur-day*), tenant en mains une torche et un glaive dont l'éclat fait pâlir même le soleil des dieux. Lorsque les fleuves se furent tellement éloignés de leur source

que leur courant empoisonné en fut desséché, réduit en scories, ils se congelèrent. La glace s'arrêta, se durcit, et les tourbillons de neige, produits par le venin, se répandant sur la glace, devinrent du givre. Les couches de givre s'accumulèrent les unes sur les autres ; le bord septentrional de l'abîme Ginnung se couvrit d'un immense amas de glace pesante. L'ouragan et la tempête y régnaient. Mais le bord méridional fut dégelé par les étincelles qui s'échappaient de Muspelhem. La chaleur, s'avançant, fondit les glaces et forma des gouttes d'eau. La puissance de celui qui envoyait la chaleur (Surtur) leur donna la vie ; il en résulta une forme humaine qui fut nommée Ymer, ancêtre de tous les géants *(Iötes* ou *Hrimthursar)*. — Les Titans, comme chez Hésiode, sont ici antérieurs aux dieux.

La glace étant fondue et l'eau écoulée, une vache appelée Odhumla s'approcha. Quatre rivières de lait sortaient de ses mamelles, et ce fut la nourriture d'Ymer. La vache vivait en léchant les pierres salines couvertes de givre. Le premier jour qu'Odhumla lécha les pierres, il en sortit des cheveux ; une tête parut le second jour, et le troisième un homme tout entier. Son nom fut Bure ; il était beau et robuste ; il eut un fils appelé Bör : celui-ci se maria avec une femme nommée Betsla, qui était fille du géant Böelthorn. Ils eurent trois fils : Odin, Vil ou Hénir, Vé ou Lodher. — C'est ici une variante de la formation d'Ymer ; mais l'imagination scandinave n'a pas su choisir.

Les fils de Bör ayant tué le géant Ymer (ainsi Kronos et ses frères mutilent Ouranos), le sang sortit de ses blessures avec une telle abondance que les vainqueurs noyèrent toute la race des Hrimthursar,

à l'exception d'un seul, Bergelmer, qui, s'échappant sur un bateau, avec sa femme (infiltration biblique), engendra les nouvelles races de géants. Les fils de Bör portèrent le corps d'Ymer au milieu de l'abîme, et en firent la terre ; son sang devint la mer et les lacs ; les montagnes sont ses os ; les pierres ses dents ; les arbres ses cheveux, les nuages sa cervelle répandue. Les fils de Bör, ayant pris le crâne d'Ymer, en firent le ciel, et l'élevèrent au-dessus de la terre sur quatre angles saillants, supportés chacun par un nain : voici leurs noms : Nördr, Södr, Æstr, Wöstr (Nord, Sud, Est, Ouest). Ils prirent ensuite les étincelles volantes qui s'échappaient de Muspelhem et les placèrent dans le ciel immense, dessus et dessous, pour éclairer le ciel et la terre. Ils donnèrent aussi une place à tous les feux lancés par les éclairs ; les uns furent fixés au ciel, les autres restèrent mobiles sous la voûte céleste, et les fils de Bör tracèrent la route que les astres doivent parcourir.

Mais d'où viennent les hommes qui habitent la terre ? — Sur le rivage des mers, les fils de Bör trouvèrent deux arbres, un frêne et un orme, *Ask* et *Embla ;* ils en firent deux êtres humains. Odin leur donna le souffle, Vil la raison, Vé le visage, la parole, l'ouïe et la vue. Ils leur donnèrent aussi des vêtements et des noms. C'est de ce premier couple que descendent les enfants des hommes, qui habitent l'enceinte de Midgard.

Les fils d'Odin, à leur tour, se construisirent au centre du monde une ville, Asgard (que Snorri appelle Troie). Il y a dans Asgard une place appelée *Hildskjalf ;* lorsque Odin s'y assied, son regard embrasse tout l'univers, toutes les actions des hommes, et il

comprend tout ce qu'il voit. C'est le plus magnifique édifice qui ait été construit sur la terre ; l'intérieur et l'extérieur en sont couverts de plaques d'or, tous les plats et ustensiles de ménage fabriqués par les Ases dans l'âtre de ce palais, et de plusieurs autres appelés Gladshem, Vingolf, etc., sont pareillement d'or. Cette époque est donc appelée l'âge d'or. Mais l'arrivée des femmes de Iötenhem, les géantes, mit fin à ces temps heureux.

Nous voyons jusqu'ici des géants, des dieux, des hommes ; et nous en connaissons l'origine ; mais nous ne savons encore d'où procèdent les nains — une race qui semble particulière aux mythologies des Celtes et des Germains ; la *Voluspa* en cite plus de soixante, et nous venons d'en voir quatre attachés aux points cardinaux, d'où les ailes du grand aigle Hresvelgr secouent les vents sur le monde. Ces nains, malicieux et puissants, qu'on ne peut guère séparer des Alfes, génies des choses, sont les plus anciens êtres vivants issus du cadavre d'Ymer. Un jour que les dieux délibéraient, assis sur leurs trônes, « ils se souvinrent que les nains s'agitaient dans le terreau des entrailles de la terre, comme les vers dans la chair ; et ils décidèrent de leur donner la raison et la forme humaine. Mais, sachez-le, les nains n'en résident pas moins, invisibles, dans la terre et dans les pierres ».

Un certain nombre d'animaux sont au service des dieux : les boucs, attelage de Thor ; un oiseau à crête d'or (le matin) qui réveille les héros dans la salle du père des batailles ; les quatre cerfs qui broutent les feuilles d'Ygdrasill, les deux coursiers de Natt et Dag, le Jour et la Nuit, l'un éclairant les cieux de sa cri-

nière, l'autre semant sur la terre la rosée, écume de son mors ; les deux chevaux du soleil ; les douze chevaux des dieux, notamment celui d'Odin, Sleipner, qui a huit pattes, et un autre, Laettfot, dont le nom révèle la nature (pied lumineux).

Ces montures merveilleuses mènent les dieux au festin ou au conseil, lorsque, revenant de la chasse ou de la guerre, ils abandonnent les régions moyennes, Midgard, et remontent de la terre au ciel par le beau pont tricolore, Baefröst, que les humains nomment l'arc-en-ciel. Auprès du pont, dont les bords ont été dorés avec le feu de *Muspelhem*, l'Ase Heimdall, père des Gots, sentinelle divine aux dents d'or, au cheval d'or, boit gaiement l'hydromel en son palais d'Himmelsbiörg. Il faut moins de sommeil à Heimdall qu'à un oiseau ; et sa vue est aussi longue de nuit que de jour. Il voit les objets à une distance de cent milles. Il entend croître l'herbe sur la terre, et la laine sur les brebis. Assis sur la limite du ciel, il veille à ce que le pont ne soit pas envahi par les géants des montagnes, tout prêt à sonner de sa trompe Gjallar, que tous les mondes entendent. Et, confiants dans sa vigilance, les dieux et les héros recueillis sur les champs de mort par les célestes Walküres, s'exercent, dans les cours du palais d'Odin, aux luttes, aux coups d'estoc et de taille, qui les réjouissaient sur la terre, ou bien, rentrant dans le spacieux Valhalla couvert de boucliers d'or, dans la salle aux 540 portes, ils traient la chèvre Hejdrun qui broute le sapin Lérad, chèvre précieuse dont les mamelles toujours pleines fournissent assez d'hydromel pour enivrer tous les élus.

Ces divagations cosmogoniques doivent être consi-

dérées soit comme un préambule à la mythologie proprement dite, soit plutôt comme une sorte de mosaïque assemblée après coup, faite de débris très anciens et de ciments très modernes, où d'antiques souvenirs sont accommodés aux mœurs sauvages des Scandinaves et au climat de glace et de feu de l'*Ultima Thulé*. Elles flottent, comme une vague toile de fond derrière la scène où se déroulent les aventures des dieux. Au risque de quelques redites, nous devons entrer plus avant dans le caractère de ces personnages, dont nous ne connaissons guère que le nom et l'origine atmosphérique ou infernale.

Odin, le Vuotan, Woden des Allemands, Vœda des Frisons, Wedne des Anglo-Saxons, tient, depuis un temps immémorial, l'emploi des Zeus et des Indra. Si, comme nous le pensons, il est identique par le nom au dieu indo-européen du vent, *Vata*, commun aux Indous et aux Perses, il appartient, comme Pardjanya, Perkunas, à la première phase du polythéisme, qui confine à l'animisme diffus. Au reste, quelle que soit l'origine de son nom, c'est un dieu de la tempête ; c'est le chasseur sauvage qui fait retentir les forêts de sa course effrénée. Mais il est devenu, par excellence, le dieu atmosphérique, céleste et solaire ; en même temps il a remplacé le dieu national *Tuisco ;* c'est lui qui, inventeur des runes, de la science magique, arbitre de la vie et de la mort, conducteur et hôte des âmes illustres, a été assimilé par les Romains à Mercure, c'est-à-dire à Hermès. Les Germains ont accepté cette confusion et traduit mercredi par *Odinsday*, *Wednesday*. Les Allemands proprement dits ont préféré *Gudenstag*, le jour du dieu suprême. Les Gots semblent lui avoir donné le nom ou l'épi-

thète de *Sigge*, le victorieux (d'où *Sigurd*, doublet d'Odin). Selon les historiens scandinaves, c'est le vaillant Sigge, roi des Gots (ou des Ases), qui aurait secouru les Northmen contre les géants des montagnes, parcouru en vainqueur toutes les îles, fondé en Suède *Sigtuna* (ville de la Victoire), berceau d'Upsal, en Danemark *Odensé* (la mer d'Odin), et promis au brave les joies du Valhalla.

Odin possède, s'il ne les exerce pas, les attributs de presque tous les dieux mâles qui composent sa famille et son cortège. Cette résorption des dieux dans le dieu suprême est partout l'œuvre du temps. Odin a de nombreuses épithètes : Hropter, Fiölnir, Fimbultyr, Herfader, Alfader, Valfader. C'est le père. A l'exclusion de deux frères qu'il a tués, *Vil* ou *Hénir*, *Vé* ou *Loder*, il règne sur les sommets d'Ida, dans le palais du Valhalla, où les Walküres, déesses des batailles (les *Kères*), lui amènent les guerriers morts dans les combats ; quand ces vaillants lui sont présentés, il fait ranger les bancs et disposer les coupes. « Érik va venir, dit Odin, je l'attends. Qu'on se lève, qu'on aille à sa rencontre... Je te salue, Érik, brave guerrier ; entre, sois le bienvenu ! Quels rois t'accompagnent ? Combien viennent avec toi du combat ? » « Dès ma jeunesse, s'écrie Ragnar Lodbrog mourant, j'ai versé le sang et désiré une pareille fin. Envoyées vers moi par Odin, les déesses m'appellent et m'invitent ; je vais, assis aux premières places, boire la bière avec les dieux. C'est en riant que je mourrai. »

Odin monte un coursier merveilleux ; une corne, symbole de puissance et de richesse, lui retombe sur un côté de la tête ; il tient en main le bâton runique.

à la fois sceptre et talisman. Près de lui volent deux corbeaux, ou deux éperviers, la pensée et la mémoire. Il a pour épouses Frigga, Hlina, Hloduna, Rinda, et encore *Iordha* (c'est l'antique *Hertha Earth*, la Terre, dont le rôle va s'effaçant, mais qui monte encore un char traîné par des biches).

Son fils aîné est le tonnerre au marteau retentissant, le batailleur et valeureux Thor. Thor lance son marteau Miöllnir, la foudre, qui fidèlement revient se placer dans sa main ; c'est, comme Odin, un phénomène divinisé, et, comme tel, il appartient à la plus ancienne phase mythique ; il a fortement empiété sur le dieu qui, dans les religions de l'Inde, de la Grèce et de Rome, représente le ciel ; et c'est à lui qu'est voué le jour de Jupiter ; jeudi est *Thorsdag*, *Thursday*. Le haut rang dévolu au dieu fulgurant, tout à côté d'Odin, confirme tout à fait les hypothèses relatives au nom et au caractère primitif de *Wotan* ; il est tout simple que le maître des tempêtes ait pour fils aîné le maître des tonnerres. Thor est, chez les Allemands, *Donar* (aujourd'hui *Donner*) ; et il est d'usage de voir dans le premier une forme contractée du second : *Thonr*, *Thorr* ; l'anglais *thunder*, identique à *tonitru*, marquerait la transition de l'un à l'autre. Soit ; mais on pourrait, ce semble, rapprocher *Thor* du *Taranis* gaulois, pourvu du même office, et assimilé à Jupiter.

Odin a un second fils, aussi doux que Thor est violent, Balder, dieu de la lumière et de la concorde, sorte d'Apollon, de Belenus ou de Vichnou : sûrement une personnification du soleil, et qui ne laisse plus à l'astre (comme Phoibos à Hélios), à Sunu ou Suna (soleil femelle) qu'une divinité honoraire. Je ne sais

trop si la linguistique permettrait de rattacher à Balder, dieu certainement de seconde formation, la famille visigote des Balthes, la mer Baltique, le grand et le petit Belt ; mais on peut, je pense, affirmer qu'il est identique au suffixe si connu *bald, Gundobald, Archibald*, etc. Ce dieu brillant et doux (adouci du moins) paraît avoir pris la place d'un autre lumineux, Loki, celui-ci plus ancien, s'il n'est autre que le celte et irlandais Lug, vainqueur des Fomôré ; Loki, réduit à un rôle ambigu, que nous verrons commensal des dieux et prince des démons, artisan de la ruine universelle.

Mais il nous faut compléter le cortège d'Odin. Le premier au second rang, marche un roi déchu, Tyr, dans lequel on aura peine à reconnaître Dyaus, Zeus et Jupiter. L'identité, cependant, quant au nom, est établie par la forme anglaise *Tue (Tuesday*, scand. *Tysdag*), régulièrement tirée d'un organique *dyu*, et par l'allemand *Zio* (*Zienstag*, et même *Dienstag*). Le nom général *Tiwar*, les dieux, ramène également à *Dyaus* et à *Déva*. Les langues scandinaves ont pour *R* final une prédilection, dont l'allemand n'est d'ailleurs pas exempt ; elles remplacent par un *R* tous les *S* qui terminent les mots. Tyr donc (ou Zio) n'est plus ici le Ciel, c'est Mars, le dieu de la guerre (*Tysdag*, mardi) ; il porte, en cette qualité, l'épée, le fer sacré des anciens Scythes, qui rappelle encore, entre ses mains, le glaive de l'éclair. A côté de lui, vous distinguerez l'arc-en-ciel, Heimdall, père des Gots, et un doublet de Heimdall, Hermod, le messager céleste.

Citons encore Forsète, qui préside à la justice, un dieu nouveau, sans doute ; et Bragi, un peu plus

ancien peut-être, dieu de la poésie; enfin le grand veneur, Uller; de nombreuses déesses d'un caractère assez effacé : *Hilda* la guerrière, patronne de tant de princesses *(Brunhilde, Clothilde, Mathilde,* etc.); *Lofna (love)* l'affectueuse; *Vare*, qui sanctifie les serments; *Sife, Nana*, épouses de Thor et de Balder; *Géfione*, la virginité; *Idune*, la jeunesse; *Fulla*, l'abondance; *Saga*, la science. Mais nous tombons dans la métaphysique. Ce sont là des mots personnifiés à grand'peine.

Les dieux que nous venons d'énumérer forment une catégorie à part. Non qu'ils ne soient communs à toute la race germanique, mais les Gots s'en sont pour ainsi dire emparés, et ils en ont fait, sous le nom de *Ases, Æsir, Ansis*, leurs aïeux particuliers. Les Ases (peut-être de *Asu*, souffle, comme *Esus*, et l'étrusque *Esar)* sont les ancêtres divinisés des Gots; ils habitent d'ordinaire, avec leur chef Odin, avec Thor, prince des Ases, Asabrâgr, les douze palaïs d'Asgard, les douze stations solaires.

Les Ases ne règnent point sans partage; ils ont dû compter avec les *Vanes*, dieux marins ou d'origine marine, qui auraient fait double emploi avec le cortège odinique. Ces Vanes servaient d'éponymes sans doute à d'autres tribus indo-européennes, voisines et rivales des Gots. Gulvège, une magicienne, source mystérieuse des richesses, est tantôt la déesse, tantôt le *palladium* des Vanes. En elle, je vois une forme du fameux trésor, *or royal* chez les Scythes, *or du Rhin* chez les Francs et les Suèves, lumière engloutie par la Nuit ou l'abîme, et qu'il faut reconquérir. C'est pour enlever Gulvège que Thor commencera la lutte si fatale aux dieux. Aux Vanes encore appar-

tient un couple fameux : Freyr, Fro, le seigneur, bon génie, dieu des saisons et de la fécondité, et la plus belle des déesses, Fréya « la chérie » (sanscrit *Prîya)*, la Vénus germanique *(Friday*, vendredi).

Niödhr, dieu des mers et du vent, Skadi, « la tempête », ou « l'ombre », avaient donné naissance aux Vanes *(Vanir)*. Un accord se fit entre Vanes et Ases. Niördhr et Skadi s'effacèrent. Fréya, la lune, la nuit amoureuse, monta au rang suprême, remplaçant dans la couche d'Odin Frigga vieillie (rien de plus ordinaire que ces échanges entre la Terre et la Lune) ; et Freyr, cédant le pas à Balder, se réserva seulement le rôle agréable de soleil couchant accueilli chaque soir par l'amoureuse Gerda, sorte de Téthys scandinave.

La réconciliation, assez précaire, des Vanes et des Ases n'assurait pas encore la paix du monde. Devant eux se dressaient de communs ennemis : les Mangeurs, *Iœtunn*, Iötes, ou les « Altérés », *Thurs (dürst*, soif), géants effroyables, auxquels on sacrifiait des victimes humaines. Il serait piquant de retrouver, dans ces « mangeurs », les humbles primitifs qui vivaient d'huîtres sur les côtes cimbriques et qui nous ont laissé de nombreux amas coquilliers ; j'incline à penser que les Iötes étaient simplement les Jutes, auxquels les Gots venaient violemment disputer leur pays. Le lointain aura transfiguré ces vieilles guerres et converti les Iötes en géants, en Titans, en forces brutes de la nature, les associant ainsi, dans la grande lutte mythique, aux puissances des ténèbres et à leurs équivoques alliés. Ases déchus, tels que Loki, génie oublié des choses, des forêts et des eaux ; Alfes ou Elfes, lumineux ou ténébreux, *Liœs Alfar*, *Svart Alfar ;* Dverges ou nains astucieux,

encore honorés d'un culte, et qui sifflent, voltigent, rampent, du haut en bas de la création, autour d'Asgard, la cité divine, dans les régions intermédiaires de Midgard, où combattent les géants et les dieux, et dans les profondeurs d'Udgard, royaume de Hel où s'agitent les monstres de l'abîme glacé. Ce qui n'est plus que fantasmagorie a été l'antique religion des esprits; les dieux les ont remplacés, mais n'ont pu les bannir; les Elfes et les Dverges gouvernent encore, à côté d'Odin, tous les phénomènes de la nature, et quatre nains sont préposés à la course des vents.

Les Iötes invincibles marchent sous la conduite de *Hrymur*, père du froid, et de *Surtur*, génie de la flamme. Ægir, dieu des mers, et sa femme, la monstrueuse *Rane*, qui savoure le sang des naufragés, appartiennent à la race et à la mythologie particulière des Iötes. Trois géantes ou *Thursines : Angurbodha*, *Gerdha*, *Skadi*, ont été admises chez les Ases et chez les Vanes, et épousées par Loki, par Freyr et par Niördhr. Trois mythes atmosphériques et marins se cachent sous ces unions, dont la première sera funeste; car d'*Angurbodha*, « messagère de crainte », nuée orageuse, et de Loki, naîtront *Fenrir* et *Hel*, les ténèbres, la mort; sans compter je ne sais quel Serpent-éclair.

Un grand arbre fabuleux, Ygdrasill, traverse et soutient les neuf sphères du monde, arbre que toutes les mythologies ont connu, qui pousse dans l'Inde au milieu de la « mer de lait », qui, aux limites du monde hellénique, porte les pommes des Hespérides, qu'on voit à Tarquinies (Boissier) peint sur la paroi de la *Tomba dell' Orco*. Il y a là une métaphore des plus antiques, puisqu'elle a été suggérée par le culte

des grands arbres. Saemund ne l'a donc pas inventée; mais il s'en sert pour pallier l'incohérence de sa cosmogonie. La cime d'Ygdrasill, couronnée d'étoiles, figure Ouranos aux yeux sans nombre; autour d'elle circulent *Mani*, la lune mâle, et *Suna*, le Soleil femelle, guidant leur char attelé des chevaux Arvaker et Alsvider. Deux loups, Hate et Sköll, précèdent et suivent l'astre radieux jusqu'à la mer. L'arbre a trois racines, une dans le ciel, l'autre sur la terre, la troisième dans l'abîme; conception bizarre, mais qui fait penser à ce singulier passage d'Hésiode, à ce lieu vague où se rencontrent et s'enchevêtrent « les racines du Tartare, de l'Océan et du Ciel ». Auprès de la racine céleste, au bord d'une source, les Nornes, *Urdha*, *Verdandi*, *Skulda*, président au passé, au présent, à l'avenir. Le plus sage des Iötes, *Mimer*, conseiller d'Odin, habite un puits fameux près de la racine terrestre. Enfin, l'étang *Hvegelmer*, demeure du serpent Nidhögr, baigne la racine infernale, gardée par l'aigle *Hresvelgr*, par le chien *Gharm* (Cerbère), le loup Fenris ou Fréki, le serpent *Iormungandr* et par *Hel*, déesse de la mort, mais primitivement de la nuit, ou du crépuscule. Sous Ygdrasill s'assemblent les dieux; sur les branches, un écureuil messager, Ratatiesk, attend leurs ordres.

Telle est la scène et tels sont les personnages: trois régions, *Asgard*, *Midgard*, *Udgard*, divisées en neuf étages ou sphères; des Esprits, les Alfes et Dverges; des dieux, Ases et Vanes, faisant d'ordinaire cause commune; des géants, maîtres de la terre, les Iötes; des puissances de l'abîme, liguées avec les Iötes. Au milieu, traversant tout, support universel, l'arbre Ygdrasill. Familier avec toutes les régions,

parent de tous les groupes, Ase d'origine, époux de la Iöte Angurbodha, père des monstres, *Loki (Loft* et *Lodhur)*, monté sur le cheval *Svadilfari*, visite les palais, va et vient du ciel aux enfers, sème partout l'intrigue et la discorde.

§ 3. Les aventures des dieux. — Le *Festin d'Egir*. **Sarcasmes et châtiment de Loki. — Loki aide Thor a retrouver le marteau** *Miöllnir*. **Massacre des Géants. — Le** *Crépuscule des Dieux*. **— Renaissance du monde.**

Loki est la figure la plus originale du panthéon scandinave. Prince des démons et commensal des dieux, il ressemble au Chéitan des Sémites, au Lucifer chrétien. Son égal en ironie, Méphistophélès, est bien loin de sa puissance. Tantôt, avec sa femme Sigyne, il s'assied aux banquets d'Asgard, riant de ses hôtes à leur barbe, les criblant de railleries qui les égayent. Tantôt, accouplé à sa géante, il peuple de monstres les gouffres d'Udgard, où il règne en souverain. C'est là qu'avec Surtur, autre lui-même, avec l'abominable Fenrir et les dragons empestés, il complote la perte des dieux et de l'univers.

Un poème intéressant, *le Festin d'Egir*, nous fait assister à la vie familière des dieux et aux malices de Loki, malices parfois un peu rudes et chèrement payées.

« Egir (chez qui les dieux, à chaque moisson, venaient s'enivrer une fois) avait préparé l'hydromel destiné aux Ases. » Odin se rendit à ce banquet avec Frigg son épouse. Thor était en expédition dans l'Orient, mais Sif, sa femme, était présente, ainsi que

Bragi et sa femme Iduna. Tyr également (il était manchot, le loup Fenris lui ayant arraché la main tandis qu'il l'enchaînait). Il y avait encore Niördr et Skadi, Freyr et Fréya, Vidarr, un fils d'Odin, Loki, de nombreux serviteurs et une foule d'Ases et d'Alfes. L'or lumineux remplaçait la lueur du feu, et la bière forte coulait d'elle-même dans les coupes. Comme on louait l'habileté des échansons, Loki n'en voulut pas convenir et tua Fimafend, l'un des serviteurs. Les Ases se contentèrent de secouer leurs boucliers et, courant droit à Loki, le chassèrent à grands cris vers la forêt ; puis ils revinrent au festin.

Loki retourna bientôt sur ses pas, et, rencontrant à la porte un gardien, Elder, il lui dit : « Quels discours de buveurs, là dedans, tiennent les fils des dieux ? — Ils parlent de leurs armes et de la gloire des combats. Les Alfes et les Ases ne te ménagent point dans leurs propos. — J'entrerai dans la salle pour voir la compagnie ; je porterai le bruit et le trouble chez les Ases, et je mélangerai d'amertume leur hydromel. — Si tu entres pour lancer des injures contre les puissances propices, elles te les feront payer. — Tu le penses, Elder ? Dans le cas où nous nous chercherions querelle, je serai riche en mes réponses. » Il entre : profond silence : « Loftr est altéré ; il vient de loin pour demander aux Ases une rasade du limpide hydromel. Comment se fait-il, dieux, que vous vous taisez si tristement ? Auriez-vous perdu la parole ? Indiquez-moi un siège et une place au festin, ou bien chassez-moi. — Jamais, dit Bragi, les Ases ne te donneront un siège et une place. Ils savent quels sont les hôtes qu'on peut inviter à la fête joyeuse. — Odin, *souviens-toi des temps anciens*. Nous avons mêlé

notre sang : tu juras alors de ne jamais boire une rasade s'il n'y en avait autant pour moi. »

Odin chanta : « Lève-toi, Vidar ; le père du Loup aura une place au festin, afin qu'il ne nous adresse pas d'invectives dans la salle d'Ægir. » Vidar se lève et verse à boire à Loki ; et celui-ci, saluant les Ases avant de porter la coupe à ses lèvres, chanta ainsi : « Vivent les Ases, vivent les Asynias, et tous les dieux saints, excepté Bragi, qui est là-bas assis sur ce banc. — Allons, n'irrite pas les Ases ; pour t'apaiser, je te donnerai un cheval, un glaive et un bracelet. — Un cheval, un bracelet, où les prendrais-tu, Bragi ? De tous les Ases qui sont ici, tu es le plus lâche dans les combats. — Si je n'étais pas dans la salle d'Ægir, je porterais en ce moment ta tête dans ma main. — O Bragi, si prudent aux banquets, abats donc ton ennemi pendant que tu es en colère. Le brave ne réfléchit pas. »

Deux déesses, Iduna et Géfione, essaient d'intervenir : « Comment deux Ases peuvent-ils échanger des paroles si offensantes ? — Tais-toi, Iduna, ô la plus amoureuse des femmes ! Après avoir bien lavé tes bras blancs comme la neige, tu les passerais au cou du meurtrier de ton frère. Tais-toi, Géfione ! ou je raconterai tes amours avec le jeune adolescent qui te donna un bracelet et reposa entre tes bras. » Et encore : « Tais-toi, Odin ; jamais tu n'as su ordonner une bataille. Souvent tu as donné la victoire à ceux qui ne la méritaient pas, à des lâches. — Tu n'en sais rien, dit le dieu ; tu as passé huit hivers sous terre occupé à traire des vaches comme une femme et à mettre des enfants au monde. C'est ce que je trouve avilissant pour un homme. — Et toi, n'as-tu pas exercé la

magie. Ne t'es-tu pas occupé de maléfices comme une *Vala*, errant dans le pays sous la forme d'une sorcière ? Voilà ce que je trouve avilissant pour un homme. »

Puis c'est le tour de Frigg et de Fréya. « Frigg, fille de *Fjorgyn* (souvenir de *Perkunas* et de la forêt *Hercynia*), tu as toujours été amoureuse des hommes, quoique femme de *Vidr* (ou *Vœder*, autre forme du nom *Woden*), tu as serré dans tes bras *Vil* et *Vé*. Toi, Fréya, je te connais parfaitement ; les Ases et les Alfes qui sont dans cette salle ont tous joui de tes faveurs. Tu es une empoisonneuse ! Tu pratiques la magie. Par tes enchantements, les puissances propices sont devenues défavorables à ton frère ; ce que tu fis alors est infâme. »

Loki injurie encore et Niördr, qu'il appelle « vase ignoble », et Tyr, et Freyr, et Heimdall. « Freyr, disait Tyr, est le premier des héros qui se trouvent dans les demeures des Ases ; il ne cause de chagrin ni aux jeunes filles ni aux femmes, et brise les chaînes de tout le monde. — Oui, oui, Fenris t'a arraché la main droite ! — Il est vrai, j'ai perdu une main, mais tu as perdu ton fils ; le Loup Fenris ne courra plus, et jamais, misérable que tu es, on ne t'a donné ni argent ni composition pour cette injure. » Tyr se tait, mais Freyr reprend : « Je vois le Loup couché devant l'embouchure du torrent ; il y restera jusqu'au moment où les puissances périront. Tais-toi, maintenant, Loki, si tu ne veux être enchaîné sous peu... — Apprends, corneille de malheur, dit un autre, que si je descendais d'une race aussi illustre que *Ingun Freyr* (pensez aux *Ingaivons*, les Germains les plus voisins de l'Océan), et si j'avais une

habitation aussi splendide que la sienne, je te pulvériserais plus fin que le sable et te briserais les membres l'un après l'autre !... » Et Heimdall : « Tu es ivre, Loki, et tu parles comme un fou. Ne te lasseras-tu donc pas de ces sarcasmes ? — Ah ! tais-toi, Heimdall ; dès le commencement du temps, tu as été destiné à avoir le dos mouillé, en servant éternellement de sentinelle aux dieux. Cette existence est misérable !... Et toi, Skadi, tu avais pour moi des paroles plus douces, lorsque tu m'invitas à partager ton lit... Et toi, Sif, si tu étais timide et cruelle envers les hommes, tu serais unique ; mais Thor a un rival que je connais bien. »

En ce moment, les montagnes s'ébranlent et Thor paraît ; la dispute reprend de plus belle, comme rythmée par le refrain de Thor, fils de la Terre : « Tais-toi, hideux démon ! Miöllnir, l'agile marteau, imposera silence à ta langue ; il t'abattra la tête, et tu auras vécu. — Enfin ! Je pars donc, car tu pourrais, après tout, m'assommer ; qu'importe ? J'ai chanté devant les Ases et devant leurs fils tout ce qui m'est venu à l'esprit. »

Après cela, Loki se cacha dans la chute d'eau de *Franonger*, sous la forme d'un saumon ; et c'est là que les Ases le prirent. Il fut enchaîné sur des rochers pointus avec les intestins de son fils *Nare* ; et *Narve*, son second fils, fut changé en loup. Skadi prit un serpent venimeux et l'attacha au-dessus de la figure de Loki. Les gouttes de venin tombaient sur son visage. Mais sa femme *Siguna*, assise près de lui, tient un vase où elle reçoit le poison ; et quand le vase est plein, elle le vide. Cependant les quelques gouttes qui, par intervalle, atteignent le front de Loki, le

font frémir avec tant de violence que l'univers en est ébranlé ; c'est ce qu'on appelle maintenant un tremblement de terre.

Simples gentillesses que tout cela. Les dieux et les démons, entre leurs escarmouches, redeviennent bons camarades. Encore tout bleu, comme un autre Siva, du venin répandu sur sa tête, Loki ne refusera pas d'aider Thor à retrouver son marteau. Oui, Miöllnir a disparu. Ne demandez pas comment cette massue fidèle, dont le principal mérite est de revenir dans la main de son maître, a pu se laisser ravir, même par un géant. Le fait est que Miöllnir manque à l'appel. Thor est fort gêné ; on lui a pris son tonnerre. Il se trouvait dans la situation de Jahvé, quand Franklin lui déroba la foudre. Sa barbe trembla, sa tête se troubla ; il tâtonnait autour de lui... « Loki, dit le fils de la Terre, approche, je vais te dire un secret encore ignoré de la terre et du ciel ; Miöllnir n'est plus là. » Tous deux de compagnie s'en vont trouver Fréya dans sa jolie demeure, et Thor lui demande la forme emplumée que revêt parfois la déesse. « Fût-elle d'argent, fût-elle d'or, répondit l'aimable déesse, je ne te la refuserais pas. » Loki s'en recouvre et, volant jusqu'au pays des Iötes, il voit, assis sur la colline, le roi des géants, Thrymer, occupé à attacher ses chiens gris avec des chaînes d'or et à tailler la crinière de ses chevaux. « Eh bien, comment vont les Ases ? Comment vont les Alfes ? — Mal. C'est toi qui as pris le marteau ? Où l'as-tu caché ? — A huit haltes dans la terre ; et personne ne l'en pourra tirer, à moins qu'on ne m'amène Fréya pour épouse. »

Le géant avait-il reconnu Loki sous ses plumes d'emprunt, ou bien croyait-il parler à Fréya elle-

même ? L'*Edda* ne le dit pas. Loki retourne en toute hâte conter à Thor le résultat de son ambassade, et tous deux s'en vont solliciter le concours de la belle déesse. Celle-ci s'indigne, assez naïvement ; sa respiration s'embarrasse, sa colère fait bruire sur son sein le collier Brising et trembler le palais d'Asgard : « On me croirait folle d'hommes, si j'allais avec vous à Iötenhem, dans le pays des Thursars ! »

Alors les Ases s'assemblent pour chercher quelque artifice, et Heimdall, le plus blanc des dieux, propose de déguiser Thor en fiancée. « Couvrons-le, dit-il, du voile de lin, passons-lui au cou Brising, le grand collier (ceinture d'Aphroditè) ; que des clés résonnent à son côté ; que des vêtements de femme tombent autour de ses genoux, parons sa poitrine de pierres précieuses, et son bonnet de dentelles. — Mais, répondit Thor, ce dieu sévère, les Ases vont me traiter de fou ! » Loki le décide : « Si tu ne recouvres pas ton marteau, les Iötes bientôt bâtiront dans Asgard. Allons, je t'accompagne, je serai ta suivante. » Le déguisement s'accomplit ; les grands boucs ramenés de l'herbage, attelés au char, fendent les montagnes et embrasent la terre. « Levez-vous, géants, s'écrie Thrymer, parez les bancs, voici venir ma fiancée, Fréya, la fille de Niördhr. » Dans la cour se promenaient les troupeaux à cornes d'or, les bœufs noirs, joie du roi des Thursars : « J'ai de l'or, j'ai des perles, Fréya seule me manquait ».

Grand festin ; la bière forte est servie devant les feintes voyageuses. L'époux de Sif, Thor, à lui seul, mangea un bœuf, huit saumons, sans compter les plats fins qui conviennent aux femmes. Il but trois tonnes d'hydromel. L'amoureux géant en fut choqué

lui-même : « Où vit-on jamais fiancée aussi gloutonne et avalant de si fortes bouchées ? Je n'ai jamais vu femme boire de la sorte. — Fréya, répondit l'adroite suivante, n'a rien pris depuis huit nuits, tant elle était impatiente d'arriver à Iötenhem. Thrymer veut soulever le voile pour embrasser la déesse ; mais il se trouve jeté à l'autre bout de la salle. « Quels yeux ! s'écrie-t-il ; les yeux de Fréya lancent du feu ! » et l'adroite suivante de répondre : « Fréya n'a pas dormi depuis huit nuits, tant elle était impatiente d'arriver à Iötenhem. — Eh bien donc, apportez le marteau pour l'offrir à ma fiancée, posez-le sur les genoux de Fréya, et qu'on nous marie ! » Le cœur de Thor rit dans son sein quand il sentit le lourd marteau sur ses genoux. Il tua Thrymer, il extermina la race des géants.

Ainsi s'égayaient les Ases, ni plus ni moins que les dieux de l'Inde et de la Grèce ; ainsi, sur des aventures célestes qu'on devine à ces bœufs, à ces troupeaux aux cornes dorées, à ce char aérien fendant les montagnes des nuages, à cette massue tombée du ciel, qui s'enfonce sous la terre comme jadis l'enclume d'Héphaïstos, ainsi les conteurs de fables brodaient quelque naïve histoire, charmés de déguiser en fiancée l'Hercule glouton d'Asgard. Les *Pouranas*, les épopées brahmaniques, même les *Védas*, sont remplis de semblables fantaisies, sous lesquelles, comme sous le voile de Fréya, disparaît le vieux fonds naturaliste du mythe.

Ce fonds, nous allons le voir éclater dans le grand combat de la lumière contre les ténèbres, du ciel contre l'abîme, des dieux contre les géants et les monstres.

Tandis que, dans les brillantes demeures du ciel, ou dans les habitations plus simples des Iötes, leurs douteux alliés, ils échangent de rudes propos et de grossiers quolibets, leur chef suprême, Odin, s'abandonne parfois à de sombres pressentiments ; il songe à l'abîme primordial, à la nuit originelle d'où lui-même est sorti, et qui résorbera quelque jour l'univers. Il sait que Surtur, le feu dévorant, veille toujours dans les entrailles du chaos, que des serpents innombrables rongent les racines du frêne Ygdrasill. Il a bu l'eau du puits de Mimer, eau de sagesse, si précieuse qu'il a dû en payer une gorgée de l'un de ses yeux ; et cette eau lui a révélé la sourde révolte des forces brutales qu'il s'efforce de contenir. Ni l'infatigable massue de Thor, qui brise les crânes et les murailles, n'exterminera la race des géants et des monstres ; ni la sereine lumière de Balder ne dissipera les ténèbres menaçantes ; ni la vigilance de Heimdall ne préservera de la ruine le pont radieux qui relie le ciel à la terre.

Vainement le traître Loki est garrotté avec les boyaux d'un de ses fils ; vainement Tyr, au prix d'une de ses mains, a pu enchaîner l'abominable loup Fenris. Vainement le vaste serpent Yormungandr a été jeté dans l'océan autour de Midgard, qu'il enserre de ses replis. Vainement la noire *Kalî*, Hel, confinée dans Niflhem avec son chien Managarm, reçoit en pâture le troupeau des mortels vulgaires emportés par la maladie ou la vieillesse. Le jour pâlit, l'ombre croît. Les chaînes vont se rompre ; les serments seront oubliés, les promesses violées. C'est le soir du monde qui s'annonce, le *Crépuscule des dieux*, la dissolution des choses, l'ère des haches, des lances, des bou-

cliers brisés, l'ère des monstres et des tempêtes.

Loki délivré médite la mort de Balder. Il sait que tous les génies, tous les éléments, tous les êtres ont juré de défendre le dieu du jour ; mais il sait que, dans l'évocation runique, un rameau de gui a été oublié ; de cette faible branche, il forme un javelot qu'il trempe dans les venins infernaux et le place dans les mains de l'aveugle Höder, un dieu de la nuit. Celui-ci lance innocemment la flèche fatale et Balder tombe percé de part en part. Les Ases ensevelissent en pleurant leur glorieux frère. Frigga (la Terre) se lamente sur son brillant fils. Un hiver précoce envahit Midgard. Le chien Garm hurle horriblement au seuil des enfers. Le cor de Heimdall retentit dans les cieux. Gulkamb, le coq à la crête d'or, éveille les guerriers dans le palais d'Odin, et le coq noir lui répond du fond des demeures de Hel.

La *Voluspa* décrit avec une sombre poésie les approches et les préparatifs de la guerre inexpiable. En voici quelques strophes :

« Soudain tremble le frêne Ygdrasill. Le vieil arbre frissonne. Le grand Loup a brisé ses chaînes. Les ombres se précipitent dans les sentiers de Hel. Car tout va succomber aux ardeurs de Surtur. — Hrymur vient de l'Orient, couvert d'un bouclier de glace. Le serpent Yormungandr se roule avec fureur, et les vagues soulevées se hérissent. Le grand aigle agite ses ailes et de son bec déchire les cadavres ; le vaisseau Nagelfare (vaisseau des ongles des morts) est lancé. — Le vent d'orient pousse à travers les flots l'armée de Muspelhem, dont Surtur est le pilote ; tous les fils de l'Iöte naviguent avec Fréki. A leur bord est Loki, frère de Bileist. — Surtur s'élance du

sud avec ses flammes ardentes. Le soleil resplendit sur les armes des héros. Les dures montagnes s'ébranlent, elles tremblent, les géantes ! L'enfer dévore les ombres. La voûte des cieux se fend. — Que font maintenant les Ases ? Que font les Alfes ? Le monde des Iötes mugit, et les Ases délibèrent ; les Dverges, sages gardiens des montagnes, gémissent à l'entrée de leurs cavernes sacrées. M'entendez-vous ? Savez-vous ce que je veux dire ? La douleur de Frigga se renouvelle quand Odin part pour combattre le Loup, pendant que Freyr, le vainqueur de Béli, s'avance contre l'ardent Surtur. Car l'époux de Hlina doit périr ! »

Le Loup, image de la nuit, a déjà dévoré le soleil et la lune, et sa gueule immense engloutit le roi des dieux. Vidar venge son père, puis tombe expirant sur Fenris étranglé. Freyr a succombé sous les coups de Surtur. Tyr immole le chien Garm et meurt. Heimdall tue Loki, mais paye sa victoire de sa vie. Thor, comme Siva, est aux prises avec le serpent. Le marteau Miöllnir bat furieusement les anneaux du monstre et l'abat aux pieds du dieu. Mais Thor victorieux n'a pu échapper aux morsures envenimées. A peine a-t-il reculé de neuf pas, qu'il tombe expirant. « Le soleil s'obscurcit, les étoiles tombent, la flamme dévorante consume la terre et le ciel. »

La bataille a duré trois ans, comme la lutte d'Ormuzd et d'Ahriman en a duré trois mille, et dix la guerre des Dieux et des Titans. Mais le temps ne fait rien à l'affaire ; le combat se prolongeât-il pendant tout un jour de Brahma, soyez sûr qu'il recommencera tous les soirs d'orage, au coucher du soleil, jusqu'à ce que l'imagination lassée termine

enfin la guerre par la victoire définitive sinon de la lumière sur les ténèbres, au moins de l'ordre sur les forces brutales de la nature, du Cosmos sur le Chaos, du bien sur le mal. Car toutes ces peintures, ces images accumulées et équivalentes, ne sont que des redites, des variations sur un thème inépuisable, *leit-motive* de toutes les religions, qui court à travers tous les timbres et toutes les gammes, lieu commun des mythologies et des morales, enrichi d'incidents, de fioritures harmonieuses ou discordantes, transposé dans tous les tons et qu'on reconnaît sous ses innombrables métamorphoses : le contraste, d'abord simplement physique, puis transporté dans la sphère intellectuelle et morale, le contraste du jour et de la nuit, de l'hiver avec la végétation, de l'orage enflammé avec la pluie féconde, de la laideur et de la beauté, de l'épouvante et de l'espérance, de la justice et de l'iniquité, de la civilisation et de la barbarie.

Si puérile en ses origines, si profondément illusoire qu'elle soit en ses conclusions, ce n'est pas un sujet méprisable aux yeux de l'anthropologiste que cette série d'oppositions, de couples antinomiques, ainsi tournée et retournée en tous sens par l'esprit humain depuis tant de siècles. C'est cette alternance constante de deux faits contraires et cependant inséparables qui a — comme le va et vient d'un piston — mis en mouvement la pensée, provoqué la comparaison, éveillé la prévoyance et le raisonnement, et, ce qui n'est pas moindre, amusé, exercé l'imagination, l'intelligence tout entière, inspirant les poètes, les artistes et les philosophes. Les œuvres qui en sont nées, et où chaque siècle, chaque nation, chaque homme a laissé sa marque, l'empreinte de son génie, ces œuvres,

hymnes, épopées, peintures et sculptures emblématiques, systèmes du monde, constituent en somme le trésor de l'humanité. Songez qu'elles posaient déjà, devant la curiosité, tous ces problèmes que les sciences physiques ont tardivement résolus, et ceux que la sociologie médite encore. Songez que ce mythe des Titans, si riche en divagations, si étranger à nos esprits nourris de connaissances précises et positives, n'a cessé d'évoluer avec les sociétés dont il a déterminé la marche progressive, qu'il a entretenu dans les âmes le désir du mieux, l'aspiration vers la lumière et la justice.

L'issue dernière du combat, définitive chez les Hellènes, chez les Perses, par le triomphe de Zeus et d'Ormuzd, peut sembler singulièrement compromise dans le monde germanique. Tous les chefs des Ases ont disparu ; les démons ont sans doute péri en foule ; mais la terre et le ciel avec ses astres, tout a été dévoré ; il ne reste plus dans l'espace que la flamme, dans l'abîme que les ténèbres et la mort.

Et pourquoi en eût-il été autrement ? quels regrets pouvaient inspirer à un barbare la terre et la vie ? Derrière eux et devant eux, les Germains ne voyaient que sang et ruine, meurtres, pillages, orgies, violence irrépressible et cupidité insatiable, jeunesse d'animal, maturité de brute, courtes joies ; tuer et être tué, jouir et mourir, leur pensée n'allait pas plus loin, sauf celle des nobles et des chefs, assurés (ou à peu près) d'un bon accueil au Valhalla. La vérité est qu'ils ne paraissent pas s'être donné la peine d'imaginer une fin du monde, une défaite et un crépuscule des dieux. Ils se contentaient des Walküres et du festin céleste. Le reste est un travail scandinave ou

même, comme nous l'indiquions, islandais; car je soupçonne, pour ma part, le chant si sauvage, si antique en apparence de la Vala, je soupçonne la *Voluspa* d'être le plus moderne ou le plus retouché des poèmes eddiques.

Le cataclysme où sont enveloppés les monstres et les dieux n'est qu'un artifice poétique; il n'intervient que pour servir de repoussoir à l'apothéose finale. Ainsi lorsque Racine, en traits sobres et forts, peint la détresse de Jérusalem : « Où menez-vous ces enfants et ces femmes?... Temple, renverse-toi! Cèdres, jetez des flammes! » etc., il prépare la phrase radieuse: « Quelle Jérusalem nouvelle sort du fond du désert brillante de clartés ! » Ainsi, tandis que les tourbillons de fumée voilent la vaste scène, un autre décor se lève, et, une seconde fois, la Vala voit surgir de l'Océan une terre éternellement verte; elle voit ruisseler les cascades. Les aigles, qui guettent le poisson du haut de la montagne, planent au-dessus des eaux.

Les Ases s'assemblent dans l'enceinte du rempart d'Ida. Ils parlent de la poussière puissante laissée par le passé, des preuves de force données dans ce temps et des runes immémoriales de Fimbul-Tyr. — « Alors les Ases retrouveront dans l'herbe les merveilleuses tablettes d'or possédées autrefois par le général des dieux, le descendant de Fiölnir. — La terre portera des moissons non semées, la mer disparaîtra. Balder reviendra et bâtira avec Höder la salle des prédestinés de Hropt, le palais des dieux. M'entendez-vous? Savez-vous ce que je veux dire? — Hénir choisira la part qu'il voudra; les enfants des deux frères bâtiront le vaste Vindhem. — Vidar et Vale habite-

ront la maison des dieux quand les flammes de Surtur seront éteintes. Mode et Magn posséderont Miöllnir, quand Vingner aura cessé de combattre. — *Suna* (le soleil femelle), avant d'être avalée par le Loup, a donné le jour à une fille. Celle-ci parcourra la carrière de sa mère. — Deux êtres humains, *Lif* et *Lifthraser*, se sont cachés dans les bois de Hodd-Mimer ; ils se rassasieront tous les jours avec la rosée du matin. De ce couple descendra une famille si féconde qu'elle peuplera le monde entier. — Sur Gimle la haute rayonne, plus beau que le soleil, un palais couvert d'or rouge : les bons y seront heureux éternellement. — Alors viendront au grand jugement le riche et le fort, qui le domine. Celui qui dispose de tout terminera les procès, les querelles et désignera les récompenses méritées. — Le sombre dragon arrivera les ailes déployées, et le brillant Serpent descendra des monts de Nida. Nidhörgr soulèvera sa proie sur ses ailes et traversera l'espace. »

Il y a ici une addition biblique ; et bien que les Scandinaves aient eu pour les parjures et les assassins un enfer bâti de serpents entrelacés, ils ne semblent pas s'être jamais arrêtés à l'idée d'un jugement dernier. Cet emprunt que Saemund a cru devoir faire à la religion rivale, surtout le serpent emportant sa proie, gâte ce beau tableau du monde ressuscité et régénéré. La victoire des dieux de lumière en devient moins complète, puisque l'antique serpent garde sa proie, et du fond de l'abîme ténébreux continue à menacer la terre, à travers le ciel.

CHAPITRE V

LA MYTHOLOGIE ÉPIQUE

§ 1. Le héros et le monstre. — Le trésor caché, prix de la victoire. — Le poème anglo-saxon de Beowulf. — Le comte Beowulf, guerrier angle, vassal d'un roi danois, Hrothgar, abat le géant Grendel, poursuit dans l'abîme et combat corps à corps la terrible femme de mer. — Il règne cinquante ans sur les Angles. — Apprenant qu'un dragon, gardien d'un trésor, désolait le pays, il pénètre dans la caverne embrasée par l'haleine du monstre, triomphe après une lutte désespérée, découvre et donne à son peuple les richesses immenses accumulées dans le gouffre et meurt de ses blessures empoisonnées.

Le mythe des Titans avait été et était resté commun à toutes les tribus d'origine germanique, ainsi, d'ailleurs, qu'aux autres branches issues du tronc indo-européen. Mais, tandis que des Scandinaves isolés du monde, perdus sur les rivages d'une île de glace et de feu, avaient pu le conserver sans altérations notables, les agitations de l'Europe continentale en avaient obscurci le sens et diminué la portée. Aux yeux de Saemund et de Snorri, il apparaît dans sa grandeur ; il se déploie en son cadre naturel ; c'est le grand drame de l'univers qui met aux prises les forces violentes du chaos et les dieux créateurs de l'ordre. Nous allons le voir descendre de la cosmogonie dans l'épopée. Les dieux anciens se sont effacés devant la triade chrétienne, qui continue à sa façon la lutte engagée contre les puissances infernales ; ils ont passé la main et légué leur épée aux héros. C'est précisément ce qui s'est vu en Grèce, lorsque l'avène-

ment de Zeus a réduit les Héraklès, les Persée, les Bellérophon à la condition de demi-dieux et d'hommes surhumains. De là, tant d'épisodes précieux, variantes fragmentaires du grand duel. Le dieu et le Titan vont être remplacés, suppléés par le héros et le monstre. Cette lutte reste le fonds mythique du *Beowulf* et des *Nibelungen*.

Le poème anglo-saxon de Beowulf nous fournit deux exemples remarquables de cette transformation. Quelques mots, d'abord, sur ce monument des vieux âges. On en possède un manuscrit du xe siècle ; mais il appartient à une époque antérieure, où la conquête de l'Angleterre par l'élément germanique n'était pas achevée encore, au viie ou même au vie siècle, lorsque des expéditions parties du Danemark et de la Norvège allaient tous les ans renforcer et troubler le contingent des Jutes et des Angles. La première invasion de ces derniers avait eu lieu en 547, sous un chef nommé Idda, qui avait douze fils ; mais ils occupaient encore, en force, le sud du Jutland, le Sleswig, le Holstein et le coude qui joint le Danemark à la Frise — l'ancienne Saxe maritime. Dans ce temps-là, ou avant — mais le poème ne peut être plus ancien parce que l'auteur est christianisé — dans ce temps-là, un des chefs de ces Angles continentaux était le comte Beowulf, vaillant et loyal guerrier, qui reconnaissait la suzeraineté d'un roi danois.

Ce roi, Hrothgar, avait donné jadis, dans son Valhalla — car il rappelle Odin, — un somptueux banquet à ses braves, décorés par lui de bracelets d'or. Un Scalde avait chanté l'origine des choses, la révolte des démons, la mort d'Abel, le crime de Caïn,

père des Iötes, des Alfes, des Orkes et de tous les êtres méchants qui persécutent la race humaine. Or, cette nuit même, le démon Grendel, géant doué d'un pouvoir magique, avait tué dans leur sommeil trente des plus nobles guerriers danois. Et depuis douze hivers le roi gémissait sur ce meurtre impuni, quand le navire de Beowulf, voguant sur les eaux comme un cygne qui glisse au milieu des écueils, apparaît sur la côte. Le jeune comte, qui cherchait aventure avec ses guerriers, se présente comme vengeur du roi. « On me dit que le géant Grendel ne redoute aucune arme humaine. Peu m'importe ! Je saisis mon glaive, mon large bouclier, ma luisante cuirasse. Sans crainte, j'attaquerai le monstre. Si la mort m'attend, enlève-moi du carnage et célèbre sans larmes le repas des funérailles. Voyageur solitaire, qu'une fleur marque ma tombe. Et que nul ne s'afflige de mon pèlerinage. » Il n'est pas novice ; tant de fois il a « ramé sur la mer, pendant que la fureur de l'hiver bouillonnait sur les vagues de l'abîme ; les monstres des eaux, les ennemis bigarrés, le tiraient au fond, le tenaient serré dans leur griffe hideuse. Mais il atteint les misérables avec sa pointe, avec sa hache de guerre. La grande bête de l'océan a connu sa force. Il a tué neuf *Vicors* ». Et maintenant le voici qui vient, à travers les flots, secourir le vieux roi Hrothgar.

La bière coule, l'hydromel appesantit les convives ; les guerriers dorment couchés sur la terre dans la salle du festin. Grendel vient dans les brouillards de la nuit, arrache la porte et, saisissant un dormeur à l'improviste, « l'avale par morceaux coup sur coup ». Beowulf à son tour l'a saisi, « se levant sur son coude. La salle royale tonnait. La bière était répandue ;

alors ce fut une grande merveille que la salle à boire pût résister aux deux taureaux de la guerre, une terreur affreuse pour tous ceux qui, du mur, entendirent l'ogre des repaires chanter son chant lugubre, son chant de défaite. Une grande blessure ouvrait l'épaule du maudit. Les muscles étaient arrachés, les os avaient craqué ; la victoire dans la bataille était pour Beowulf. Grendel, atteint à mort, laissant sur la terre sa main, son bras et son épaule, s'enfuit dans ses marécages ; et, dans le lac des Nicors, la vague enflée de sang bouillonnait ; la source impure était bouleversée, toute chaude de poison, et les caillots de sang montaient à la surface ».

Restait un monstre femelle, la mère de Grendel, qui habitait avec lui les froids courants et la terreur des eaux, qui vint la nuit et, parmi les épées nues, arracha encore et dévora le meilleur ami du roi. Beowulf la poursuit dans sa bauge, endroit désert, refuge des loups, où un torrent des montagnes, se précipitant sous l'obscurité des collines, faisait un flux sous la terre. Les bois, se tenant par leurs racines, allongeaient leur ombre au-dessus de l'eau. La nuit on y voyait un prodige, des feux sur les vagues. D'étranges dragons, des serpents y nageaient, et par moment le cor y sonnait un chant de mort. Beowulf se lança dans le gouffre, il descendit au milieu des monstres qui heurtaient sa cotte de mailles, jusqu'à l'exécrable homicide, qui, l'empoignant dans ses griffes, le traîna dans son antre. Et là, sous un pâle rayon, il vit face à face la louve de l'abîme, la puissante femme de mer. Assaut terrible, chant de l'épée. Il tordait la géante, il l'abattait sous lui sans pouvoir entamer sa peau rude. Tous deux roulaient ainsi, lorsque Beowulf

aperçut près de lui une forte lame gigantesque, œuvre des géants, constellée de runes magiques, fortunée dans la victoire. Aussitôt dans sa main, le glaive tournoie (c'est Miöllnir), frappe furieusement le col, rompt les anneaux de l'échine et ressort sanglant de la chair maudite. Et la lumière entra (comme dans l'antre de Cacus). « Il y avait dans la salle une clarté comme lorsque, du ciel, luit doucement la lampe du firmament. » Alors le vainqueur, à côté de l'ogresse morte, aperçut le cadavre de Grendel. Quatre de ses compagnons, soulevant à grand'peine la tête monstrueuse, la portèrent par les cheveux jusqu'à la maison du roi.

C'est là, dit Taine, sa première œuvre ; le reste de sa vie est pareil. Lorsqu'il eut régné cinquante ans sur les Angles, son dévouement envers son peuple l'engagea dans une dernière et fatale aventure. Un dragon de feu, gardien d'un trésor, portait au loin la désolation. Beowulf se fait fabriquer un bouclier de fer, car un écu de tilleul résisterait mal aux flammes ; il endosse sa chemise d'acier, coiffe son casque menaçant, et gagne, avec son jeune écuyer Wiglaf, le pied d'une roche d'où s'échappait un fleuve de feu. Nul ne pouvait entrer sous la voûte de pierre, nul ne pouvait s'approcher du trésor sans traverser ces flammes, que vomissait le dragon couché dans la caverne. Alors le roi des Angles poussa du fond de sa poitrine un audacieux défi. Il était irrité, le héros au cœur fort ; sa voix retentissante pénétra sous la pierre blanche. Le gardien du trésor en frémit. La terre trembla ; le champion se tenait devant le seuil, opposant le bouclier à son farouche adversaire ; il lève l'épée antique, héritage de vaillants

aïeux ; il étend le bras, ce chef des Angles ; il frappe, il frappe encore. Mais le tranchant s'émoussait sur les noires écailles. Étreint par le monstre, enveloppé des tourbillons humides et des feux dévorants épanchés par une gueule intarissable, le héros doute de la victoire. « L'instant vint, dit le poète, où cet illustre fils des rois eût volontiers changé de lieu ; il aurait voulu, de toute son âme, se trouver dans les murs de sa ville. » Alors Wiglaf inquiet accourut à travers la fumée, « sachant bien que ce n'était pas la vieille coutume d'abandonner son parent, son prince, de le laisser tomber dans la bataille ». Il était temps, car le « ver » furieux (c'est le *lumçon* de notre Flandre), « l'ignoble étranger perfide, tout bigarré de vagues de feu, ensanglantait dans le cou du roi ses griffes empoisonnées ». La vue de son « fidèle » ranime Beowulf et, rassemblant ses forces expirantes, le vieux roi éventre de son couteau de guerre le terrible ennemi des hommes. Mais ses blessures s'enflamment, le poison gagne ses veines ; il sent venir la mort et l'attend sans peur. « Maintenant, dit-il, va tout de suite, cher Wiglaf, va voir le trésor, sous la pierre grise. » Et Wiglaf, pénétrant dans « l'éternelle caverne », vit les coupes d'or où s'étaient abreuvés les hommes d'autrefois ; il vit des casques nombreux couverts de rouille, et beaucoup de bracelets travaillés avec art ; un trésor qui dépassait facilement toutes les richesses enfouies sous la terre ; et aussi des gnes d'or sculptés sur la voûte, des signes merveilleux tracés par un art magique, d'où émanait assez de lumière pour que le héros pût embrasser des yeux sa vengeance accomplie. Beowulf parla une dernière fois : « Ce monceau de trésors, je l'ai

acheté, vieux que je suis, par ma mort. Il pourra servir dans les besoins de mon peuple. Je me réjouis d'avoir pu, avant de mourir, acquérir un tel trésor pour mon peuple. Ordonnez qu'après avoir éteint mon bûcher flamboyant, on m'élève sur le promontoire un tertre immense qui me serve de monument chez ma nation, en sorte que les navigateurs qui sillonneront au loin les flots brumeux, nomment, en l'apercevant, le tombeau de Beowulf ! » Ce dernier trait, vraiment homérique, ne rappelle-t-il pas les tumulus légendaires d'Achille et d'Ajax ? Et ce bûcher d'Héraklès mourant, et cette caverne « éternelle » de la nuit, de la mort, toute pleine de l'or gardé par le dragon du couchant. Que de réminiscences de la donnée antique ! Le dernier épisode de Beowulf en réunit les trois éléments : combat du héros et du monstre, conquête du trésor, victoire et mort du héros. Le second, si prépondérant dans les hymnes védiques, prise des villes maudites, délivrance des vaches et des captives, etc., ingénieusement varié dans les légendes grecques : pommes des Hespérides, toison d'or, bœufs de Géryon, Andromède, etc., était à peine représenté dans la mythologie scandinave. Il est ici indiqué, comme par hasard, mais nettement ; et désormais, dans les autres épopées germaniques, il ne sera pas oublié. C'est, en effet, la conquête, la perte, la recherche du trésor qui communique une sorte d'unité aux chants d'origine diverse confondus dans les Nibelungen.

Le célèbre épisode qui ouvre ce grand poème, plus varié sans doute, plus vaste en son cadre que le *Beowulf*, mais moins beau d'expression et d'une bien moindre élévation morale, l'épisode de Sifrit et

de Brunhild, est une nouvelle version, et très originale, de la légende qui vient de nous occuper. Il se présente comme une transition des régions mythiques aux terrains déjà plus solides de l'histoire traditionnelle et fabuleuse.

§ 2. Les *Nibelungen* dans l'Edda de Saemund. — Sigurd et le dragon Fafnir. — Dans le trésor amassé par Loki, Sigurd trouve le casque d'Ægir, qui rend invisible. — Caractère mythique de la Walküre Brunhild ou Sigurfrida, endormie par Odin. — Funérailles des deux amants, qui, de leurs bûchers, s'envolent à la vie éternelle.

Les deux épisodes que nous avons empruntés au poème de Beowulf nous ont fait saisir le passage du mythe à la légende. Nous avons vu le dieu lumineux perdre entièrement son caractère cosmique et se transformer en vaillant guerrier ; le monstre est resté plus près de la donnée ancienne ; il a pour demeure, sinon l'abîme souterrain ou la nuit ténébreuse, du moins une caverne où la fureur des eaux lutte avec la phosphorescence des flammes, où habitent d'étranges serpents et des goules meurtrières. Le prix du combat ne consiste plus en bœufs conquis, en princesses délivrées ; mais en coupes d'or, en bracelets, en talismans ; c'est le fameux trésor qui, tout au fond, représente le ciel rasséréné, le retour de la lumière qui pénètre dans la caverne après la victoire du héros, l'or du soleil, enfin, toutes choses qui avaient cessé, depuis bien longtemps, d'intéresser le pirate scandinave ou le farouche aventurier saxon. L'or exerçait une séduction toute particulière sur ces barbares, et cela dès le temps où, sous le nom de Budins, les hommes aux cheveux rutilants habitaient dans le

voisinage de l'Oural, où, sur les bords du Dniéper, d'autres Indo-Européens probables, les Scythes royaux, adoraient certains objets d'or, qu'ils disaient tombés du ciel. C'est ainsi que l'or, le métal, se substitua aisément dans les fables tudesques au trésor métaphorique des rayons solaires. La *toison d'or* de Phryxus, les *pommes* des Hespérides, montrent assez que ces transpositions n'étaient pas étrangères au génie plus affiné des Hellènes.

C'est ce trésor — gardé le plus souvent par un démon de la nuit — qui va échoir à Sigurd, après la mort de Fafnir et du traître Reginn, et qui rattache — d'assez loin, il est vrai — le poème souabe des Nibelungen au cycle plus ancien dont Saemund a réuni les fragments dans la première Edda. Tous ces morceaux si mal reliés, ce qui semble en déceler l'origine antique, ont subi cependant de fortes retouches et se prêtent mal à une analyse rationnelle. Presque toujours l'essentiel y manque ; et les accessoires, banalités morales fort saugrenues, traditions historiques vagues et fausses, s'y développent avec une irritante surabondance. En écartant, toutefois, ces scories, nous retrouverons le fil d'une histoire qui, sous sa forme première, a pu être tour à tour grandiose et charmante.

Sigurd, jeune prince, beau et vaillant, de race divine, avait quitté ses parents pour courir le monde, cherchant, eût dit le souriceau de La Fontaine, cherchant à se donner carrière ; comme Télémaque de Nestor en Ménélas, Sigurd allait de cour en cour, chez les roitelets, ses voisins, luttant avec les braves et demandant conseil aux sages. L'un de ceux-ci, doué, à l'ordinaire, d'un fort instinct prophétique, annonce

au petit-fils d'Odin de brillantes et courtes destinées, des triomphes glorieux, de périlleuses amours, des trahisons, une mort suivie d'effroyables catastrophes. Il n'est pas d'Achilles que puissent arrêter de pareils présages. Continuant sa marche, il rencontre un nain très rusé, très savant, Reginn, qui lui révèle l'existence d'un trésor, jadis ravi par Loki, possédé aujourd'hui par le dragon Fafnir.

Ce début, qui serait si simple, est gâté par une foule de divagations. Tantôt Sigurd est considéré comme ayant à venger la mort de son père. Tantôt c'est Reginn dont le père a été assassiné par Fafnir. Fafnir est son frère, et il veut faire tuer Fafnir pour jouir seul du trésor, car il médite aussi la mort de Sigurd. Mais passons. Sigurd, posté dans un trou (sans doute le soleil enveloppé d'un nuage), attend Fafnir qui rampe vers la rivière. Fafnir, en glissant de dessus son trésor, passa sur la tête du héros ; celui-ci, d'un coup d'épée, lui perça le cœur. Plus heureux que Thor, il avait évité le venin que vomissait le monstre. Mais Fafnir, avant d'expirer, l'avertit que l'or qui sonne, l'or rouge et étincelant sera son meurtrier ; il lui raconte, par avance, la grande bataille du crépuscule, la chute du pont Bæfrost ; cette allusion, très superflue, au crépuscule des dieux, est, je crois, significative. Sigurd, professant que « tout homme veut posséder de l'or jusqu'à son dernier jour », suit les traces de Fafnir, découvre le repaire et s'empare de richesses incalculables, y compris le casque d'Ægir (le dieu des mers). Averti par des hirondelles qui passent et qui figurent sans doute ses propres pensées, il coupe la tête à Reginn, fait rôtir le cœur de Fafnir et le mange arrosé du

sang des deux frères (sans cesser d'être le plus vaillant et le plus généreux des héros). Il y a là quelque souvenir des anciennes coutumes. Les primitifs mangeaient le cœur ou l'œil de leur ennemi pour s'incorporer son âme, sa force ou sa puissance. En effet, le sang magique de Fafnir n'eut pas plutôt mouillé sa langue que Sigurd entendit et comprit la voix des bêtes et le chant des oiseaux.

« Sur la haute montagne de Hind, chantent les hirondelles, est une salle environnée de flammes ; des hommes habiles l'ont bâtie avec de l'or. — Sur la montagne dort une femme habituée à la guerre ; le feu joue au-dessus de sa tête. Odin a piqué autrefois dans le manteau de la vierge l'épine du sommeil. Tous les héros voudraient pouvoir arrêter leur choix sur elle. — Jeune guerrier, tu verras le visage de cette jeune fille, qui chevauchait un aigle au sortir des batailles. Mais tu ne pourras troubler le repos de Sigurfrida avant que les Nornes l'aient ordonné. »

Sigurfrida « l'amour de Sigurd », c'est Brunhild la Walkyrie qui, pour avoir tué un roi auquel Odin avait promis la victoire, a été endormie par le roi des dieux et condamnée à épouser un mortel. Civilisée par notre Perrault, la déesse scandinave, qui lui était d'ailleurs parfaitement inconnue, est devenue la *Belle au Bois dormant*, mère du petit prince *Jour* et de la petite princesse *Aurore ;* le fuseau qui la blesse n'est autre que l'épine magique du sommeil. Cette concordance tout à fait imprévue entre le joli conte français et l'incohérente légende de l'Edda nous révèle en Brunhild, en Sigurfrida, une Aurore éveillée par le Soleil levant.

« Sigurd vit sur la montagne une grande lumière,

et la flamme s'élevait vers le ciel. En s'approchant, il découvrit un château-fort au centre duquel flottait une bannière, et, sur un lit, un guerrier qui dormait couvert de toutes ses armes. Il lui enleva son casque et s'aperçut que c'était une femme. La cotte de mailles paraissait adhérente à la peau tant elle tenait au corps ; il la fendit du haut en bas avec l'épée Gram, et il l'ôta. La femme alors ouvrit les yeux, s'assit et, regardant Sigurd : « Qui a coupé ma cotte de mailles ? Qui a troublé mon sommeil ? Qui m'a ôté ces chaînes bleues ? » Le héros répondit : « Le fils de Sigmund vient de déchirer ce sombre vêtement ; ce glaive appartient à Sigurd. » Elle prit une corne pleine d'hydromel et lui offrit la boisson de mémoire (ou plutôt d'immortalité), et elle chanta : « J'ai dormi longtemps, bien longtemps. C'est Odin qui m'empêchait de rompre les runes du sommeil. Honneur au Jour, honneur à son fils ! Honneur à la Nuit, à sa fille ! Regardez-nous avec des yeux cléments et donnez la victoire à ceux qui sont assis en ce lieu. — Honneur aux Ases ! Honneur à la Terre, qui nourrit toutes les créatures ! Je t'apporterai un breuvage, chef des cottes de mailles ! Un breuvage mélangé de puissance divine, de chants et de baumes, de joyeux poèmes et des runes de la gaîté. Pour être vainqueur, il faut connaître les runes de la victoire et les graver sur l'épée, les unes sur la lame, les autres sur la poignée, et prononcer deux fois le nom de Tyr » (Tyr est, nous le savons, *Dyaus*, le ciel lumineux, devenu le dieu de la guerre, le Mars germanique). La déesse continue ainsi à instruire Sigurd de tous les secrets de la science runique et termine par quelques maximes assez sages, mais fort superflues ici, sur la loyauté,

le serment et la conduite qui sied à un vaillant dans toutes les circonstances de la vie. « Tant que je vivrai, dit Sigurd, je conserverai les avis que ton amour me donne... Il n'est pas d'homme plus savant que toi... Tu m'appartiendras, je le jure, car tu es suivant mon esprit. » — Elle répondit : « Je te préfère à tous les hommes. » Et ils confirmèrent ceci par des serments.

Ils se séparèrent, toutefois. Ne faut-il pas que l'astre poursuive sa course ? Ne faut-il pas que le héros achève sa carrière ? Comment Sigurd oublia Brunhild pour une autre femme — sans doute la lumière éclatante du jour ; — comment, par ruse et par force, il la contraignit d'épouser Gunnar ou Gunther le Burgunde ou le Niflung ; comment la princesse trahie le fit tuer par Högni ou par Gottholm, c'est ce que nous dira tout au long l'épopée allemande. L'Edda le raconte déjà sans doute ; mais nous considérons comme une addition postérieure ces incidents qui sont devenus le fonds, le sujet principal des Nibelungen, où l'élément mythique ne tient plus aucune place.

Nous avons vu dans le meurtre du dragon Fafnir et du perfide Reginn, dans la conquête du trésor, une réduction de la grande lutte entre les Ases et les puissances des ténèbres ; dans la délivrance de Brunhild, la rencontre amoureuse, tant de fois racontée, de l'Aurore et du Soleil. Maintenant le jour est passé, le soir tombe. Le héros lumineux, blessé mortellement par les fils de la Nuit, par *l'épine* de la mort (*hagene*), gît abattu aux bords des eaux où le trésor va s'engloutir. Et Brunhild, l'aurore crépusculaire, veut mourir avec l'époux oublieux qu'elle a suivi d'un œil jaloux dans sa course éclatante.

« Le malheur est accompli. Laissez-moi exprimer ma douleur !... Le chef assis sur les épaules de Granne (le cheval de Sigurd), le chef couvert d'or, m'avait donné sa foi. Je trouvais plaisir aux joyaux et aux anneaux rouges que devait me donner le fils de Sigmund... Je ne voulais point l'or d'un autre homme ; je voulais en aimer un seul et pas davantage. La vierge dont la poitrine était vêtue d'or n'avait point un esprit léger. — Quand mon voyage vers la mort sera accompli, l'heure de la vengeance sonnera... Élevez, dans les champs, un bûcher assez vaste pour recevoir tous ceux qui sont morts avec Sigurd. Environnez le bûcher de tentes, de boucliers, de riches bannières et d'un grand nombre de guerriers. Et qu'on me brûle à côté du héros. Brûlez avec moi mes serviteurs parés d'or, deux à la tête, et deux aux pieds. Alors les portes éblouissantes d'or ne tomberont pas sur les talons du guerrier quand ma suite l'accompagnera. Ce voyage ne paraîtra pas misérable. Car le héros sera suivi par cinq femmes de service et par huit serviteurs de bonne race ! J'ai beaucoup parlé, j'en dirais plus si le glaive m'en laissait le temps. La voix faiblit, la blessure enfle. J'ai dit la vérité. Je devais finir ainsi. »

Après la mort de Brunhild, on éleva deux bûchers : l'un pour Sigurd, il brûla le premier. Brunhild fut consumée ensuite. Lorsqu'elle se rendit chez Hel, Brunhild était sur un char, couverte du drap divin. On dit qu'en suivant la route de l'abîme, elle passa devant une maison habitée par la géante Gygur. « Tu ne traverseras point, lui cria celle-ci, les terres de mes habitations appuyées aux rochers. Tu ferais mieux de tisser que de courir après le mari d'une autre...

Comment se fait-il que la fille voluptueuse de Valland vienne dans mes demeures ? Femme parée avec de l'or, tu as noyé tes mains dans le sang humain. — Trêve d'injures. Si nos destinées étaient connues, je serais peut-être la moins criminelle de nous deux. Je te dirai, de ce char léger, que tu es fort ignorante des moyens employés pour me priver de l'amour de Sigurd et rompre les serments qui nous avaient unis. Tous ceux qui me connaissent dans Hlym m'appellent Hildur au Casque (Hilda, Keltis, déesse de la guerre). Je m'attirai la colère d'Odin. Il m'enferma dans le bosquet aux arbres élevés (nouveau trait qui rappelle la forêt de *la Belle au Bois dormant*). Des cercles rouges et blancs me lièrent. Les chaînes du sommeil ne devaient être rompues que par un homme inaccessible à la peur. Odin alluma autour de ma salle la haute flamme qui dévaste les bois. Puis il invita le guerrier dispensateur de l'or, le guerrier qui devait m'apporter la couche de Fafnir, à traverser la flamme sur le bon cheval Granne... Et maintenant, nous allons, Sigurd et moi, jouir ensemble de la vie éternelle. Arrière, maudite ! »

§ 3. Les *Nibelungen* souabes (XIIe siècle) laissent de côté, sans les ignorer, les aventures mythiques de Sigurd (Sigfrid) et de Brunhild. C'est une épopée franco-burgunde dans laquelle viennent se fondre des souvenirs historiques des Ve et VIe siècles, étrangement défigurés. — Sifrit et Crimhild. — Gunther et Brunhild. — Meurtre de Sifrit. — Crimhild épouse Attila, Etzel, empereur des Germains, ami et protecteur de Dietrich de Bern (Théodoric de Vérone). — Elle attire à sa cour les princes burgundes assassins de Sifrit. — Épouvantables tueries. — Mélange curieux d'inconscience morale et de sentiments dits chevaleresques. — Vue d'ensemble.

Telle devait être, vers le VIIIe siècle, l'histoire de Sigurd et Sigurfrida, ou Brunhild, histoire sans doute populaire sur les deux rives de la Baltique et de la mer du Nord, lorsque des traditions confuses, émanées de tribus rivales établies sur les bords du Rhin, vinrent se superposer à la fiction primitive, si transparente, et en altérer profondément le sens. Ces souvenirs défigurés d'événements encore assez récents avaient pénétré en Norvège avant le IXe siècle, puisque les vassaux fugitifs de Harald les emportèrent en Islande et jusqu'au Groenland, et que les noms de *Atle* (Attila), *Thieudrik* (Théodoric), *Gunnar* (Gunther), *Högni* (Hagen), etc., *Krimhild*, *Gudrun*, figurent déjà dans l'Edda de Saemund. On peut croire, avec raison, que le sujet et la forme des *Nibelungen* ont été maintes fois remaniés avant d'être accommodés, vers la fin du XIIe siècle, par Henri d'Ofterdingen (pense-t-on), au goût et aux mœurs de la Souabe chevaleresque et de la fastueuse cour des Hohenstaufen. Les personnages qui s'agitent dans ce cadre riche et sanglant ne ressemblent guère plus à leurs modèles réels que les guerriers de la *Chanson de Roland* aux

soldats de Charlemagne. Mais ces altérations sont les conditions mêmes de l'Épopée.

Deux groupes germaniques ont fourni les éléments du poème : les Austrasiens, riverains du Rhin inférieur, et les Burgundes, établis, vers 400, entre le Rhin et le Rhône. J'ai dit Austrasiens, sans ajouter Francs, parce que, de parti pris sans doute, le poète allemand ne fait aucune mention des peuples, même germaniques, établis en Gaule. Et cependant tous les érudits s'accordent sur ce point que le Frankenland, le pays des Francs saliens septentrionaux, est le lieu d'origine, la patrie des rois Sigmund et Sigfrid ou Sîfrît. Le nain Reginn avait rencontré Sigurd à la cour de Hialprak, Chilpéric. Santen, sur le Rhin, était leur capitale ; les Nibelungen, gens des brumes, des ténèbres, sont d'abord des gens du nord, gardiens d'un trésor dont Sigfrid se rend maître après avoir vaincu et soumis les rois Nibelung et Schilbung. Nous avons dit que la renommée de Sigebert et de Brunehaut avait bien pu être pour quelque chose dans le nom des héros Sigfrid et Brunhild. Mais soit que souvenir des Francs, près desquels ils avaient combattu aux champs Catalauniques, fût devenu odieux aux Burgundes, fort maltraités par les Mérovingiens, soit que l'antique inimitié franco-germanique, qui allait éclater à Bouvines (1214), triste résultat des partages carolingiens, eût déjà creusé un abîme entre deux nations si voisines et si apparentées, le nom des Francs est à peu près effacé d'une tradition vraisemblablement francique. Sigfrid n'en reste pas moins le héros de la première partie des Nibelungen (le Chant ou Lied), mais à titre d'allié, de beau-frère et de victime des rois burgundes. Ceux-ci, en outre, rem-

plissent de leurs exploits et de leurs malheurs toute la deuxième partie, la Détresse des Nibelungen, *Nibelungen-Nôt*.

On ne peut douter que les *Sagas* burgundes dont s'est inspiré le poète ne se rapportent à des personnages et à des événements historiques, représentés, il est vrai, plutôt d'après l'impression qu'ils ont laissée dans l'imagination populaire que d'après la réalité des faits. Dans le recueil des lois burgundes, le roi Gondebaud cite parmi ses prédécesseurs *Gibica*, le *Giuki* de l'Edda, *Godomar (Guttorm)*, *Gislahar (Giselher)* et *Gundahar (Gunnar* ou *Gunther)*. Il y a plus. Un chroniqueur du temps, Prosper d'Aquitaine, parle d'un roi des Burgundes, *Gondicarius (Gundachar* a donné Gunther, comme *Clotachar* a donné Clotaire), exterminé en 435, avec sa famille et sa nation, par les Huns, *Chunni*. Voilà proprement le fait qui a suggéré l'idée de la catastrophe finale, du massacre des Burgundes à la cour d'Attila.

Attila, Atle dans l'Edda, Etzel dans l'épopée, n'est plus ici ce ravageur de la Germanie et des Gaules, qui avait poursuivi jusqu'à Orléans les Wisigots, ses esclaves fugitifs, et qui périt brusquement, assassiné par une femme au sortir d'une orgie. Son empire est vaste ; sa cour est pleine de rois qui sont ses vassaux ; mais il règne en paix sur les bords du Danube. Faible époux, père tendre, hôte magnifique et joyeux convive, il ne se distingue des Germains que par une férocité moindre et une sagesse relative. L'Edda même en fait le frère de Brunhild. C'est une sorte de pendant, de contrefaçon effacée du Charlemagne légendaire. D'où vient cette transformation ? Disons, tout d'abord, qu'elle renferme une part de vérité. Attila n'était pas,

tant s'en faut, une brute furieuse. Son orgueil, son avidité étaient sans bornes ; mais, dans ses intervalles lucides, lorsque l'ivresse du vin, du pillage ou du sang ne l'emportait pas aux dernières violences, Attila était un diplomate cauteleux, un négociateur clairvoyant. Il ne manquait ni de prudence ni d'esprit, qualités dont il a donné plus d'une preuve dans ses relations avec le nigaud Théodose II et l'inepte Valentinien III. Il était d'humeur sociable, généreuse ; et le prestige qu'il exerçait sur tant de peuples traînés après lui était fait d'amour autant que de crainte. Tandis qu'il restait pour l'Italie et la Gaule le fléau de Dieu, il devenait peu à peu, dans les souvenirs de l'Allemagne, le champion glorieux et le pacificateur du monde germanique.

Il ne faut pas oublier que des Germains, les Ostrogots et les Gépides, constituaient la principale force de ses armées. Après le suicide du vieil Ermanaric, toute la nation ostrogote avait quitté le Dniéper et suivi le roi hun Balamir ; elle marchait avec Attila, qui lui devait ses meilleurs généraux, les trois frères de la race royale des Amelungen. C'est dans les *Sagas* ostrogotiques que tous les poètes allemands ont trouvé leur personnage d'Etzel. Il est aisé de s'en convaincre quand on lit le vieux chant épique sur *La bataille de Ravenne*. Attila, quarante ans après sa mort, y est considéré comme le protecteur et l'allié de Théodoric.

Celui-ci ne manque pas aux *Nibelungen*. C'est le vaillant, l'invincible guerrier Dietrich de Bern. Mais, sauf ce nom de Bern (où fut vaincu Odoacre), rien, dans la légende de Dietrich, réfugié à la cour d'Etzel, ne rappelle la vie et la fortune extraordinaire de Théo-

doric le grand, roi des Ostrogots, plus puissant en Italie que Clovis en Gaule.

Nous voici maintenant en état de lire et d'apprécier le vaste poème des Nibelungen. Dès le début, nous sommes avertis que, si l'auteur connaît les aventures mythiques de Sigurd et Sigurfrida, il est résolu à les laisser de côté.

« En Burgundie vivait une noble fille. Crimhilde était le nom de cette princesse si belle, pour qui tant de guerriers devaient perdre la vie. Elle était protégée par trois rois ses frères, riches et nobles, Gunther, Gernot et le jeune Giselher, généreux guerriers, tous trois descendus de Nibelung. Worms était leur capitale. De belliqueux vassaux les entouraient, parmi lesquels deux frères, Hagen et Dankwart, avec leur ami Volker. Crimhild voit en songe un faucon, plein de courage et de beauté, qu'elle élevait, déchiré par deux aigles. « Ce faucon élevé par toi, lui dit sa mère, « est un noble chevalier; que Dieu veille sur lui, sinon « tu le perdras. »

« Dans le Niederland vivait le fils d'un roi puissant. Sigfrid était le nom de ce guerrier intrépide et agile. Avant même d'avoir atteint l'âge d'homme, il avait de sa main accompli des merveilles, dignes d'être à jamais célébrées, mais que nous sommes forcés de passer sous silence. » Instruit par la renommée de l'incomparable beauté de Crimhild, il veut s'en assurer par lui-même; son père Sigmund veut en vain le retenir. La destinée est la plus forte. Sigfrid avec une brillante escorte arrive aux frontières burgundes et, après un défi courtois poliment décliné, est accueilli par le roi Gunther. Il ne voit pas Crimhild, mais la princesse assiste cachée à sa réception et sent son

cœur envahi d'un innocent amour. Après avoir délivré Gunther des insolentes prétentions des rois de Saxe et de Danemark, le héros victorieux est enfin présenté à la jeune princesse. « Je vous salue, lui dit-elle, noble chevalier. » A ces mots, le cœur du guerrier palpite d'allégresse. « S'inclinant humblement, il lui offrit la main. Ah ! qu'il était heureux de marcher auprès d'elle ! »

Ces jeunes amours vont être mises à de rudes épreuves. Gunther s'est, comme Sigfrid, épris à distance, mais d'une conquête moins aisée. Il a entendu parler d'une reine d'Islande, Brunhild, belliqueuse Walkyrie, qui a pour coutume de tuer ses prétendants, et qui ne reconnaîtra pour maître que son vainqueur. (Vous voyez poindre ici les Clorinde, les Marphise et les Bradamante de l'Arioste et du Tasse.) Sigfrid s'engage à servir Gunther en cette aventure ; la main de Crimhild sera le prix du succès.

Il quitte sa fiancée en pleurs. On part, on s'embarque sur la mer inconnue, on aborde enfin sur la terre lointaine, toute hérissée de forteresses imprenables. Sigfrid précède la petite troupe des Burgundes inquiets et s'annonce comme le vassal et l'homme lige du roi Gunther qui aspire à la main de la reine. Brunhild, à première vue, sent son cœur s'émouvoir. Elle aime le héros qui ne songe point à elle. Mais comment une reine pourrait-elle épouser un vassal, un serviteur ? Elle offre donc à Gunther le mortel combat des fiançailles.

Ici commence un épisode sur lequel on glisse volontiers, parce qu'il fait, ce semble, peu d'honneur, non seulement à Gunther, mais encore à Sigfrid et à Brunhild. Nous y insisterons au contraire, et parce

qu'il est la cause de tous les désastres futurs, et parce qu'il montre à quelles basses actions pouvait se plier la loyauté chevaleresque. La violence, la fureur et la ruse y brillent d'un incomparable éclat. On y trouve en outre d'intéressants vestiges mythiques.

« Voici venir Brunhild, portant un vêtement de soie lamée d'or, armée comme pour gagner un royaume. Sa fraîcheur éclate sous ce brillant appareil. Quatre camériers fléchissent sous le bouclier d'or rouge, épais de trois empans, revêtu de lames d'acier. Puis c'est la pique lourde et grande, énorme, forgée de quatre barres de fer, invincible et dont le tranchant coupe horriblement. Ce sont les armes de Brunhild. Le noble Gunther était peu rassuré. » Sachez-le bien, il était plein de soucis. Par le diable d'enfer ! pensait-il en lui-même, qui pourrait soutenir cette lutte ? Que ne puis-je retourner en vie vers le Rhin ? Elle serait pour longtemps délivrée de mon amour !... D'inquiétude, Hagen avait presque perdu la raison. Ce fut bien autre chose encore quand on vit douze hommes déposer à terre un lourd rocher (de ceux qu'Athènè lançait contre le fanfaron Arès). La reine avait coutume de s'en servir, après avoir lancé le javelot. Cependant elle enferme ses bras blancs dans les brassards d'or. Elle lève sa pique, le bouclier de Gunther est traversé. Le feu jaillit de l'acier, comme l'éclair des nuées orageuses. C'en était fait du Burgunde, si un autre que lui n'eût reçu le terrible choc. A côté de lui, Sigfrid invisible, la tête couverte de ce capuchon, de ce casque bien connu dans les mythologies, casque de Pluton, et d'Ægir, bonnet du prince Lutin, nuage dont s'environnent les dieux d'Homère quand ils détournent les traits dirigés contre leurs favoris, Sig-

frid a saisi le pesant javelot et l'a renvoyé, mais le bois en avant, car « il ne veut pas tuer la belle vierge ». Brunhild, terrassée, se relève aussitôt et, de fureur, lance à douze brasses devant elle la pierre colossale. Sigfrid la suit ; transportant avec lui Gunther, par son pouvoir magique : « Fais les gestes, dit-il, je ferai l'ouvrage. » Le roi se baisse et paraît ramasser la pierre ; c'est Sigfrid qui la brandit et la fait voler dans l'espace, bien au delà du terme atteint par la guerrière. Brunhild n'a vu que Gunther et, vaincue, l'accepte ou paraît l'accepter pour époux, le présente à ses parents et à ses hommes et lui donne tout pouvoir sur ses domaines.

Au repas qui succède au tournoi, Sigfrid a reparu ; il demande quand doit commencer la lutte annoncée.

« Comment se fait-il, dit la reine, que vous n'ayez pas vu les jeux accomplis par la main du roi Gunther ? — Sigfrid gardait le vaisseau, dit Hagen ; de là vient qu'il ne sait rien. — C'est pour moi, reprit Sigfrid, une bonne nouvelle que vous ayez trouvé votre vainqueur. » C'est ainsi que Brunhild se trouve confirmée dans son erreur ; mais on ne sait quel instinct la tourmente ; elle recule devant le mariage, elle allègue les soins qu'elle doit à son royaume avant de le quitter ; elle assemble ses vassaux sous prétexte de leur faire les présents d'adieu. Les Burgundes, qui sont trois en tout, fuiraient s'ils l'osaient, mais Sigfrid les rassure : « Je sais, dit-il, où trouver du renfort. Sous peu de jours, je vous amènerai mille hommes, les meilleures épées que j'aie jamais connues. Dites que vous m'avez envoyé en mission. » — Un jour, une nuit, il vogue invisible dans la barque rapide. Seul, il prend pied

sur une grande île qu'il a conquise, le *Nibelunglant*, et où il cache son immense trésor ; il va demander l'hospitalité dans un burg, sur une colline prochaine ; là, au lieu de décliner son nom, il s'amuse à se faire rouer de coups par un géant, à faire endommager son bouclier par le fouet à boules du nain Albrich ; quand il a pris l'un par les poignets, l'autre par la barbe, il les garrotte, non sans leur faire beaucoup de mal, et les félicite chaudement d'avoir si bien défendu sa forteresse. Il se fait alors reconnaître d'eux et charge Albrich de lui amener sur l'heure mille Nibelungen, « les meilleurs de nos guerriers ». Trente mille étaient accourus. Grâce au trésor inépuisable, les mille hommes de choix armés, vêtus, empanachés en un moment et pourvus d'une flotte, de vivres, d'or en abondance, fendent la mer et débarquent en grande pompe sous les murs du château de Brunhild. « Ce sont mes guerriers, dit Gunther ; je les avais laissés à quelque distance, et je les ai fait prévenir. Allez, je vous prie, à leur rencontre. » La reine donc descendit, et par son salut elle distingua Sigfrid, le fidèle vassal. C'est ainsi que le roi des Burgundes fut muni d'une puissante escorte.

Brunhild voit bien qu'il faut partir ; elle fait distribuer la plus grande part de ses richesses, remet le pouvoir à un de ses parents, et la royale escadre regagne, après un joyeux voyage, la terre germanique. Rien n'est plus facile à l'impatient Sigfrid que de courir à Worms, messager d'heureuses nouvelles, conter à sa chère Crimhild les aventures et le prochain mariage de Gunther ; elle va posséder une forte, une superbe belle-sœur. « O charmante fille, vous pleurez sans motif. Je l'ai laissé hors de péril ; il m'envoie

vers vous ; avec sa tendre affection, il vous offre ses services, lui et sa fiancée... Accordez-moi le pain du messager. » Jamais messager d'aucun chef ne fut mieux reçu ; si elle eût osé, elle l'aurait baisé sans nul regret.

Le poète, quand il sait se borner, exprime avec beaucoup de grâce les sentiments délicats, mais les belles armes, les riches vêtements, l'or, les gros cabochons de grenat et d'émeraude le mettent pour ainsi dire hors de lui-même ; il faut qu'il décrive, qu'il fasse chatoyer les satins et les soies, et encore brandir les lances de la bataille ou du tournoi, et circuler la coupe ou le hanap de bière écumeuse. Des défilés de belles filles blondes ornées de galons éblouissants, des joutes, des banquets signalent comme de juste l'entrée à Worms du couple royal ; mais ce qui est assez singulier, c'est qu'aucune cérémonie nuptiale proprement dite ne marque le début de la vie conjugale. Point d'église, point d'autel ; à table, quelques évêques décoratifs ; au reste, la religion ne tient aucune place dans ce poème.

Gunther a pris pour épouse Brunhild, il a donné Crimhild à Sigfrid, et cela suffit, du moins il le croit. Mais tandis que Sigfrid et Crimhild s'aiment d'un amour parfait, inaltérable, Brunhild n'aime point Gunther. Quand elle voit Crimhild assise près du héros, au festin de noces, elle s'assombrit, elle pleure : « Quoi ! ta sœur fiancée à ton homme lige ! dit-elle au roi ; j'ai le cœur marri de la voir à ce point abaissée. — Gardez le silence, répond Gunther. En un autre moment je vous raconterai pourquoi j'ai donné ma sœur à Sigfrid. Sachez, d'ailleurs, qu'il possède nombre de châteaux et un grand pays.

Souhaitons qu'elle vive heureuse avec ce héros. » Brunhild demeurait sombre, mais le roi pensait dissiper bientôt ce bizarre ennui. Les deux cortèges nuptiaux se sont séparés. Le roi des Burgundes ne s'attendait pas à passer la nuit battu, rossé, lié et suspendu à un clou dans la chambre conjugale, tandis que Brunhild dormait tranquille et seule dans sa tunique blanche. « Je sens, avait-elle dit, que vous me cachez quelque secret ; dites-le-moi, ou je ne serai point à vous. » Et elle avait pris sa revanche de sa défaite passée. Gunther, décroché vers le matin, mais fort penaud, conta son cas à Sigfrid. « Cette nuit même, répond l'heureux beau-frère, elle sera ta femme, je te le jure. Invisible, cette nuit j'irai dans ta chambre. »

Je citerai ici, textuellement, quelques stances, d'après la traduction Laveleye :

« Le seigneur Sigfrid était assis tendrement à côté de sa femme charmante. Sa joie était grande et sans mélange. De ses blanches mains elle caressait les siennes, quand tout à coup il disparut sans qu'elle sût comment. Voilà qu'elle badinait avec lui, et soudain elle ne le vit plus. Elle dit à ses suivantes : « C'est vraiment un prodige. Où peut donc être passé « mon seigneur ? Qui a pu tirer ainsi ses mains hors « des miennes ?... » Sigfrid, les lumières éteintes, couvert de la *Tarnkape* (c'est le bonnet magique), jouait en ce moment un terrible jeu. C'était à la fois peine et plaisir pour le roi Gunther, qui entendait la lutte, si dure pour lui la veille. Brunhild, croyant frapper Gunther, avait jeté Sigfrid hors du lit avec tant de force que la tête de l'invisible alla sonner le creux sur un escabeau voisin ; elle l'a saisi, elle le serre contre

un bahut, elle l'entraîne, elle va le lier. Jamais femme, j'imagine, ne se défendit si rudement. Gunther suait la peur. La honte enfin réveille l'énergie de Sigfrid ; il déploie toute sa force, se relève, poursuit la guerrière dans la salle obscure, la ramène à sa couche, et, bien qu'elle lui serre les doigts jusqu'à en faire jaillir le sang, bien qu'elle essaie de l'étrangler avec sa ceinture, il la terrasse, il la dompte, il fait craquer tous ses membres. La lutte était finie. Elle devint la femme de Gunther (qui avait trouvé le temps long) : « Noble roi, lui dit-elle, laisse-moi la vie. Pardonne ce que je t'ai fait. Jamais plus je ne me défendrai contre ton amour. J'ai trop éprouvé que tu sais dompter les femmes. » (Deux fois vaincue, deux fois trompée). — Et pour comble, Sigfrid lui avait pris son anneau et sa ceinture, pour en faire sottement hommage à Crimhild. C'étaient là des ferments de haine qui devaient envenimer la rivalité des deux femmes.

La tempête couva pendant dix années. Sigfrid avait emmené Crimhild à Santen et régnait en paix sur le Niederland, chéri de ses parents et de sa fidèle épouse, célèbre par ses exploits et ses fabuleuses richesses. Mais il advint que, menacés par leurs vieux ennemis les Saxons et les Danois, les rois burgundes appelèrent à eux leur vaillant allié. Crimhild aussi voulait revoir ses frères. Ils partirent donc tous deux pour Worms. Une vaine question de préséance entre les deux reines amena d'aigres paroles. Crimhild exaltait la beauté, la générosité de son mari, Brunhild la puissance et le rang supérieur de Gunther : « Tu n'es, disait-elle, que la femme d'un vassal ! — Un vassal ! riposta l'autre, dont tu as été la

concubine ! Connais-tu cet anneau ? Connais-tu cette ceinture ? » Brunhild, indignée, jure la mort de Sigfrid. Gunther cherche vainement à l'apaiser, mais lui-même désire, au fond, secouer le fardeau d'une reconnaissance humiliante. Il cède aux suggestions de l'envieux Hagen. Mais quoi ! si confiant que soit le héros dans les serments d'une ancienne amitié, c'est un guerrier invincible. On sait que le sang d'un dragon l'a rendu invulnérable. Où le frapper ? L'innocente Crimhild va guider la main du traître. Depuis son altercation avec Brunhild, elle craint tout de sa belle-sœur outragée ; elle cherche à son mari des défenseurs, des gardiens vigilants ; elle le confie à la prudente amitié de Hagen. « Une seule place, dit-elle, et toute petite, entre les deux épaules, n'a pas été touchée par le venin du serpent ; c'est sur ce point qu'il faut veiller avant tout ; j'y coudrai moi-même une marque, une petite croix d'étoffe. » C'en est fait. Dans une grande chasse où Sigfrid a fait des prodiges de force et d'adresse, au moment où il s'est agenouillé au bord d'une fontaine, Hagen vient par derrière et le perce de part en part. Mortellement blessé, Sigfrid comprend tout ; il voit le complot, la haine de Brunhild, l'hypocrite lâcheté de Gunther, l'infamie de Hagen, il prédit à ses meurtriers un funeste avenir et leur recommande sa chère Crimhild. Hagen pousse la barbarie jusqu'à jeter le cadavre à la porte de celle qu'il a rendue veuve ; il se vante de son forfait. « Vassal, j'ai vengé ma suzeraine ; grâce à moi, le royal Gunther régnera libre, sans rival et sans pair ! »

La seconde partie des *Nibelungen* voit se dérouler dans un crescendo tragique les conséquences du

crime. Avec Sigfrid comme avec Balder, la lumière s'éteint, le crépuscule tombe, la nuit s'avance pour engloutir le monde. Le drame divin s'accomplit sur la terre. Le poète n'en sait rien peut-être. Mais l'antique donnée sommeille en lui, et son œuvre est coulée dans le moule héréditaire.

Trois ans entiers Crimhild inconsolable demeure auprès du tombeau de Sigfrid, se repaissant de sa douleur, de son amour tourné en fiel, de sa haine impuissante contre l'exécrable Hagen. Enfin l'espoir de la vengeance la décide à accepter la main et la couronne d'Etzel, le puissant roi des Huns. Elle fait venir de l'île des Nibelungen le fameux trésor qu'elle veut emporter dans son nouveau royaume. Le nain Albérich le lui apporte. C'est alors que Hagen le dérobe et le jette dans le Rhin où il est encore.

Les rois burgundes ont souscrit avec joie à un si grand mariage. Un magnifique cortège de chevaliers et de dames accompagne Crimhild à travers la Souabe et la Bavière jusqu'au château du bon margrave Rudiger. Devant les murs de Vienne l'attendent tous les princes tributaires, grecs, russes, polonais, tartares et gots, le grand Dietrich lui-même, précédant le roi des Huns, qui accueille avec de grandes démonstrations de joie sa nouvelle épouse.

Au milieu des tournois et des fêtes, elle prend possession de l'empire, dont le centre est en Hongrie, dans le splendide palais d'Etzelburg. Pendant sept ans, elle règne honorée.

La naissance d'un fils met le comble à son ascendant sur le vieux monarque soumis à ses moindres désirs. Elle persuade à son confiant époux d'inviter à sa cour ses trois frères et leurs plus braves chevaliers,

afin de prouver à tous les yeux que l'union contractée n'est pas indigne de sa grandeur. Malgré les conseils de sa mère et de Brunhild, Gunther accepte. Vainement, sur les bords du Main, deux ondines lui prédisent un dénouement fatal, il marche insoucieux avec ses brillants frères, avec ses fidèles et ses ménestrels, avec mille guerriers choisis que Hagen commande. Attaqué par les Bavarois, accueilli et fêté par le bon Rudiger, qui le conduit lui-même à Etzelburg, il reçoit chez Etzel un accueil cordial et fastueux. Peu s'en est fallu toutefois que Hagen, isolé de sa troupe, ne fût enlevé par les vengeurs de Crimhild. Etzel ne se doute pas que la reine a conspiré la perte de ses hôtes.

« Hagen, à sa vue, tire une épée étincelante au pommeau d'émeraude, l'épée de Sigfrid. Crimhild l'a reconnue ; elle se rappelle ses peines et se prend à pleurer. C'était ce que voulait son cruel ennemi. Volker, le troubadour, saisit sa forte lyre, et, confiants dans leur vaillance, les guerriers restèrent immobiles, refusant de la saluer. Alors, s'avançant jusqu'à eux : « Pourquoi, Hagen, avez-vous mérité que je vous portasse tant de haine ? N'est-ce pas vous qui avez tué Sigfrid, mon époux bien-aimé, que je pleurerai toujours ? — Eh ! que peuvent les paroles ? C'est moi, Hagen, qui ai tué Sigfrid, le héros de Néerlande. Il a été puni des outrages de Crimhild envers Brunhild, ma souveraine. Je ne le nie pas, puissante reine, je suis l'unique auteur de tous vos maux. Vous venge qui voudra ! » Etzel, un peu gâteux vraiment — c'est peut-être une ironie germanique, — ne se doute de rien, jusqu'au jour où son frère Blodel (Bleda, le Buble scandinave) est tué dans

une escarmouche, jusqu'à l'heure où l'épée de Hagen, en plein banquet, fait voler dans le sein de Crimhild la tête de son enfant. Alors, il parlemente, demande qu'on lui livre Hagen en otage et que chacun s'en aille chez soi.

Rudiger, qui a juré fidélité à la reine avant de s'engager avec les Burgundes, ne peut résister aux supplications de Crimhild. C'est un homme embarrassé, mais un brave guerrier. Il distribue de belles paroles et de forts coups d'épée ; il est tué avec toute sa bande. Ainsi de l'armée de Théodoric. Moins patient qu'Etzel, Théodoric enfin accourt avec son vieux Hildebrand, fameux paladin qui ne méritait pas les dédains de Boileau. Le combat change de face. Les Burgundes, décimés, accablés, s'entre-tuent pour n'être pas tués. Et dans cette salle encombrée de cadavres, il n'y a plus que deux hommes qui respirent, comme des tigres nageant dans le sang : Gunther et Hagen, les deux meurtriers de Sigfrid. Théodoric déploie contre eux, bien tard, sa force gigantesque et les amène enchaînés devant Etzel et Crimhild. Hagen, sommé de livrer le trésor de Sigfrid, qu'il a caché dans un gouffre du Rhin connu de lui seul et des princes, refuse, alléguant le secret qu'il a juré de garder tant qu'un d'entre eux vivra. Aussitôt Crimhild fait décapiter Gunther. Réponds maintenant ! — Quand l'audacieux Hagen vit la tête de son maître, il prononça ces paroles : « Le roi des Burgundes est mort, et avec lui Giselher et Volker, et Dankwart et Gernot. Le lieu qui recèle l'or du Rhin n'est désormais connu que de Dieu et de moi ; tes yeux de furie ne le verront jamais. — Tu voudrais me punir, s'écria-t-elle. Mais au moins je garderai l'épée de Sigfrid. » La douleur

étouffa sa voix. Tirant alors le glaive du fourreau, elle le souleva de ses deux mains, et d'un coup abattit la tête de Hagen. — Tout le monde reste muet à ce spectacle horrible, quand, pris de folie je crois, et voulant, dit le poète, venger les mânes de tant de braves, le vieux Hildebrand frappe Crimhild et la jette expirante aux pieds d'Etzel, qui ne dit rien.

Les *Nibelungen* sont une œuvre, en somme, variée et bien conçue, mais qui, malgré de grands mots de chevalerie, témoigne d'un sens moral encore faible. Le véritable héros, c'est Hagen, le brave, que ne protège aucun talisman, et qui a servi en vassal fidèle son roi et sa souveraine. La seule créature charmante et innocente, Crimhild, a été abreuvée de chagrins et d'outrages et, pour avoir tué le traître, meurt sous les coups d'un honnête imbécile.

Mais nous ne faisons point ici une histoire de la littérature allemande ; et la curieuse épopée souabe ne s'est imposée à notre étude que par les affinités qui la relient aux légendes mythiques de l'Edda, elles-mêmes issues des plus vieilles croyances goto-germaniques. Les *Nibelungen* ont encore ce caractère de ne renfermer aucun élément étranger. Autour de ce grand poème, cent autres vont éclore, mais de fusions diverses entre les cycles, britannique, carolingien, combinés avec les fictions chrétiennes et les souvenirs des Croisades. Tout cela, malgré un grand charme poétique, les Tanhauser, les Tristan, les Lohengrin et les Parsifal, est situé en dehors de notre cadre.

Si nous jetons un coup d'œil en arrière sur les chapitres que nous avons consacrés aux origines et aux croyances germaniques, nous voyons un premier ban — nous pouvons l'appeler teuto-cimbrique —

s'avancer, sur le flanc droit des Celtes blonds, s'avancer, dis-je, le long de la mer Baltique : Frisons, Chauques, Cimbres, Teutons, Angles, Vandales, Ruges, Guthons. A cette poussée antique (xe siècle avant J.-C. ?) doivent sans doute être rattachés les Gots et Northmen, qui, arrêtés au coude oriental de la Baltique, ont été forcés de s'établir dans les îles et les péninsules du Danemark, de la Suède et de la Norvège. Lorsque les Celtes ont peu à peu quitté la région hercynienne et les vallées du Danube, de la Haute-Elbe et du Wéser, sous la pression d'un second ban germanique (Suèves, Chérusques, Hermundures, Marcomans et Quades), les Cimbres et les Teutons de Marius (113-101), les Suèves d'Ariovisto (60) passent le Rhin et sont refoulés. La Germanie se remplit de bandes capricieuses, irrégulièrement sédentaires, dont Tacite nous a laissé une peinture intentionnellement flattée. Ces barbares, grands enfants désœuvrés et violents, très superstitieux, très cruels, ressemblent, en somme, sauf par ce qui leur reste d'une culture indo-européenne fort oubliée, à tous les demi-nomades, demi-cultivateurs du sol, avant tout chasseurs et pillards, que le monde, ancien et moderne, a vus defiler dans tous les pays, jusqu'à ce qu'une résistance, un obstacle quelconque les fixât tour à tour. Poussés par les Sarmates, les Germains de Tacite ont fini (ive et ve siècles) par forcer les frontières romaines, franchissant, qui les Alpes, qui le Rhin, tandis qu'à travers la Germanie vide s'avançaient, avec les Huns, les Wisigots chassés du Dniester et du Bug, les Ostrogots arrachés à leur empire du Borysthène. Les Gots avaient quitté la Scandinavie vers le iie siècle après

J.-C. Christianisés dès le IVe siècle, ils ont à la fois conservé et altéré leur antique mythologie ; leurs légendes et leurs traditions, fondues avec les croyances et les souvenirs des Germains rhénans et maritimes, Alamans, Francs, Saxons, Angles, Frisons, ont été reportées en Norvège et mises, en Islande, à l'abri de l'Eglise. Recueillies et quelque peu arrangées par les auteurs des deux Eddas, elles apparaissent sous deux formes, l'une purement cosmique, l'autre évhémériste. Dans la première classe, les dieux lumineux du Ciel et de l'Atmosphère luttent en personne contre les puissances de la Nuit et de l'Abîme. Dans la seconde, ils sont remplacés par des héros et des héroïnes qui participent encore visiblement de la nature divine, c'est-à-dire du caractère surnaturel et métaphorique. Enfin, aux dieux et aux demi-dieux, incompris désormais, les poètes substituent des hommes, qui recommencent sans le savoir les péripéties du drame divin.

Il n'entre pas dans notre plan de suivre plus loin le développement du génie teutonique. Nous nous arrêtons au moment où il est, non point paralysé certes, mais troublé, par l'éducation chrétienne ; où les Germains, contenus à l'ouest par la formation de la nation française, au midi par la résistance des républiques italiennes, vont s'efforcer de reconquérir, au delà de l'Elbe, les régions qui leur ont été ravies par les Avars, les Magyars et les Slaves.

SECONDE PARTIE

LES SLAVES

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES SLAVES

§ 1. Expansion des Sarmates. Renseignements fournis par Hérodote, Tacite, Suétone, Jordanès sur les Sigynnes, Vénèdes, Lygiens, Peucins, Sclavins et Antes (ve siècle avant, ve siècle après J.-C.).

S'il existe un sujet où éclate la différence, plus d'une fois signalée, entre l'Ethnologie et l'Ethnographie, c'est bien celui où nous entraîne la marche des Indo-Européens du Nord vers l'occident. L'une traite des races, l'autre des nations. La race comporte une moyenne de caractères physiques communs à tous les individus qui s'y rattachent. La nation implique seulement une certaine communauté de caractères moraux, d'habitudes sociales et de culture intellectuelle. On peut entrevoir une race ombro-ligure, à la tête arrondie,

aux cheveux bruns, répandue dans l'Italie et la Gaule centrale ; on peut, à la rigueur, constituer une race celtique, une race teutonique, une race achéenne, variétés d'un type grand, blond, dolichocéphale ; mais y a-t-il, au moins pouvons-nous définir, *une* race slave ?

Que n'a-t-on pas écrit sur l'unité, la fixité du type slave ! Selon Maury, il n'y en a pas de plus stable, de plus homogène. M. Edward le dépeint avec une extrême précision. Et l'on s'aperçoit que le portrait se rapporte à grand'peine à un ou deux groupes slaves. Celui-ci soutient que la tête slave est carrée ; cet autre, arrondie ou ovale ; le nez slave droit, ou aplati, ou relevé. Et tout est vrai. Non seulement Russes et Ruthènes, Polonais et Tchèques, Serbes, Croates, Slovènes, en tant que peuples, diffèrent notablement les uns des autres ; mais dans chaque nation, les éléments les plus divers sont représentés en proportions inégales, que les moyennes négligent et, forcément, dissimulent. Et c'est dans cette diversité même que se laisse entrevoir l'histoire ignorée de ces millions d'hommes confondus aujourd'hui sous une appellation commune, de ce grand arbre qui, né d'un germe imperceptible, couvre aujourd'hui de son ombre la moitié de l'Europe et la moitié de l'Asie.

Le nom de Slaves (*Sclavini*, Esclavons), porté à l'origine par une tribu sarmatique, s'est tardivement étendu à des nations de types divers, plus ou moins purs, plus ou moins croisés, qui se trouvaient parler les dialectes d'une même langue. *Slave* est identique au grec *klévos*, *kléès*, dans Héraklès, Périklès, etc., — de la racine indo-européenne *klu, çru*, « résonner, entendre », — et signifie « renommé, illustre ».

La plupart des peuples se sont ainsi désignés par la qualité qu'ils prisaient le plus : les braves, les éloquents, les brillants, les nobles, etc. Par une étrange destinée, une forme de ce nom glorieux, Sclavini, Esclavons, a fourni à nos langues les mots « esclave, esclavage ».

C'est dans le voisinage immédiat des Iraniens que la linguistique et la mythologie nous amènent à chercher l'origine de ce que nous appellerons, faute de mieux, le monde slave[1], dans ces vastes régions d'où sont sortis les ancêtres des Celtes et des Germains, entre la Caspienne et la Vistule, entre le Volga et le Pont-Euxin. A ceux qui n'accueillent pas sans défiance les indications fournies par l'étude des langues et des croyances, l'histoire apporte ici les témoignages les moins discutables. Au temps d'Hérodote, au ve siècle avant notre ère, la nation qui a longtemps donné son nom à toute la masse des peuples slaves ou slavisés, les Sauromates ou Sarmates, habitait encore au nord du Caucase[2], au sud des Budins, l'espace qui va de la Caspienne à la mer d'Azov et au Don ou Tanaïs. Voici le texte même (IV, 21) : « En traversant le Tanaïs, on n'est plus en Scythie ; on commence à entrer chez les Sauromates, qui, à partir de l'angle du Palus Mæotis, habitent un espace de quinze journées de marche, où il n'y a point d'arbres, ni fruitiers, ni sauvages. Au-dessus du lot qui leur est échu, les Budins en occupent un autre ; celui-ci couvert de toutes sortes d'arbres. » C'est donc un point acquis.

Le père de l'histoire nous raconte ensuite une légende bizarre, mais d'où il résulte que les Sauromates n'étaient qu'une tribu scythique. Les Amazones, vaincues au bord du Thermodon, s'étaient réfugiées

[1] Voir la carte 16. — [2] Voir les cartes 1 et 17.

en Scythie. De leur union avec de jeunes guerriers scythes était né tout un peuple, établi sur la rive gauche du Tanaïs (IV, 110-117) : « Les femmes des Sauromates, ajoute-t-il, ont conservé les anciennes coutumes ; elles montent à cheval ; elle vont à la chasse ; elles s'habillent comme leurs maris. Nulle vierge ne se marie avant d'avoir tué un homme. Quelques-unes vieillissent sans se marier, faute d'avoir pu remplir cette condition de la loi. Les Sauromates parlent la langue scythique ; mais de tout temps ils y ont mêlé des solécismes, car les amazones ne l'ont jamais apprise comme il faut. » Les Sauromates donc, et les Scythes, leurs voisins et leurs parents, parlaient des dialectes d'une même langue. Nous savons aussi par Hérodote que ces dialectes étaient nombreux ; les diverses tribus scythiques avaient besoin entre elles de sept interprètes.

Un certain nombre de mots, surtout des noms de rois, recueillis par des marchands hellènes, qui trafiquaient de temps immémorial avec les riverains de la Crimée et du Dniéper, ont une physionomie tout iranienne. Si l'on ajoute que la Russie méridionale a été tour à tour occupée et traversée par les Thraces, les Gètes, les Celtes et les Germains, on conclura, sans crainte d'erreur, que les dialectes scythiques, tous plus ou moins apparentés entre eux, formaient une sorte de transition entre les langues des Aryas orientaux et les idiomes que les Aryas d'Europe ont importés et développés dans les régions de l'Occident où ils se fixèrent.

Et comment en eût-il été autrement, puisque les Scythes — c'est-à-dire l'ensemble des trois groupes, encore indéterminés, Celto-Germano-Slaves — avaient, mille ans seulement avant l'invasion de Darius, quitté,

sous la pression des Massagètes, le berceau même de la culture indo-européenne, le bassin de l'Oxus? Ils se proclamaient volontiers la plus jeune des nations, et se rendaient parfaitement compte, selon Hérodote, de leur exode, de leur marche autour de la mer Caspienne, de leur descente vers la mer Noire par les vallées des grands fleuves, à travers quelques débris de hordes finnoises ou hunniques déjà pourchassées par le vaste flux thraco-ligure, qui avait ouvert les chemins de l'Istros.

Il est très probable que des tribus à la fois scythiques et thraces, à la fois germaines et slaves, pénétrèrent en des temps reculés dans la vallée et sur les deux rives du Danube ; celles-là échelonnées entre le Niémen et les bouches du grand fleuve : Roxolans, Bastarnes et Peucins; les autres plus avant dans l'ouest et le midi : *Lugiens*, Vénèdes (de Tacite) et sans doute Vénètes de l'Adriatique [1]. Je ne considère pas du tout comme une témérité de signaler à l'extrême occident les Vénètes celto-ligures, et à l'orient les *Enètes* qu'Homère place, à bon escient, en Paphlagonie, comme des membres, dispersés et différenciés avec le temps, d'une même tribu vénète ou windique.

Une remarque de même genre, mais plus intéressante, est suggérée par le nom d'un peuple qu'Hérodote établit sur la rive gauche de l'Istros, les *Sigunnoi* [2]. « Au delà de ce fleuve, dit-il, paraît s'étendre un désert immense. Tout ce que j'ai pu en apprendre, c'est qu'il s'y trouve une peuplade qu'on nomme les Sigynnes, faisant usage du costume médique. Leurs chevaux sont couverts, sur tout le corps, de crins dont la longueur est de cinq travers

[1] Voir la carte 17. — [2] Voir la carte 17.

de doigts ; ces chevaux sont de petite taille, camus et incapables de porter des hommes. Attelés à un char, leur rapidité est extrême ; aussi, les Sigynnes sont-ils tous conducteurs de chars. Ils étendent leurs limites jusqu'au voisinage des Enètes, de ceux qui demeurent devant l'Adriatique. On les dit émigrés mèdes ; je ne puis m'imaginer comment des Mèdes auraient formé une telle colonie ; mais longueur de temps amène toutes choses. Les Ligures qui vivent au-dessus de Marseille, appellent les marchands *Sigynnes ;* les Cypriotes appellent ainsi les javelots. »

C'est là un bien précieux passage. Les Sigynnes, marchands, importateurs d'armes en métal, en fer sans doute, étaient, comme les Scythes, vêtus à la mède, à la perse, de ces pantalons ou braies que leur ont empruntés les Celtes. Ils pouvaient très bien venir de la Médie où les Scythes ont longtemps séjourné ; les Chalybes, entre l'Arménie et l'Atropatène, travaillaient le fer qu'Eschyle appelle « hôte chalybe » ; or, ils étaient Scythes. Le nom des *Sigunnes* est resté à l'ancienne Belgrade *Sigin* ou *Singi-dunum*, s'associant ainsi à une terminaison celtique, ce qui implique un long voisinage ou une fusion de certains éléments scythes avec ces peuples celtes, Taurisques, Scordisques, qui ont laissé quelques traces sur le bas Danube et dans les vallées de la Save et de la Drave : *Durostorum,* Silistrie ; *Noreia,* Laybach, etc. Enfin, il est permis de voir en *Sigynne* la forme la plus ancienne du nom des Tsiganes, chaudronniers, marteleurs, ouvriers en fer et en bronze, dont les bandes, accrues de tous les échappés de l'Orient, ont si longtemps parcouru l'Europe, et dont le langage témoigne encore d'une origine indo-européenne.

Quoi qu'il en soit, nous voyons qu'au ve siècle avant notre ère, les éléments slaves perdus dans le chaos scythique, laissant une forte arrière-garde sarmate entre la Caspienne et le Tanaïs, s'avançaient vers l'occident sous le nom de Sigynnes, peut-être de Vénètes, jusqu'à la Theiss, la Save et même l'Adriatique. Et nous comprenons pourquoi les Germains, rejetés vers le nord par les Carpathes et le coude du Danube, ont dû s'engager dans l'interminable forêt hercynienne, pourquoi de nombreuses tribus, contournant la Bohême encore celtique, ont été confinées le long de la Baltique et réduites à gagner la Scandinavie.

Maintenant, le silence va se faire dans l'histoire, pendant près de cinq siècles, sur ce monde slave un moment entrevu avec ses mœurs primitives, ses habitudes nomades, ses grands et petits chevaux, ses chariots couverts de feutre où sont entassés les femmes, les enfants, les provisions et le butin. Et lorsque nous le retrouvons au Ier siècle de notre ère, il ne paraît pas avoir changé ; il s'est étendu seulement. La Scythie, peu à peu vidée par les émigrations, a été occupée par les Sarmates, eux-mêmes évincés par les Alains. Strabon signale des Roxolans (*Ruksh*, briller) sur le Dniéper ; Pline, vers 77 (IV, § 97), des Vénèdes vers le bas Danube ; Tacite, des Lugiens (Polonais), des Aistes (Lituaniens) sur la Vistule, presque mêlés aux dernières peuplades et nations germaniques, dont quelques-unes, dit-il, paient à la fois tribut aux Quades et aux Sarmates, sans doute aux Sarmates Iazyges, qui avaient offert leur secours à Vespasien [1].

« Une longue chaîne, dit-il encore, coupe en deux

[1] Voir la carte 4.

la Suévie (il s'agit du long plateau qui sépare le bassin de l'Oder de la vallée de la Morava). Au delà de cette chaîne sont un grand nombre de nations dont la plus considérable est celle des Lygiens, divisée elle-même en beaucoup de cités. Il suffira de nommer les principales : Aries, Helvécones, Marimes, Elysies, Naharvales[1]. Chez ceux-ci, on montre un bois consacré par une antique religion. Le soin du culte est remis à un prêtre en habits de femme. Ils adorent deux frères, les *Alci*, qui rappellent Castor et Pollux. De ces peuples, les Aries sont les plus puissants ; ces hommes farouches se teignent la peau, noircissent leurs boucliers, choisissent pour combattre la nuit la plus obscure. L'horreur et l'ombre qui environnent cette lugubre armée répandent l'épouvante. Au nord et sur le rivage à gauche, on trouve les Æstes, adorateurs de la Terre-Mère, et qui ont pour enseigne le sanglier. Leur langue ressemble à celle des Bretons. Ils cultivent volontiers, et surtout recueillent l'ambre. Ils ont peu d'armes de fer et combattent souvent avec le bâton ou l'épieu. Au sud en arrière sont les Peucins et les Vénèdes, Germains ou Sarmates, on ne saurait le dire. Toutefois, les Peucins, qu'on nomme aussi Bastarnes, se rapprochent des premiers par le langage et l'habillement. Mais les principaux, en se mêlant par le mariage avec les Sarmates, ont contracté quelque chose de leurs formes hideuses. Tous végètent dans l'inertie et la malpropreté. Les Vénèdes ont pris beaucoup de leurs mœurs. En effet, tout ce qui s'élève de montagnes et de forêts entre les Peucins et les Fennes, les Vénèdes l'infestent de leurs brigandages. On incline à les compter parmi les Germains, parce qu'ils se construisent des cabanes

[1] Voir la carte 18, mise en rapport avec la carte 4.

et portent des boucliers. Ils aiment à se servir de leurs pieds et même se piquent de vitesse, différant en cela des Sarmates qui passent leur vie à cheval ou en chariot. »

Les renseignements réunis par Tacite sont quelque peu incertains et contradictoires. Ils montrent cependant que des groupes mixtes s'étaient formés en avant de la masse sarmatique, en arrière des Germains et des Celtes, et que les tribus slaves étaient entraînées lentement par le mouvement si manifeste, si incontestable, des Indo-Européens du Nord vers l'occident.

D'après Suétone, Tibère, déjà retiré à Caprée, aurait laissé les Sarmates ravager la Mésie. Sous Domitien, les Sarmates massacrèrent une légion. Ils furent refoulés en 75, et Domitien se décerna les honneurs d'un triomphe.

Au cours du second siècle, un grand événement, à peine connu des anciens, vint accélérer la marche des Slaves. Deux puissantes fractions de la nation gotique avaient quitté la Suède et abordé aux bouches du Niémen ou de la Dvina. Séparés de leurs frères Gothons et Gothins épars dans la Germanie, les Wisigots et les Ostrogots durent contourner les Aistes et les Vénètes et, en descendant le Dniester et le Dniéper, gagner les rivages de la mer Noire. Ils furent obligés de passer à travers les Slaves, poussant vers l'ouest les Sarmates et les Roxolans retardataires, rejetant sans doute vers le nord, dans les régions occupées par les Fennes, un certain nombre de peuplades qui devaient former le noyau de la nation russe[1].

Les Wénèdes ou Winides, qu'on peut croire proches parents des Vandales, reculant ou avançant, comme

[1] Voir la carte 19, mise en rapport avec les cartes 5 et 10.

on voudra, serrèrent les Langobards contre les Burgundes, les Burgundes contre les Suèves, et se firent place sur les bords de la Baltique, parmi les Ruges, les Hérules, les Angles. Les Iazyges débordèrent sur la Pannonie, où les Germains quades et marcomans les suivirent, violemment frôlés qu'ils étaient au nord par les Burgundes. En 168, 172, par deux fois, des multitudes quades et iazyges vinrent battre les murs d'Aquilée ; et, sans l'énergie désespérée de Marc Aurèle et Vérus, de nouveaux Cimbres, de nouveaux Sénons auraient envahi l'Italie par les passages mêmes qui l'avaient jadis ouverte aux Ligures, aux Ombro-Latins, aux Étrusques et qui bientôt la livreront aux Gots, aux Huns, aux Lombards.

Jordanès, un Got qui a résumé, vers 552, l'histoire de Cassiodore, nous a laissé sur ces temps qu'on peut appeler goto-slaves quelques notes qui semblent authentiques. Je les résume : lorsque, dit-il, les Gots, sortis de la Scanie avec leur loi Bérig, eurent pris pied sur le continent, ils commencèrent par battre, expulser et remplacer les *Ulméruges*, qui habitaient la côte ; « dès cette époque, ils subjuguèrent les Vandales, leurs voisins, et les appelèrent à partager leurs victoires ». Mais la population s'étant accrue dans des proportions énormes, force fut aux Gots de chercher des demeures plus vastes. Une partie d'entre eux passe un fleuve, sans doute le Dniester, et atteint non sans combats le pourtour de la mer pontique. Ce sont les Ostrogots. Le reste, ce sont les Wisigots, campe du Dniester aux Carpathes, foulant et rançonnant tous les pillards slaves qui dominaient dans ces contrées ; le poste le plus avancé des Gots, vers le confluent de la Theiss et du Danube, fut oc

par les Gépides, qui se trouvaient ainsi adossés, vers l'orient, aux montagnes de la Dacie, ce refuge de Celtes, de Thraces, de Gètes, où s'est conservée, à travers tant de vicissitudes, tant de mélanges ethniques, une langue latine, le roumain ou valaque. Sur le revers septentrional de ces montagnes, s'étend, depuis la source de la Vistule sur un espace immense, la nation populeuse des Winides. « Bien que maintenant (VIe s.) les noms de ces peuples aient subi divers changements selon leurs diverses familles et selon leurs demeures, on les appelle principalement *Sclavins* et Antes. Les terres des Sclavins se déploient de la Vistule au Dniester, un peu au nord ; ces peuples, au lieu de cités, habitent des marécages et des forêts. Les Antes sont les plus courageux de cette race ; leur territoire va du Dniester au Danube. Sur le rivage de l'Océan (la Baltique), où les eaux de la Vistule sont absorbées par trois embouchures, sont établis les Vidioariens ou Vividariens, formés de la réunion de diverses nations[1]. »

Ainsi, dans ces contrées toujours troublées, les tribus succèdent ou s'amalgament aux tribus, les noms changent ; mais, que ce soit sous la domination des Wisigots au IIIe siècle, des Ostrogots (au temps d'Ermanaric) ou des Huns et des Avars, la Slavie se constitue et s'agrandit, et le parler slave se fixe pour ainsi dire dans le sol, du Tanaïs au Volga, de l'Euxin à l'Oder et à la Baltique, repoussant comme l'herbe sous le pied qui la foule et la dent qui la tond.

[1] Voir la carte 20.

§ 2. Formation et établissement des Slaves du Sud, *Yougo-Slaves.*— **Les Slaves suivent les Huns et les Avars au sud du Danube ; ils désolent l'Illyrie, la Mésie, la Thrace, la Macédoine, même le Péloponèse. — L'empereur Héraclius appelle et fixe en Dalmatie, Bosnie, Serbie, Bulgarie les Chrobates (Croates), les Sorabes (Serbes) et les Sévérianes. — L'invasion hongroise vient séparer ces Slaves du Sud de leurs congénères très proches, Wendes, Slovènes, Tchèques, Polonais et Ruthènes.**

Pendant trois siècles d'une vie précaire, les futurs Slaves du Sud, que Jordanès paraît désigner sous le nom d'Antes, furent recouverts, englobés, traînés çà et là par les flux et les reflux des invasions orientales, emportés en Mésie et en Thrace par les premiers Wisigots, ceux qui battirent l'empereur Décius, puis ramenés en partie au nord du Danube, lorsque la tétrarchie de Dioclétien et le règne de Constantin assurèrent à l'Empire un répit de cent ans, puis entraînés encore à la suite des Gots auxquels la bataille d'Andrinople, où périt Valens, livra la Macédoine, l'Illyrie et la Grèce[1]. Nul doute qu'ils n'aient grossi les bandes hunniques de Balamir, de Roua, d'Attila, combattant pour leurs maîtres avec une aveugle férocité. La dissolution de l'empire hunnique, en 453, ne leur rendit pas la liberté ; ils continuèrent de servir soit les fils d'Attila, soit les Ostrogots ou les Bulgares. Les historiens du temps, Jordanès, Procope, nous ont laissé de ces peuples de tristes peintures[2].

Si longtemps asservie sous des conquérants qui consommaient sans produire, la race slave avait pris, quand elle pouvait, quelques-unes des habitudes de la vie sédentaire. Elle connaissait les premiers rudi-

[1] Voir les cartes 9 et 12. — [2] Voir les cartes 10, 21 et 22.

ments des arts, mais sa grossière industrie avait des bornes bien étroites. Ce qu'on appelait les villes n'était qu'un amas de cabanes malsaines, disséminées sur de grands espaces, et cachées comme des tanières dans les profondeurs des bois, au milieu des marais, sur des roches abruptes, partout, en un mot, où l'homme pouvait aisément se garer de l'homme. Encore changeait-on de repaire à la moindre alerte (Proc., III, XIV). La misère et une malpropreté hideuse y faisaient leur séjour. Là pullulaient des familles ou des groupes de familles, dans une complète promiscuité, vivant nus à l'intérieur des cabanes et, au dehors, se couvrant à peine de la dépouille des bêtes ou d'étoffes noires que les femmes savaient tisser déjà au temps d'Hérodote, si, sous le nom de Mélanchloines, il désigne, ce qui est probable, ces Antes et ces Sclavins. Quelques tribus, Tacite nous l'a dit, se barbouillaient de suie en guise de vêtements. Le Slave mangeait la chair de toute espèce d'animaux, même les plus immondes; mais le millet et le lait des juments composaient surtout sa nourriture. Les instincts moraux étaient chez lui à l'état le plus vague. La communauté des femmes était la règle dans la plupart des tribus et devait survivre longtemps à l'introduction du christianisme.

A cette incurie, à cette barbarie primitive se mêlaient évidemment quelques sentiments plus doux. Paresseux et ami du loisir, le Slave se montrait hospitalier par accès. Il accueillait les étrangers ; il était quelquefois, ou du moins il voulait être, fidèle à sa parole. Mais il passait en un moment de l'apathie à la violence, à la cruauté la plus impitoyable. La poitrine nue, un coutelas au côté, il courait, brandissant

un paquet de javelots empoisonnés, dont la moindre atteinte était rapidement mortelle. Se battre en ligne, en rangs serrés, coordonner ses mouvements sur des combinaisons d'ensemble, était un art que son intelligence n'atteignait pas encore. Il excellait à se tapir derrière une pierre, à ramper sur le ventre parmi les herbes, à passer des journées entières dans une rivière ou un marais, plongé dans l'eau jusqu'aux yeux, respirant à l'aide d'un roseau ; là, chasseur d'hommes, il guettait patiemment l'ennemi pour s'élancer sur lui avec la souplesse et la vigueur d'une bête fauve.

Il avait pour rival et pour modèle le Bulgare, arrière-ban des Huns, qui, du Volga, auquel il avait donné son nom (ce fleuve s'appelait, comme Attila, Athel ou Athil), s'élançait à la curée du monde romain. Théodose le Grand avait été battre les Bulgares sur le Dniester. Mais cette race vicieuse et bestiale avait repris sa marche et profité de la trouée des Huns pour s'abattre sur le bas Danube[1]. Nul, chez les Bulgares, n'arrivait à un commandement sans avoir tué un homme de sa propre main. Leur arc énorme, leurs longues flèches, leur coutelas de cuivre rouge, leur lazo ou filet dont ils enlaçaient l'ennemi tout en courant, leur dextérité prodigieuse, inspiraient la terreur. Ils détruisaient pour détruire, tuaient pour tuer, s'attachaient à effacer tout travail humain, à brûler, à raser les villes, à ne laisser après eux que l'image de leurs steppes natales. De tous les barbares qui saccagèrent l'Empire, ils sont restés les plus abominables et les plus flétris par l'histoire. Les Slaves ne leur cédaient guère. Le Hun d'Europe, à côté d'eux, même le traître Gépide, étaient presque civilisés.

[1] Voir la carte 22.

Durant les tristes années qui fermèrent le ve et ouvrirent le vi^e^ siècle, les provinces voisines du Danube purent étudier à leurs dépens toutes les variétés de la férocité humaine. Car il ne se passait pas d'hiver, depuis 498, où, moitié sur la glace, moitié s'aidant d'outres gonflées, ces hordes furieuses, souvent poussées par la faim, ne franchissent le fleuve en dépit des flottilles byzantines ; pas de nuit où un village, une ville, surpris en leur sommeil, ou bien une troupe en marche, ne se vissent enlevés, pillés, rasés, anéantis. Là où le Slave avait passé, il ne restait plus une âme vivante. La Thrace et l'Illyrie, dit Procope, étaient jonchées au loin de cadavres sans sépulture. Quelquefois, lorsque les Antes et les Slovènes eurent appris que certains captifs pouvaient rapporter quelque argent, ils faisaient des prisonniers, mais ils les laissaient mourir de fatigue et de misère sur les routes. Ce n'est rien encore. Ils les enfermaient avec des bœufs et des chevaux dans des étables garnies de paille qu'ils incendiaient, et s'enfuyaient joyeux à la musique des lamentations et des gémissements. Ou bien ils attachaient les captifs par les membres à quatre poteaux, la tête pendante en arrière, et ils leur brisaient le crâne à coups de bâton, comme on fait aux chiens et aux serpents (Proc.). C'est aux Slovènes que les contemporains attribuent le supplice du pal, invention qui peut leur être contestée, je crois, mais qu'ils importèrent pour de longs siècles dans les contrées danubiennes. Partout, derrière eux, on rencontrait des files de pieux garnis de corps pantelants qui restaient étalés sur les chemins comme des trophées.

L'empire grec cependant n'était encore dénué ni de

ressources, ni de force. Il l'a prouvé plus d'une fois pendant le VIe siècle. Mais d'autres soins l'occupaient. La théologie réclamait toute l'intelligence, tout le zèle de la cour et des ministres. Patriciens, soldats ou bouviers, tous les empereurs de hasard que l'intrigue ou le meurtre élevaient au trône de Byzance, se croyaient tenus de maintenir ou d'ébranler le dogme et la discipline. Eutychès et Nestorius, vivants ou morts, régnaient tour à tour à Constantinople. Zénon essayait de concilier leurs doctrines. Il brouillait tout. Anastase, ennemi de l'orthodoxie, lâchait la bride à tout ce qui n'était pas catholique; les hérésies, à qui mieux mieux, se jetaient l'anathème. Et les « deux natures », la divine et l'humaine, livraient les deux Mésies, la Thrace, l'Illyrie, même la Macédoine aux barbares inhumains et dénaturés. Et ces barbares n'étaient pas tous aux frontières, si entamées déjà. La barbarie siégeait en pleine civilisation, et le sang coulait à Constantinople, au nom de celui qui a dit, assure-t-on : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre; la guerre entre le père et l'enfant, entre l'époux et l'épouse, la guerre dans la famille et dans la cité. »

Pour vaquer tranquillement à ses émeutes et à ses petits massacres quotidiens, Anastase enferma la pointe d'Europe dans une forte muraille, bien gardée, à treize lieues environ de Byzance. Bonne précaution, sans doute, mais qui semblait proclamer l'abandon du reste de l'Empire. Un coup de foudre, bien dirigé par le dieu orthodoxe, abattant Anastase, assura quelque répit aux malheureux Danubiens. Un vieux soldat, Justin, sut écarter pendant neuf ans de règne les incursions slavo-bulgares. Justinien — que je n'entends

nullement rabaisser — fut moins heureux ; et avec lui, malgré ses excellents généraux, le Slave Kibuld, le Hun Mundo, petit-fils d'Attila, et le Romain Germanus, les pillages presque annuels recommencèrent. En 538, notamment, trente-deux forteresses furent enlevées en Illyrie, tandis que diverses bandes pénétraient en Achaïe jusqu'au golfe de Corinthe, en Thrace dans la Chersonèse, et dévastaient la côte d'Asie Mineure. Repus de carnage, chargés de dépouilles, les barbares regagnèrent le Danube, avec cent vingt mille prisonniers. Et de pareilles aventures n'étaient pas rares. L'Empire avait, d'ailleurs, fort à faire avec les Gots, les Gépides et les Lombards de la Pannonie, avec de nouveaux Huns, les Outigours et Coutrigours, que Justinien tâchait d'armer les uns contre les autres, d'amadouer par des subsides ou des cantonnements dans quelque district vide, et il n'en manquait pas en Thrace et dans les deux Mésies.

Ces intrigues étaient nécessaires, mais elles faillirent amener une issue fatale ; en vieillissant, Justinien, partout victorieux grâce à Bélisaire et à Narsès, s'était quelque peu engourdi dans sa haute fortune ; à force de disperser ses armées, de laisser ses généraux et ses ministres arrêter les impôts au passage, il se trouvait sans argent et sans soldats, lorsqu'il apprit que des troupes de Slovènes, de Bulgares, de Coutrigours, paradaient à quelques pas de la Porte-Dorée. Le mur d'Anastase, criblé de brèches par un terrible tremblement de terre, 557, avait livré passage à un roi hun, nommé Zamergan (Zamer-Khan). Je n'ai pas à conter comment le vieux Bélisaire sauva Constantinople, ni comment ce bienfait aggrava sa disgrâce. Zamergan, reculant pas à pas, finit par rallier les deux armées

qu'il avait lancées contre l'Asie Mineure et contre la Grèce, et regagna le Danube, après avoir saccagé le pays en conscience.

Mais voici que l'Asie déverse encore des conquérants, qui entendent succéder aux Huns, relever l'empire d'Attila et commander à tous les peuples plus ou moins errants ou fixés dans l'ancienne Hunnie. Les Ouar-Kouni, horde finno-mongole, échappant à ses maîtres les Avars ou Turks, tout-puissants à l'est de la mer Caspienne, arrivaient de Sibérie sur le Volga, sur le Don et le Borysthène, battant et domptant les Coutrigours aussi bien que les Outigours, les Bulgares comme les Antes et les Slovènes[1]. Ces Kouni, ces Avars, auxquels l'histoire a laissé un nom qu'ils avaient usurpé, se présentèrent en Bessarabie comme auxiliaires et alliés des Romains. Justinien, cinq ans auparavant, leur avait accordé ce titre, qui n'était pas dangereux tant que les barbares s'occupaient à décimer les vieux ennemis de l'Empire. Mais cette malice diplomatique allait être exploitée par un scélérat aussi rusé, aussi perfide que féroce, le Khagan Baïan. Celui-ci commença par dresser ses tentes au bord du fleuve, en vue de la Dobroudja, ou Petite Scythie, qu'il convoitait. De là, se lançant à travers ce qui commençait à s'appeler la Slavie, écrasant, après les Antes, les Slovènes, puis les Wendes, il arriva sur l'Elbe[2] en face d'un adversaire autrement redoutable que ces sauvages, qu'il chassait jusqu'alors devant lui (562). C'étaient les Francs austrasiens, qui avaient englobé l'ancien royaume de Thuringe et se trouvaient en contact avec les Slaves de Saxe et de Lusace. Sigebert, fils de Clotaire, accourut, passa l'Elbe et fit éprouver aux Avars une grande défaite.

[1] Voir la carte 20. — [2] Voir la carte 23.

Le Khagan, harcelé par les Gépides, se replia vers ses campements du bas Danube, attendant les occasions.

Deux peuples indépendants occupaient encore une partie de ce que Baïan considérait comme le domaine des Huns, les Gépides, les anciens alliés d'Attila, et les Lombards, maîtres du Danube, entre la Save et les Alpes. Ces nations, toutes deux germaines, se jalousaient fort. Lorsque Baïan eut compris que le roi des Lombards Alboïn convoitait l'Italie dont Narsès avait abandonné la défense, il trouva piquant de faire exterminer ceux qui voulaient rester par ceux qui voulaient partir. C'est ce qui arriva. Alboïn, victorieux grâce à l'appui de Baïan, gagna la Haute-Italie ; les débris des Gépides tombèrent, avec leur pays, sous la domination des Avars. La Hunnie était reconstituée. Le Khagan devenait l'unique voisin de l'empire grec.

Contre ce dangereux ami, vainement les Césars essayèrent d'intéresser les Turks, alors maîtres de l'ancienne Sarmatie, vainement ils temporisèrent de leur mieux, pour arrêter Baïan au Danube, pour sauver Sirmium et Singidunum (Belgrade). Baïan se fit construire un pont et une flottille par des charpentiers grecs, passa le Danube, s'installa sur la Save, sous prétexte de châtier les Slovènes qui ravageaient en ce moment la Pannonie et la Mésie. En définitive, Sirmium fut investi et pris par famine, tandis que cent mille Slovènes s'abattaient de nouveau sur la Mésie et la Thrace. Et jusqu'à 602, époque où mourut Baïan, enfin battu en toutes rencontres et poursuivi jusque dans ses états par les généraux de l'empereur Maurice, partout, en avant ou à côté de ses armées, on

trouve des Slaves, aussi agiles à la fuite qu'acharnés au pillage.

Toutes les fois que Baïan posait les armes et signait un traité de paix, on était sûr de voir sur la rive droite du Danube des milliers de Slovènes et de Bulgares qui partageaient ensuite leur butin avec l'hypocrite Khagan et emportaient leur part dans quelques marécages de Moldavie, vers le Pruth et le Séreth. Ils n'étaient pas toujours heureux. Le chronographe Théophane raconte l'aventure de deux de leurs roitelets, Ardagast et Musok, surpris et capturés avec toute leur bande et le produit de leurs rapines. Mais pour mille exterminés ou vendus à l'encan, c'était par dix mille, par cent mille qu'ils reparaissaient en Thrace, en Mésie, jusqu'en Frioul. C'est ainsi qu'ils remplissaient peu à peu ces contrées, où ils sont encore établis aujourd'hui.

Une paix relative de quatorze ans avait suivi la mort de Baïan. Mais après cette accalmie, les Avars se relevèrent plus dangereux que jamais[1]. Ils faillirent enlever l'empereur Héraclius aux portes mêmes de Constantinople. En 625, pendant qu'Héraclius, sur l'Euphrate et le Tigre, poursuivait avec ténacité contre les Perses une campagne aussi heureuse qu'extraordinaire, un général perse tenta sur Constantinople une diversion des plus hardies. Le Khagan, averti, accourut à travers la Thrace et la Macédoine pour avoir sa part de la curée. Et la grande capitale se réveilla entre deux formidables ennemis, assiégée par terre et par mer. Les Slaves, comme à l'ordinaire, constituaient la principale force des Huns ; ils avaient construit pour leurs maîtres d'innombrables machines et une redoutable flottille. La ville, bien défendue par

[1] Voir la carte 24.

le patrice Bonus, regarda sans peur « la vipère avare et la sauterelle slave », le Hun, hideux et rusé, et ces troupeaux d'Antes, de Slovènes, de Wendes, au poil blond, au corps long et fluet, nus ou presque nus, épars dans la campagne comme des nuées d'insectes malfaisants. Tous les assauts furent repoussés ; les barques coulées ; la mer était rouge de sang, couverte de cadavres d'hommes et même de femmes slaves. Enfin, une armée envoyée par Héraclius et conduite par son frère Théodore vint prendre les Perses à dos. Constantinople était sauvée. Mais le Khagan, vaincu, acheva dans sa retraite la ruine des malheureuses provinces tant de fois dévastées.

Héraclius, de retour, ne trouvant plus, du Danube aux Balkans, de la Save à l'Adriatique, qu'un triste et vaste désert, livré presque sans défense possible à toute invasion du nord, prit le parti d'y installer des populations qui pussent couvrir les frontières de l'Empire. Il les offrit aux nombreuses tribus slaves excédées par la domination hunnique.

Il entra en pourparlers d'abord avec des Vendes et Slovènes montagnards, *Khorvates* ou *Khrobates*, qui habitaient les hautes vallées de l'Oder et de la Vistule, sur le revers septentrional des Carpathes ; cinq frères, Cloucas, Lobol, Cosentès, Moucle et Chrobat, avec leurs deux sœurs Tuga et Buga, se mirent à la tête des émigrants et reçurent la Dalmatie à conquérir, entre l'Istrie et la Narenta. Ce fut le premier établissement régulier des Croates (630) [1].

La cession de la Dalmatie aux Croates fut un appât pour d'autres Slaves de l'Elbe, les *Srp*, Serbloi, Serbes, Sorbes, Sorabes ; ils quittèrent en nombre la Misnie et la Lusace et reçurent pour domaine tout le

[1] Voir la carte 25.

pays entre la Macédoine et l'Épire, Dardanie, Mésie supérieure, Dacie d'Aurélien, Illyrie, c'est-à-dire la Bosnie et la Serbie. Le bas Danube eut aussi ses émigrants, les Slaves *Sévériens*, Séwères, ou les Sept-Nations, qui furent cantonnés au pied de l'Hémus, un peu au midi de Varna. Les Bulgares, enfin, quoique de race hunnique, mais brouillés avec les Avars, occupèrent, sans permission il est vrai, la Mésie inférieure, et leur chef Asparuk s'empara de Varna. Enveloppés et pénétrés, soit par les Slovènes qui les suivirent, soit par les Séwères déjà installés, ils perdirent leur type et leur langue. C'est ainsi que l'élément slave fut substitué à toutes ces antiques populations thraces, gètes, illyriennes et celtiques dont Hérodote vantait la puissance, et s'infiltra même en Macédoine, dans l'Hellade et jusque dans le Péloponèse[1].

Libres habitants de l'Empire, ils n'en demeurèrent pas longtemps, comme on sait, les alliés fidèles, mais ils le fermèrent, en somme, aux Avars, et plus tard aux Hongrois. Héraclius donc avait sagement pourvu au plus pressé. Dès l'année 630, les Avars ne sont plus mentionnés dans les événements de l'histoire d'Orient. On peut dire que le réveil des Slaves a déterminé leur décadence.

Tout ce qui était resté de Vendes, de Sorabes dans l'empire avar, Croates blancs, Serbes blancs *(Belo-Khrobat, Belo-Srp)*, secoua le joug des Huns; les Tchèques, qui, au VIe siècle, s'étaient fixés dans le *Boïohœmum*, vide de Marcomans et de Boïens, étaient protégés contre leurs vexations par un cercle de montagnes. Puissants encore, mais amollis par leurs immenses richesses, retranchés dans de nombreuses

[1] Voir la carte 25.

enceintes, appuyés au Danube et à la Save, depuis Singidunum (Belgrade) jusqu'à Vindobona (Vienne), les Avars se virent serrés à l'orient par les Bulgares, au sud-ouest par les Vendes de Carinthie et de Pannonie, au nord et à l'ouest par les Saxons, les Austrasiens et les Bavarois.

Un marchand franc, Samo, un Sénonais, fut le libérateur des Vendes. Voyageant pour son commerce en Carinthie, Samo trouva les Slaves en pleine révolte, mais sans armes, sans discipline, incapables de se défendre. Il leur distribua les armes qui formaient une partie de sa pacotille et leur apprit à en forger de semblables ; il fit de leurs bandes des bataillons, des corps de troupes. Et sous ses ordres, les esclaves rebelles infligèrent à leurs maîtres étonnés quelques rudes échecs. Proclamé roi, Samo devint un Vende convaincu, oublia le Christ pour le Dieu blanc et le Dieu noir, prit douze femmes et fut père de trente-sept princes. Sa brillante fortune rallia autour de lui tous les Slaves du Nord. Les Khagans n'eurent pas seuls à compter avec lui. Dagobert Ier, illustre roi des Francs, jugea bon de lui faire la guerre et lui dépêcha trois armées. Samo les battit et termina la lutte par une grande victoire (630-640). C'est ainsi que chez les Vendes du VIIe siècle, le premier qui fut roi fut un marchand heureux. Héraclius rechercha son alliance[1].

Après lui, Slaves et Avars retombèrent dans une longue obscurité, jusqu'aux temps carolingiens. Dans ses nombreuses campagnes contre les Saxons et contre les Bavarois, Charlemagne rencontra aux bouches de l'Elbe des Slaves, Obotrites, Wiltziens, qui avaient remplacé dans le Mecklembourg et le Brandebourg les Eudoses, les Cimbres, les Ché-

[1] Voir la carte 26.

rusques. Ces nations, dont il apaisa, croit-on, les différends, reconnurent vaguement sa suzeraineté. Sur les régions du Danube, son autorité devint plus effective. La Bavière, domptée, après la déposition de Tassilo, avait ouvert aux Francs la Pannonie, l'Autriche méridionale. Sur la rive gauche, les Avars tenaient encore des pays tout voisins de la Franconie; ils avaient plus d'une fois prêté secours aux Bavarois et aux Saxons toujours en révolte. Charles résolut d'enlever toutes ces lignes de terre et de palissades où ils bravaient les représailles. Il n'y parvint pas sans peine. Les marais, les fièvres paludéennes, la mauvaise volonté des peuples qui s'attendaient à être ruinés au passage, le nombre et la solidité des retranchements lui valurent plus d'un échec, plus d'un déboire. C'est en 799 que Pépin, roi d'Italie, pénétrant par le Frioul dans la vallée de la Save, emporta Sirmium et frappa l'empire avar en plein cœur. Charlemagne, qui s'avançait victorieux le long du Danube, retourna à Aix-la-Chapelle pour y recevoir joyeusement le jeune triomphateur. Pépin rapportait avec lui les dépouilles du monde, tant de trésors, amassés depuis trois siècles, que la valeur de l'or baissa de vingt à un; bien plus de métal, en un mot, qu'il n'en fallait pour fabriquer ou payer la couronne impériale posée l'année suivante sur la tête de Charles Auguste, empereur d'Occident.

De ce grand événement résulta pour les Slaves de la Pannonie et de la Carinthie une sujétion momentanée; ils firent partie de l'empire franc, qui confinait par eux à l'empire byzantin, ou mieux à une Slavie du Sud (Esclavonie, Croatie, Serbie). Sur la rive gauche du Danube, de nombreuses tribus indépen-

dantes occupaient les bassins de l'Oder et de l'Elbe, notamment, autour de la Bohême, la Moravie, la Silésie, le Brandebourg, la Misnie, la Lusace, et réduisaient fort le royaume de Germanie, né du démembrement carolingien, que gênait, à l'ouest, la longue Lotharingie, bizarre et factice bordure. Des guerres sans fin ravageaient de plus belle tout ce centre de la future Allemagne, soit que Vendes, Sorabes, Croates blancs, Tchèques, Polonais même (805-811) (anciens Lugiens ou Lèckes), vinssent happer quelque morceau du monstre abattu, soit que le duc des Marahans ou Moraves, Zventibolg ou Sviatopolk, coalisât tous les Slaves occidentaux contre le roi des Germains, Arnulf.

Cet Arnulf, bâtard d'un certain Carloman, roi de Bavière, était, sans contredit, en 889, le plus capable des descendants de Charlemagne ; d'abord duc des Carinthiens, il s'était élevé par la hardiesse et la ruse à la royauté, réunissant sous son pouvoir presque toutes les possessions des Francs au delà du Rhin ; il essaya de vivre en paix avec son voisin de l'est, Sviatopolk, qui avait été l'épouvantail de ses prédécesseurs, lui abandonnant certains droits sur la Bohême et lui concédant le titre de roi. Mais la Bohême n'avait pas suffi, il la tenait déjà, à ce barbare sans foi ni loi, on peut le dire, qui entrait dans les églises à cheval, suivi de ses piqueurs et de ses meutes, et menaçant de son fouet le prêtre à l'autel. Il était chrétien, cependant, mais à sa manière, et prétendait, quand il chassait, que les chanteurs de messe attendissent au moins son retour. Donc, à la Bohême, Sviatopolk ajouta la Bavière. Arnulf essaya de l'en chasser et fut deux fois battu. Échec humiliant pour un candidat à la couronne impériale.

Après avoir ruminé longtemps sa vengeance, Arnulf s'arrêta à l'idée, criminelle, d'attirer sur la Bohême les Hunugars, ou Hongrois, qui, nouveaux Huns, nouveaux Bulgares, nouveaux Avars, ayant quitté l'Oural et la chasse aux fourrures (550) pour le Volga, pour le Dniéper, tantôt accueillis, tantôt chassés par les Khazars, leurs maîtres, et par les Petchénègues, avaient fini par atteindre le Danube, vers 888. Les Hongrois, sous les ordres de leurs voiévodes Lébédias et Arpad, fils d'Almuth, avaient sauvé des Bulgares l'empereur grec Léon ; puis, serrés de près à leur tour, ils campaient dans les hautes vallées de la Transylvanie ; ils y furent rejoints par huit tribus de Khazars, parmi lesquelles les *Mèger, Moger*, depuis nommés Magyars, et à qui leur origine a conservé jusqu'à nous une réelle prééminence sur le peuple hongrois, leur ancien vassal. Tout ce groupe hunnique n'en forma pas moins une nation sous le commandement d'Arpad. Appelés et payés par Arnulf, les Hongrois déconfirent le vaillant Sviatopolk, puis rentrèrent dans leurs montagnes, puis « ressortant firent quatre pas », puis, battant les Slaves, aidés par les Avars, rétablirent entre Theiss et Danube le centre d'un troisième empire hunnique[1].

La présence de ces nouveaux Huns au cœur de l'Europe fut, comme celle des premiers et des seconds, un objet d'effroi pour les peuples déjà un peu dégrossis qui habitaient l'Occident. En 899, les Hongrois conquéraient la Pannonie et ravageaient la Carinthie et le Frioul ; en 900, ils pénétraient en Bavière et en Italie ; en 910, ils imposaient un tribut au roi de Germanie, faible successeur d'Arnulf. Bientôt leurs ravages, poussés de proche en proche,

[1] Voir la carte 27.

atteignent la France. Leurs bandes infestent l'Alsace, la Lorraine, la Bourgogne. Ces courses étaient accompagnées de cruautés sauvages rendues fabuleuses par les exagérations de la peur. On prétend que les Hongrois buvaient le sang de leurs prisonniers. Leur réputation de mangeurs d'hommes était à ce point accréditée que le mot *hongre*, *ongre*, désigna pendant tout le moyen âge un géant anthropophage, friand de la chair des enfants, cet *ogre* de nos contes de fées. Quelles vicissitudes les ont fixés dans la riche Hongrie, les ont transformés en défenseurs de la chrétienté, leur ont enfin assuré une part prépondérante dans le grand empire dualiste de l'Allemagne sud-orientale, c'est un vaste sujet qui est situé tout à fait hors du cadre où je dois me tenir aujourd'hui. La masse slave s'est refermée derrière eux. Mais ils ont arrêté, certainement, la marche progressive des Slaves vers l'occident. Ils ont coupé en deux la puissante avant-garde vendo-slovène, et isolé pour toujours les Moraves, les Tchèques, les Slovaques, de leurs frères Pannoniens, — Carinthiens, Croates et Serbes, — les Yougo-Slaves, enfin, eux-mêmes séparés par la Roumanie de leurs parents orientaux, Ruthènes, Polonais et Russes[1].

[1] Voir la carte 27.

§ 3. Débuts obscurs et désastreuses vicissitudes de la Russie : Novgorod, Kiev, Vladimir, Moscou. — Accroissement rapide, mais puissance précaire de la Pologne, sans cohésion et sans frontières. — Étroit domaine des Tchèques, enfermés dans le quadrilatère boïen (*Boiohæmum*). — Le petit groupe Letto-Borusse, sa résistance à la conquête chrétienne ; grandeur éphémère de la Lithuanie ; les langues lettiques.

Tandis que les Antes, les Vénèdes et les Sclavins, poussés, confondus, séparés par de terribles hasards, par des vicissitudes sans nombre, formaient au nord et au sud de la Hongrie deux groupes plus ou moins incohérents ; tandis que, sur la rive droite du Danube et dans les bassins de la Save et de la Drave, se massaient les Yougo-Slaves (Slaves méridionaux), Sévéro-Bulgares, Serbes, Croates et Slovènes ; que, de l'Oder à l'Elbe, les Moraves, Tchèques, Wendes, Wiltzes, Obotrites, occupaient la Moravie, la Silésie, la Bohême, le Brandebourg, le Mecklembourg, la Lusace et la Misnie ; les bassins de la Vistule, du Dniester et du Dniéper se remplissaient ou restaient peuplés d'autres nations slaves, arrêtées dans leur marche par les premières, et qui avaient laissé passer le torrent ouralo-altaïque des Huns, des Avars et des Hunugars : c'étaient les Lygiens ou Lechs, futurs Polonais, les Petits et les Grands Russes ; enfin, sur les rives de la Baltique, de la Livonie à la Poméranie, les Lettons, Lituaniens et Borusses, ou vieux Prussiens, trois fractions d'une même famille lettique ou latavienne, parente, mais distincte des Slaves.

Rien de plus humble et de plus obscur que les débuts de l'immense Russie. Deux ou trois tribus peu nombreuses écartées vers le nord par la descente des

Ostrogots de la Baltique à la mer Noire, et qui restèrent cramponnées au sol sous l'avalanche des Huns et des Bulgares, voilà le noyau d'une des plus puissantes nations du monde. Elles ne couvraient pas un vaste espace. Isolées dans la région moyenne où le bassin du Borysthène confine à celui du Volga, coupées de la Baltique par les Lettons et les Suomis, de l'Euxin par les Alains, les Bulgares, les Avars, les Petchénègues, de la Caspienne par les Khazars et les Turks, enfin du Volga même par une multitude de hordes ouraliennes et finnoises, Tchouvaches et Tchérémisses, Mordves et Mériens, Vesses et Tchoudes, elles ne portaient peut-être pas encore au VIIIe siècle le nom qu'elles ont rendu si fameux ; à moins qu'une d'entre elles ne fût un débris des antiques Roxolans. Mais on cherche plus volontiers l'origine du nom Rouss, Rossia, dans un mot scandinave.

Le groupe méridional, Polianes, Sévérianes, Drevlianes, occupait les confluents de la Desna, de la Bérézina, de la Pripet et du Dniéper ; vers le nord, les Viatitches, Radimitches, Dregovitches, Polotchanes et Krivitches, atteignaient l'Ilmen et le lac Peïpous[1]. C'était un pays couvert d'épaisses forêts où, dit le moine Nestor (1116), les hommes vivaient d'une manière bestiale ; ils s'égorgeaient entre eux, se nourrissaient de choses impures, enlevaient les filles quand elles venaient aux fontaines, souvent d'accord avec elles, il est vrai, et prenaient deux ou trois femmes. La nuit, chaque bande se retranchait dans des enceintes de terre palissadées, *gorod*, *goroditche*, qui sont devenues des villes. Autour de ces forteresses primitives, une plèbe soumise cultivait en commun des champs partagés à diverses époques

[1] Voir la carte 28.

entre les familles. C'est le *volost*, le *mir* russe. A la mort des guerriers et des riches, leurs esclaves étranglés, leurs femmes enivrées, étaient brûlés dans des huttes de branchages ; des armes, des chevaux, des objets précieux accompagnaient dans la tombe les cendres du mort. Ces mœurs et ces usages n'ont rien qui nous surprenne. Nous les avons partout constatés chez les sociétés barbares ; tous les peuples civilisés ont traversé ce régime du mariage par le rapt, du communisme au profit d'un maître et des funérailles sanglantes.

Un tel état social se concilie d'ailleurs très bien avec une certaine culture d'esprit, un certain développement du commerce et de la richesse. Depuis des siècles, la mer Noire et les fleuves qui s'y jettent avaient mis le sud de la Russie en relation constante avec la Grèce, avec les rois du Pont, avec les Perses et les Romains ; toute la côte avait été longtemps bordée de colonies et de royaumes gréco-scythes, qui recevaient, en échange de leurs blés, de leurs métaux, les vases, les étoffes, les bijoux, les produits enfin du monde civilisé. Des fouilles heureuses ont mis au jour de véritables trésors d'art. Ces rapports s'étaient continués entre Byzance et les divers peuples qui se succédaient le long du Pont-Euxin ; et les riches présents, les tributs des empereurs, les marchandises étrangères pénétraient assez avant dans le nord. On a déterré des monnaies orientales qui remontent à 699 ; un seul vase, près de Novgorod, en a fourni pour une valeur de sept mille roubles. Des poteries assez soignées, des objets de fer et de bronze, d'or et d'argent, des verroteries, des perles fausses, des grelots témoignent d'un commerce étendu, même

d'une industrie naissante ou traditionnelle. Les armes des Scythes, adorateurs du cimeterre, avaient été célèbres; la renommée des glaives slaves s'était répandue jusque chez les Arabes. Les Khazars ayant imposé un tribut de glaives, furent, conte Nestor, effrayés par le double tranchant de ces armes : « Nos épées, dirent-ils, ne coupent que d'un côté ; celles-ci ont deux tranchants ; craignons que ce peuple ne lève un jour le tribut sur nous et sur d'autres ! » Les Polianes, dont le nom vient d'être cité, possédaient une véritable ville, la fameuse Kiev ou Kiov, construite, aux bords du Dniéper, par un fabuleux *Kii*, héros hun ou slave, et où les navires remontaient aisément ; et dans un âge moins funeste ils auraient pu fonder peut-être un état florissant. Mais la dispersion des *gorods*, l'infini morcellement des *volost*, les guerres minuscules de peuplade à peuplade livraient les Slaves russes absolument sans défense aux envahisseurs ouralo-altaïques. Dans le sud, nous venons de le voir, ils étaient tributaires des Khazars ; dans le nord, ils ne pouvaient résister soit aux Finnois, soit aux Scandinaves qui venaient faire des razzias jusque chez les Krivitches, au sud du lac Ilmen et, dans l'est, chez les Tchoudes, les Vesses et les Mériens (859).

Ces Scandinaves, que l'Occident tout entier connaissait alors sous le nom de Northmen, étaient appelés en Orient Varangs ou Varegs. C'étaient des pirates audacieux, des guerriers farouches et gigantesques, insatiables dans la victoire, furieux dans la défaite jusqu'à se déchirer eux-mêmes les entrailles pour ne pas servir un vainqueur dans l'autre vie. Mais ils servaient volontiers dans celle-ci les maîtres généreux.

Ils formaient, comme on sait, la garde particulière des empereurs byzantins. Or, en 862, les Slaves du lac Ilmen, dans leur désarroi, s'offrirent à ces Varègues qui les obsédaient : « Notre pays est grand, leur firent-ils dire, et tout y est en abondance, mais l'ordre et la justice y manquent ; venez en prendre possession et nous gouverner. »

Demander l'ordre et la justice à des Northmen peut nous sembler très naïf. Mais ils en demandaient si peu ! Ce qui les avait décidés, c'étaient la vaillance et le très petit nombre des Varègues. Ils avaient beaucoup à en espérer, très peu à en craindre ; ils seraient, moyennant leur tribut converti en impôt, défendus, maintenus et solidement conduits à la guerre. En effet, trois frères varègues, Rourik, Sinéous et Trouvor, répondant à l'appel des Slaves, vinrent prendre position sur les limites du territoire qu'on leur donnait à garder : à l'ouest sur le lac Ladoga, face aux Finnois et aux Lives ; sur le lac Blanc, à l'est, pour tenir en respect les Vesses et les Mériens. Deux des frères étant morts, Rourik s'établit à Novgorod, pendant que deux autres aventuriers varègues, Dir et Askold, prenaient possession de Kiev. Ces deux chefs furent les premiers qui portèrent jusqu'à Byzance le nom et la terreur des Russes. On peut dire qu'ils ont inauguré la politique suivie jusqu'à nos jours par les souverains de la Russie. Leurs ambitions étaient plus courtes. Attirés, fascinés, comme tous les barbares, par l'éclat prestigieux de Czargrad, la ville des Césars, ils ne songeaient qu'au riche butin, à la volupté du meurtre et de la destruction. Ils descendirent le Borysthène, et parurent tout à coup avec deux cents navires devant Constantinople. Après eux, Oleg avec

deux mille barques (907), Igor avec dix mille (930), suivirent le même chemin[1]. Les chiffres sont fabuleux, mais ce qui fut trop réel, ce sont les ravages exercés en Thrace et en Asie Mineure par les princes varègues. Le feu grégeois eut raison de leurs flottes, et quelques troupes bien commandées infligèrent de sanglantes défaites à leur fougueux successeur Sviatoslaf, arrêté sur le Danube par l'empereur Jean Zimiscès. Mais il ne peut être question ici de raconter l'histoire si laborieuse, si touffue de la Russie. Nous ne voulons qu'en esquisser à grands traits les premières phases.

Oleg avait réuni sous sa puissance presque toutes les tribus slaves entre Novgorod et le Dniéper. Meurtrier d'Askold, il avait fait de Kiev sa capitale. Mais Novgorod, Smolensk, bientôt Vladimir en Sousdalie, eurent leurs princes qui, tous, prétendirent à la prééminence. Au milieu des luttes intestines, des guerres perpétuelles avec les Bulgares du Volga, les Lituaniens de la Dvina, les Polonais du Dniester, les Petchénègues de l'Euxin, la domination russe s'étendait surtout à l'est, dans le pays des Mouromiens, des Mordvines, et vers le sud dans la Russie rouge jusqu'en Galicie. Il n'y avait ni frontières fixes, ni unité durable, mais partout des assassinats, des trahisons, une férocité plus que mérovingienne, et cependant une exubérance de vie souvent fastueuse et joyeuse. Au XIe siècle, un grand événement s'était produit, la conversion au christianisme du prince de Kiev, saint Vladimir. Déjà Olga, mère de Sviatoslaf, avait embrassé la nouvelle religion, mais elle n'avait pu décider son fils à l'abandon des divinités nationales. En cédant à la contagion, Vladimir comptait

[1] Voir la carte 29.

s'égaler aux empereurs de Byzance dont l'apparente grandeur continuait d'éblouir les Slaves, et assurer l'hégémonie de Kiev, devenue en effet la ville sainte, la mère de l'Église russe. Le succès momentané de son entreprise n'empêcha pas la ruine et la déchéance de Kiev au siècle suivant (1169) ; mais l'accession de la Russie à l'Église grecque eut des conséquences immédiates et lointaines d'une bien autre portée. Elle sauva d'abord Constantinople d'un péril menaçant ; la communauté de croyance amena des relations plus pacifiques. D'autre part, l'inimitié des deux Églises, la grecque et la romaine, sépara pour sept siècles les Slaves russes des Slaves polonais, dont l'alliance aurait pu changer les destinées de l'Occident ; elle fut enfin la cause déterminante, non la seule assurément, mais la première, de l'expansion de la Russie vers l'orient et vers le nord. Au XIIe, au XIIIe siècles, Vladimir, Nijni-Novgorod, Moscou héritent de Kiev, de Smolensk, de Novgorod la Grande. Le Volga devient le centre et l'axe du futur empire, tandis que la Pologne et la Lithuanie s'avancent vers le Borysthène et vers le golfe de Finlande.

Au moment même où la Russie est plus que jamais désorganisée par le régime féodal, elle tombe sous le joug des Mongols, qui renouvellent, au XIIIe siècle, mais sur une aire infiniment plus vaste, l'épouvantable et absurde aventure d'Attila[1]. L'histoire, même si on la borne aux faits et gestes des races ou des nations perfectibles, n'est guère faite pour contenter ce que nous appelons aujourd'hui la raison humaine ; c'est un imbroglio d'horreurs et de sottises, un chaos dégouttant de sang. Que sera-ce, si l'on y ajoute les accès pour ainsi dire inconscients de ces peuples

[1] Voir la carte 30.

intrus, Huns, Bulgares, Avars, Khazars, Mongols et quelques autres, qui n'ont jamais apporté au monde une idée, une invention, un progrès dans l'art, dans l'industrie ou le gouvernement ! J'avoue qu'on est humilié quand on voit que des Slaves, des Indo-Européens, si barbares fussent-ils encore, ont été réduits à plier sous des maîtres infimes, et cela pendant trois siècles : 1224-1540 ; mais une si dure, une si longue épreuve a trempé leur caractère. Aux grands princes qui allaient, à la cour de leur maître le grand Khan, intriguer et solliciter contre leurs voisins et leurs rivaux, d'autres succédèrent qui, tout en subissant une suzeraineté exécrée, se défendaient de leur mieux à l'ouest contre les Polonais, les Lettons, les Suédois, tâchant de garder par le Borysthène une issue vers la mer Noire, et de gagner, au nord de Novgorod, quelques débouchés vers la Baltique ; puis des hommes tels qu'Ivan III le Grand, tels que Vassili, « rassembleurs de la terre russe », qui se trouvèrent posséder un empire dix fois plus étendu que ceux d'Oleg, de Vladimir ou de Iaroslaf. Enfin, sous Ivan IV, le terrible czar de Moscou, vainqueur à l'ouest et à l'orient, odieux mais utile destructeur de la féodalité[1], sous Ivan IV, la chute de Khazan et d'Astrakhan dissipe le douloureux cauchemar mongol, et la Russie s'éveille, grande, immense, entre Arkhangel et la Caspienne, entre l'Obi et la Néva. C'est sous le règne d'Ivan IV qu'eut lieu la première émigration de Cosaques en Sibérie. Ainsi, quelques centaines de mille Slaves confinés dans le haut bassin du Dniéper ont, en dix siècles environ, tout en versant leur propre sang à flots dans de continuelles discordes et dans des guerres innombrables, imposé leur

[1] Voir la carte 31.

nom, leur langue et leur domination à la moitié de l'Europe. Sans doute, les régions septentrionales parcourues par des sauvages épars, Permiens, Ostiaks, Samoyèdes, ne pouvaient opposer aucune résistance, et les débris Finnois, Mordvines, Tchérémisses, mêlés aux restes des Kalmouks et des Tartares vaincus, allaient dépérissant de jour en jour. Mais c'est précisément cet amoindrissement de races jadis vigoureuses, puissantes et prolifiques, qui fait ressortir l'étonnante fécondité, la force attractive de ces primitifs Slaves du Dniéper.

Moins pénibles peut-être furent les débuts, plus rapides les progrès des Slaves du Dniester et de la Vistule, dont les précédents n'étaient, à l'origine, que des détachements égarés ; mais combien éphémère leur puissance, combien tragique leur agonie nationale !

Nous avons dit que l'on considère les Polonais comme les descendants des Lygiens de Tacite ; ils seraient donc établis sur la Vistule depuis dix-huit cents ans. Moins agités sans doute que leurs congénères wendes et slovènes, arrêtés, d'ailleurs, à l'est et au sud, par le flux intermittent des hordes hunniques, et sans doute, vers le nord, par l'invasion lente des Borusses, ils ne purent guère s'étendre qu'après le départ des Chrobates et des Serbes pour la rive droite du Danube ; aussi, ne se font-ils jour dans l'histoire que vers la fin du IXe siècle ; depuis un ou deux siècles peut-être, ils étaient en mouvement, mais en des régions tout à fait inconnues, au nord et à l'ouest de la Vistule. Leurs légendes parlent d'un duc *Lech* (un héros éponyme), conquérant de la Silésie, du Brandebourg, de la Poméranie, du Hol-

stein, et fondateur de Gnesne (12 lieues N.-E. de Posen) ; d'un Wisimir, vainqueur du roi danois Sivard; d'un paladin Krakus auquel Cracovie doit son nom et qui, à l'instar des Beowulf et des Sigurd, triompha d'un affreux serpent dont le souffle empoisonnait les campagnes ; d'une princesse Wanda, sorte d'amazone qui, à la tête d'une forte armée, défendit sa virginité contre un certain Ritagor, Rudiger ou Roger ; d'un roi Lesco, écartelé pour avoir cessé de plaire ; d'un autre roi, Popiel, meurtrier de ses oncles et dévoré par les rats ; enfin de Piast, marchand de miel et homme très sage, qui gouverna vingt ans avec justice et qui, du moins, semble bien avoir existé ; Piast serait mort vers 860 ; ses descendants ont régné en Pologne jusqu'en 1370, en Moravie jusqu'en 1526, en Silésie jusqu'en 1575. Parmi eux, je citerai Mieczislas Ier, qui se laissa baptiser en 965 ; Boleslas le Grand Chrobry, qui exila tous ses frères et tâcha de donner quelque unité au gouvernement.

Une foule d'autres ducs ou rois du même nom, et des Casimir, et des Leksen et des Wladislas, ne cessèrent de guerroyer contre tout venant, Lithuaniens et Russes, Hongrois et Mongols, Danois et Saxons, Tchèques et Turcs, Borusses et Chevaliers Teutoniques, sans compter les palatins et les magnats insurgés qui leur disputaient avec acharnement tantôt Gnesne et Posen, tantôt Cracovie ou Varsovie. Du XIIIe au XVIe siècle, soit par elle-même, soit par son union avec la Lithuanie sous le sceptre des Jagellons, la Pologne domina, non sans intermittences, sur les vallées de l'Oder, de la Vistule, du Dniester et du Dniéper et, le long de la Baltique, depuis le Mecklembourg jusqu'à la Livonie. C'était un vaste corps, mais

sans consistance, ouvert à toutes les attaques[1], sans cesse mutilé, sans cesse épuisé à réparer ses pertes et qui ne trouvait jamais le temps de cicatriser ses blessures. La Pologne a été une victime de la géographie. Dépourvue de frontières à l'orient, arrêtée à l'occident par la puissance massive de l'empire germanique, elle fut perdue dès que la mer Noire et la Baltique lui échappèrent. Elle portait d'ailleurs en elle-même un mal qui lui dévorait les entrailles, l'anarchie féodale aggravée par le servage de la plèbe ; l'ingérence néfaste de l'Église, la domination inintelligente des jésuites s'ajoutèrent, par surcroît, à ces désordres organiques ; et la noble patrie de Copernic, de Sobieski et de Kosciusko dut périr étouffée entre l'Autriche, la Prusse et la Russie.

Si la Pologne était trop ouverte pour se condenser et s'affermir, la Bohême était trop enfermée pour s'étendre. Ses annexes naturelles, Moravie, Silésie, Lusace, Misnie, tour à tour saisies par les grands feudataires de l'empire, la laissèrent comme internée dans le corps germanique ; prisonnière incommode, certes, et qui a vaillamment, glorieusement défendu, jusqu'à nos jours, son indépendance religieuse et intellectuelle, sa langue et sa nationalité. Elle fit partie, au VIIe siècle, de l'État windique constitué par le franc Samo. Au VIIIe, Croc ou Crac, le même sans doute que le fondateur légendaire de Cracovie, et, après lui, son fils Przémysl (722), commencèrent, à Prague, une dynastie qui dura jusqu'en 1306 ; mais, dès le Xe siècle, Spitignew avait reconnu la suzeraineté impériale, et ce fut un décret de l'empereur Henri IV qui, en 1098, éleva les ducs de Bohême à la dignité royale. Au XVe siècle, la réforme et le supplice odieux

[1] Voir la carte 31.

de Jean Huss et la guerre de Seize Ans (Procope et Jean Ziska) qui en fut la conséquence, au XVIe, les cruautés abominables de Ferdinand Ier et autres successeurs de Charles-Quint, ont attaché au front de la Bohême une couronne sanglante de gloire et de martyre. Depuis 1558, la Bohême se débat et cependant se maintient et prospère sous le sceptre de l'Autriche. Elle a été, après Sadowa, sacrifiée à la Hongrie dans la combinaison dualiste du comte de Beust.

Moins heureuse que les races ou peuples slaves, dont elle était la proche parente, la petite famille lettique (aujourd'hui *lataviennne*, lituanienne) n'a conservé nulle part son indépendance. Si on la rattache aux Æstii de Tacite, on peut admettre qu'elle était établie au Ier siècle de notre ère en plein pays finnois, en Esthonie, d'où elle est quelque peu descendue après le passage des Gots, pour occuper les bassins de la Dvina et du Niémen. Lorsque les Ruges et les Hérules eurent déserté les côtes baltiques, une tribu lette, les Borusses, occupa la Prusse orientale, qui lui doit son nom. Les Borusses ont droit à quelque célébrité pour leur longue résistance aux bienfaits du christianisme, qui leur furent, on peut le dire, présentés à la pointe du glaive. C'étaient des barbares à peu près aussi farouches que les autres. Un duc de Mazovie, qu'ils avaient durement battu (ce duc prétendait les convertir pour les conquérir, ou *vice versa*), vers 1207, appela contre eux (1215-1226) certains moines guerriers, les Porte-Glaives de Livonie et les Chevaliers Teutoniques. Ceux-ci entreprirent cette conquête qui leur coûta soixante années d'efforts (1226-1290) ; maîtres de la Prusse jusqu'au XVe siècle, établis à Marienbourg, qu'ils avaient fondé, comme

Königsberg et Memel, après trois siècles de guerre avec la Lithuanie, la Pologne et le Brandebourg, ils furent placés par le traité de Thorn (1466) sous la suzeraineté de la Pologne. La Prusse, tant royale (orientale) que ducale (occidentale), ne cessa qu'en 1657 d'être un fief polonais, et sa possession valut, en 1701, le titre de roi à Frédéric Ier, électeur de Brandebourg. Chrétiens de nom depuis la fin du XIIIe siècle, les Borusses n'ont été complètement germanisés qu'au XVIIe.

Les Lithuaniens grandirent à l'époque même où les Borusses tombaient. Au XIIIe siècle, profitant du désarroi jeté chez les Russes par l'invasion mongole, ils s'avancèrent jusqu'à Vitepsk et Smolensk. Au XIVe siècle, la Lithuanie engloba toute la Russie Blanche, portant sa frontière de l'est au delà du Dniéper ; elle vit ses ducs, les Jagellons, ceindre la couronne de Pologne. Mais son déclin fut rapide. Ivan III lui arracha Smolensk, les Polonais la Volhynie, la Podolie et Kiev. En 1569, elle fut incorporée toute entière à la Pologne. Elle forme aujourd'hui cinq gouvernements russes (Mohilev, Polotsk, Vilna, Grodno, Minsk) et un district prussien, Gumbinnen. La Lithuanie a conservé deux souvenirs antiques : un troupeau d'aurochs, soigneusement gardé dans une de ses forêts, et son idiome, précieuse variété du langage indo-européen.

Le groupe des langues lettiques a été longtemps confondu avec le vaste embranchement des langues slaves ; mais il s'en distingue par une plus grande fidélité à la phonétique (à la prononciation) et aux formes grammaticales de l'aryaque supposé. Il semble bien être, de cette langue mère, avec le zend et le

sanscrit, la représentation la plus directe, le calque le moins altéré. Même dans l'état de dégradation où il nous est parvenu, même dans les documents tout modernes qui nous le font connaître, son antiquité se révèle par l'étonnante conservation des désinences casuelles et verbales. Il faut que les Lettes aient vécu, dans un isolement et une sauvagerie séculaires, sur le bord septentrional, pour ainsi dire, de cette masse mouvante où se pressaient et se poussaient en même temps, à travers les steppes de la Russie méridionale, les Thraces et les Ligures, les Latins et les Hellènes, les Celtes, les Germains et les Slaves[1].

Le lithuanien est parlé encore par quinze cent mille individus : environ 150 à 200,000 à l'extrême frontière prussienne, dans les campagnes qui avoisinent Memel et Tilsitt ; le reste entre le Niémen et la Dvina, autour de Kovno, sans atteindre tout à fait au sud Grodno, à l'est Vilna. Par une étrange infortune, ce dialecte d'un peuple qui, durant trois ou quatre siècles, a fait quelque bruit dans le monde, ne nous laisse aucun monument écrit, pas un texte de traité ou de contrat, de chroniques ou même de théologie. C'est dans la tradition orale qu'il a fallu recueillir quelques proverbes, quelques légendes et certains chants populaires connus sous le nom de *dainas*. Au XVIIIe siècle seulement, un poète, Donalitius (1714-1780), s'est avisé de donner à la Lithuanie une littérature. Outre diverses poésies, Donalitius a composé, tout comme Thompson ou Saint-Lambert, un poème des *Saisons*, en trois mille vers, calculant peut-être, et non sans finesse, que le sauvetage d'une langue le préserverait de l'oubli. Ce raisonnement a été fait, de nos jours, avec succès mirifique, du côté de Toulouse et d'Avi-

[1] Voir la carte 32.

gnon. Donalitius surnagera donc quand le flot du russe et de l'allemand aura passé sur le langage dont il fut l'unique écrivain.

Le lette, moins correct que le lithuanien — dont il borne le domaine vers le nord, — a pour centres Mittau et Riga. On évalue de neuf cent mille à un million le nombre des lettisants, dans le nord de la Courlande, le sud de la Livonie, et l'ouest de la province de Vitepsk. Ce dialecte possède un certain nombre de chants populaires — mais point de Donalitius. Le borusse enfin, autre appendice du lithuanien, s'est éteint dans la seconde moitié du XVIIe siècle ; il nous a été conservé par un dictionnaire allemand-prussien (800 mots), qui date du commencement du XVe siècle, et par la traduction d'un catéchisme, exécutée en 1561.

Nous devions bien quelques paroles d'adieu à ces nationalités décroissantes, à ces dialectes certainement aussi dignes de vivre que ceux où ils vont se résorber, mais dont certaines causes inconnues, infécondité de la race, rudesse des climats traversés, pressions extérieures, ont enrayé le développement, rétréci l'aire et finalement supprimé la raison d'être. Leur destinée forme un frappant contraste avec la fortune des Slaves, qui, sortant d'une barbarie toute semblable, ni plus nombreux, ni plus puissants au début, moins libres même, en dépit des plus rudes misères, des épreuves les plus longues, se sont répandus sur un espace de deux mille lieues, ont pullulé jusqu'au nombre de quatre-vingts ou cent millions d'hommes et, tôt ou tard, s'ils s'appuient au colosse russe, feront la loi à l'Autriche, à la Turquie et à l'Asie tout entière.

§ 4. Les langues slaves. — Le bulgare ou *paléo-slave*, employé comme langue liturgique par les apôtres Cyrille et Méthode (855-900), est regardé comme la forme la plus ancienne du parler slave, certainement comprise au IXe siècle par tous les Slaves danubiens. — Vaste domaine des dialectes slaves occidentaux, aujourd'hui refoulés vers la Vistule par le retour offensif de l'élément germanique. — Classification des langues slaves.

Le domaine des langues slaves a singulièrement décru à l'ouest, mais il a graduellement couvert toute la Russie, gagnant chaque jour sur les débris kalmouks, turcs, ouralo-finnois épars dans les régions orientales de l'empire.

Durant les VIIe, VIIIe, IXe siècles, et plus tard encore, elles ont occupé, dans l'Europe centrale, de grands espaces où l'allemand seul est connu aujourd'hui : la Poméranie, le Mecklembourg, le Brandebourg, la Saxe, la Bohême occidentale, la Basse-Autriche, la plus grande partie de la Haute-Autriche, la Styrie et la Carinthie du nord ; on parlait des idiomes slaves sur les lieux qu'occupent à présent Kiel, Lubeck, Magdebourg, Halle, Leipzig, Baireuth, Linz, Salzbourg, Gratz et Vienne. Tous ces idiomes, qui diffèrent moins entre eux que nos divers dialectes novo-latins, se sont formés, pour la plupart, à mesure que les familles accrues se détachaient d'une tribu mère et portaient un dialecte altéré déjà parmi des populations antérieures qui le transformaient encore en l'apprenant. C'est ainsi que s'expliquent la division du parler slave et ses nombreuses variétés. Mais il existe entre elles tant d'affinités qu'on a peine à les classer dans un ordre qu'on pourrait appeler généalogique.

Il est évident qu'elles procèdent d'une source commune immédiatement dérivée de la langue mère indo-européenne. Mais cette source a-t-elle disparu comme un lac épuisé par les canaux qui en découlent? Ou bien a-t-elle laissé quelque vestige local, quelque image au moins qui en révèle soit la patrie primitive, soit, pour ainsi dire, la nature et la configuration? La question a été agitée entre les savants slaves et allemands les plus autorisés, Shaffarik, Miklosich, Schleicher, mais sans avoir été complètement résolue. M. Hovelacque l'a traitée avec soin et clarté dans sa *Linguistique*, et nous ne pouvons suivre un meilleur guide.

On distingue ordinairement, dit-il, dans les langues slaves vivantes, deux groupes principaux. Mais avant d'en indiquer la composition, nous devons nous occuper d'un idiome aujourd'hui éteint, dans lequel nous avons chance de trouver, sinon l'ancêtre, du moins la forme la plus ancienne d'un dialecte slave; c'est le slave ecclésiastique, nommé aussi esclavon liturgique, vieux bulgare, et langue paléo-slave.

Dès le VIIe siècle, les populations slaves avaient atteint leurs limites extrêmes vers l'occident et vers le sud. Le christianisme les attaqua du midi et de l'est, de Rome et de Constantinople. C'est aux Bulgares, aux Serbes, aux Russes que s'adressa la propagande partie de Byzance, dont les résultats furent précoces. Avec le catholicisme grec, moins exclusif que le catholicisme romain, s'introduisit la liturgie en langue slave. L'apostolat des deux frères Constantin ou Cyrille et Méthodius donna à ce mouvement l'impulsion décisive. Ce fut vers le milieu du IXe siècle (855) que Cyrille réforma, à l'usage des Slaves de

Bulgarie, l'alphabet grec, traduisit les Évangiles, un certain nombre de pièces liturgiques et se rendit avec son frère chez les Slaves de Moravie. Méthode, évêque de Moravie et de Pannonie, mourut après son frère, en 885.

L'Évangile d'Ostromir, qui date de 1056, est le plus ancien manuscrit de la langue dont se servirent Cyrille et Méthode.

La comparaison de l'alphabet cyrillien avec une autre écriture dite glagolitique (de *glagol*, discours), adoptée par les Slaves du rite latin, soulève des problèmes obscurs. « L'alphabet de Cyrille, dit le moine Khrabre, contemporain des deux apôtres (900-908), se compose de trente-huit lettres ; vingt-quatre sont semblables aux lettres grecques ; les quatorze autres sont selon l'usage slovène. » Or plusieurs de ces derniers caractères se retrouvent à la fois dans l'écriture glagolite et sur des médailles ou statuettes de divinités slaves de l'époque païenne. On a donc pu penser que la *glagolita*, comme dit Chodzko, se rattache de près à un alphabet wendo-runique, que Cyrille a voulu remplacer, dans l'intérêt de la propagande chrétienne et du rite grec. Mais d'autres autorités considèrent le glagolitique comme une déformation du cyrillien ; il daterait seulement du XIe siècle et devrait son origine au désir des Slaves du sud-ouest de sauver, grâce à l'emploi de signes incompréhensibles, leur liturgie grecque, prohibée par un concile latin.

Maintenant, quelles pouvaient être au IXe siècle les limites géographiques du paléo-slave ? Encore un point contesté. Selon les uns, Dobrowski notamment, il aurait été parlé sur la rive droite du Danube, de

l'Adriatique à la mer Noire, en passant par Belgrade, et au sud jusqu'à Thessalonique, c'est-à-dire en Croatie, Slavonie, Bosnie, Serbie, Bulgarie et Macédoine ; l'apostolat de Cyrille en Bulgarie ne laisse guère de doutes sur l'exactitude de cette opinion. Mais d'autres ajoutent, non sans raison ce semble, aux régions danubiennes, la Moravie, où Cyrille a également opéré, avec son frère Méthode. Quelques-uns enfin donnent pour point de départ au paléo-slave le sud-ouest de la Russie, et leurs raisons ne sont pas moins fortes, puisque les premiers colons slaves de la Bulgarie étaient des Sévérianes, proches voisins de Kiev. Enfin tous les Slaves du rite grec l'ont gardé comme la langue sacrée de leur liturgie nationale. De toute façon, il est difficile de contester qu'au IXe siècle le paléo-slave ne fût parlé ou compris par la majorité des tribus slavonnes et wendiques. S'il n'est pas l'ancêtre, il en tient lieu, et c'est à ses formes archaïques que les linguistes ont recours lorsqu'il s'agit de comparer le slave aux autres langues indo-européennes.

Les langues slaves aujourd'hui vivantes sont : le russe, le ruthène, le polonais, le tchèque, le slovaque, le sorbe, le slovène, le croato-serbe, le bulgare[1].

Les limites de la langue russe, vers le nord et vers l'est, sont assez indécises et flottantes ; elle s'y rencontre, en effet, avec les nombreuses langues ouralo-altaïques (Samoyède, Zyriène, Vogoul, etc.), qu'elle pénètre peu à peu. Du côté de la Baltique, elle confine à peine au littoral, occupé par le suomi (Finlande) et l'esthonien, le suédois (Helsingfors), le lette et le lithuanien. De Grodno jusqu'à une centaine de lieues en ligne presque droite, elle est bordée à l'ouest par le polonais, au sud, enfin, par le ruthène, auquel

[1] Voir la carte 32.

elle se relie par un dialecte assez peu cultivé, le russe blanc (trois millions d'âmes). Le russe, ou grand russe, est parlé par plus de trente millions d'hommes. La littérature, qui a pris un si grand essor depuis le XVIIIe siècle, a débuté au XVe par des contes et des épopées. C'est une langue très riche et, malheureusement, très difficile, parce qu'elle a conservé, bien plus encore que l'allemand, même que le latin ou le grec, les allures des idiomes synthétiques, une déclinaison de sept cas, une conjugaison compliquée de formes féminines, une phonétique des plus variables, et une accentuation dont les lois sont très loin d'être fixées.

Le ruthène, rusniaque ou petit-russien se rapproche du russe plus que de toute autre langue slave. Il occupe environ un quart de la Russie d'Europe, au sud d'une ligne qui court au-dessus de Vladimir en Volhynie, de Kiev et de Kharkov. En Autriche, il s'étend sur la plus grande partie de la Galicie et forme la bande nord-est de la Hongrie, au-dessus du magyar et du roumain. Les Ruthènes de Russie sont au nombre de onze millions et demi, y compris les Cosaques. Ceux d'Autriche sont évalués à plus de trois millions, ce qui donne un total de plus de quatorze millions d'individus parlant le petit-russe. Leur littérature, avant tout populaire et traditionnelle, a fourni à l'érudition moderne un très grand nombre de chants précieux, recueillis en Ukraine, en Volhynie, en Galicie.

Le polonais comprend un certain nombre de dialectes dont l'ensemble couvre un considérable territoire réparti entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. La limite orientale en est assez connue : elle va de Grodno

à Jaroslav en longeant une partie du Bug. Celle de l'ouest est moins précise ; l'allemand l'envahit chaque jour. En Autriche, la Galicie occidentale est polonaise ; mais cette région est beaucoup moins grande que la Galicie ruthène. En somme le polonais est encore parlé par neuf à dix millions d'hommes. C'est, comme le russe, une langue très riche et très difficile à savoir à fond et surtout à prononcer correctement, tant la phonétique en est capricieuse et l'écriture imparfaite. La littérature polonaise est abondante et originale. Elle commence à la fin du xe siècle, et compte, à partir du xiie, une foule de chroniqueurs et de poètes. Les malheurs de la patrie n'ont pas étouffé, au contraire, sa vitalité. En 1871, le nombre des ouvrages publiés en polonais ou par des Polonais s'était élevé, pour cette seule année, à trois mille.

Les limites du tchèque et du slovaque, qui lui est intimement allié, reculent devant l'allemand. La région qu'ils occupent — toute la Bohême, moins une lisière au nord et à l'ouest, la plus grande partie de la Moravie — s'étend de Pilsen aux Carpathes sur une longueur de cent cinquante lieues, sans dépasser vingt-cinq et cinquante en épaisseur. On y compte dix millions et demi de Tchèques, Moraves et Slovaques. Les premiers monuments de la langue tchèque sont, jusqu'à présent, les plus anciens dont puisse se glorifier le monde slave. Découverts seulement en 1817, ils remontent au viie siècle, à une période de transition entre le paganisme et le christianisme. On comprend de quelle importance ils sont pour la linguistique et la mythologie. Ce sont les célèbres manuscrits de Kralovdor et de Zelenohora (Königinhof et Grünberg),

étudiés chez nous par M. le professeur Louis Léger. On possède également plusieurs fragments du xe siècle. Jusqu'à l'époque de la guerre des Hussites, la Bohême, qui la première sur le continent avait donné le signal de l'émancipation religieuse, posséda la plus importante de toutes les littératures slaves. De toutes les nations de la famille, n'était-elle pas la plus mêlée aux affaires de l'Occident, la moins éloignée d'une civilisation telle quelle ? La maison régnante de Luxembourg y avait apporté cette sorte de politesse, cette vivacité d'esprit — moins la légèreté toutefois — qui se remarque dans les récits de notre Froissart. Mais sous la féroce domination de l'Autriche catholique, cet éclat s'évanouit, ces qualités si brillantes et solides parurent anéanties. La langue nationale était proscrite et quiconque essayait de la remettre en honneur se désignait lui-même à la haine des jésuites, maîtres du bras séculier. Sur la fin seulement du siècle dernier, le contre-coup de la Révolution française, en secouant l'Allemagne, réveilla la Bohême. Les lettres tchèques ranimées manifestèrent leur renaissance par des recherches érudites et historiques. L'alphabet, très défectueux, l'orthographe, aussi déraisonnable que pas une, furent amendés, rectifiés, dans la mesure du possible, en 1830 ; et aujourd'hui la Bohême lutte avec énergie contre l'invasion redoutable des langues germaniques, pour le salut de son indépendance politique et nationale. Elle résiste ; mais que peuvent contre des millions d'Allemands les cent trente mille Vindes de Lusace — tout ce qui reste de l'avant-garde slave jadis établie aux confins de la domination austrasienne de l'empire carolingien, — ces Énètes d'Homère, ces Vénètes d'Hérodote, ces Winides de Tacite,

ceux qui ont donné à la race son nom le plus antique ? Ils sont là, reculant toujours, dans un périmètre de vingt-cinq lieues sur douze, sur les rives de la Sprée, autour de Kottbus et de Bautzen, à quelques lieues au nord de la Bohême, et ramassant du mieux qu'ils peuvent, surtout depuis 1845, les débris de deux langues, le haut et le bas-sorabe ; déjà le slave de l'Elbe ou polabe est éteint ; même sort attend le vinde. Les documents qui nous conservent le sorbe, ou vinde de Lusace, ne sont pas anciens, ni fort nombreux, se réduisant à un catéchisme de 1512, et à quelques écrits du XVIIe siècle.

On range le sorbe, comme le slovaque, dans une famille polono-tchèque, nord-occidentale. Il est à propos, toutefois, de rappeler que les Slovènes de Pannonie et de Hongrie ne peuvent guère, du moins à l'origine, être séparés des Slovaques, ni les Sorbes et Vindes des Sorabes, ou Serbes, établis par Héraclius en Serbie et en Bosnie ; ni les Croates des monts Carpathes de leurs frères qui occupent toujours les confins militaires et la Dalmatie. Les relations ne peuvent donc manquer entre les dialectes qui subsistent encore dans l'ancienne Germanie et les langues sub-danubiennes.

Le slovène, encore parlé par douze cent mille personnes de la Carinthie et de la Styrie méridionales, confine, par la Carniole et le nord de l'Istrie, à son très proche parent le croato-serbe, qui l'absorbera sans doute. Il a eu, au XVIe siècle, une littérature protestante, et, depuis, un écrivain distingué, Murko. Maintenant les Slovènes, tels que Kopitar, et son disciple Miklosich, ont soin d'écrire en allemand pour ne pas perdre leurs travaux.

La langue serbe ou croate, ou mieux serbo-croate, avec ses deux grands centres intellectuels, Belgrade et Zagreb (Agram), occupe une place considérable, non seulement parmi les idiomes sud-slaves, mais encore parmi les langues slaves en général. Les pays sur lesquels elle s'étend — Serbie, Bosnie, Herzégovine, Monténégro, Dalmatie, Istrie, Slavonie, Croatie, partie de la Hongrie méridionale (Zombor) — renferment une population de six millions d'hommes et qui pourrait notablement s'accroître. Il est même étonnant qu'après quatre siècles environ d'incorporation étroite à l'empire ottoman, coupée en quatre ou cinq fractions, souvent maltraitée par les Vénitiens, les Hongrois, les Autrichiens, cette race se soit ainsi maintenue et se trouve aujourd'hui si foncièrement disposée à l'unité linguistique et même nationale. En fait, les trois dialectes principaux, croate, à l'ouest, dalmate, au sud, serbe du Danube, ne diffèrent que par la prononciation de la voyelle *é* (*véra*, *vira*, *vijéra*, la croyance; *réka*, *rika*, *rijéka*, la rivière). Le malheur du serbo-croate a été l'usage d'un double alphabet, cyrillien à l'est, à l'ouest latin modifié; cette division fut la conséquence de l'ancienne scission religieuse. Elle retardera longtemps encore les rapprochements de toute espèce que la civilisation européenne aurait tant d'intérêt à voir s'opérer entre la Serbie indépendante et le royaume triunitaire dalmato-croato-slavon. Cependant, grâce aux réformes introduites au commencement de ce siècle par Vouk Stéphanovitch dans l'orthographe et la prononciation, les Serbes ont pris conscience, pour ainsi dire, de leur langue et de ses affinités avec les dialectes voisins. Les Croates à leur tour sont sortis

d'une longue torpeur, et Zagreb, aujourd'hui, entretient avec Belgrade des relations littéraires peu agréables à l'Austro-Hongrie. Le fond des littératures serbo-croates a été, du XIIIe au XVIe siècle, le chant populaire de guerre ou d'amour, *pesma*, *pisma* ou *pijesma*. Au XVIe, en même temps que, à Raguse, la poésie dalmate brillait d'un vif éclat, une certaine activité intellectuelle sembla correspondre, en ces malheureux pays, à l'allègement du joug osmanli. Et voici que, restaurée par Vouk, cultivée par les critiques et les linguistes slovènes et croates, la langue serbe prend un rang des plus élevés dans le groupe des langues slaves. Parmi tous les idiomes de cette famille, en effet, si l'on excepte le paléo-slave, c'est le serbe qui a eu le moins à souffrir dans sa phonétique, qui reste le plus accessible et le moins difficile à apprendre.

On peut regretter que le bulgare, parlé lui aussi par six millions d'hommes, soit désormais trop fixé pour se fondre dans le serbe. Bien que très certainement issu du slave ecclésiastique, le bulgare, mêlé de turc, d'albanais, de grec, de roumain, est la plus altérée des langues slaves. Si, par chance, un rapprochement s'opérait, et qu'une langue commune, au moins littéraire, fût adoptée par tous les Yougo-Slaves, une nation de plus de treize millions d'hommes pourrait se constituer au sud du Danube, séparée seulement par la Hongrie et la Roumanie d'une autre confédération possible, polono-tchéco-ruthène. En dépit de nombreux obstacles, c'est, je crois, une conception qui a l'avenir pour elle.

Parmi les nombreuses classifications proposées pour les langues slaves, M. Hovelacque adopte la sui-

vante, qui semble bien répondre à l'état présent de la science.

- Slave commun disparu
  - Branche Sud-est
    - Russe.
      - Russe.
      - Russe blanc.
      - Ruthène.
    - Bulgare.
      - Slave liturgique.
      - Bulgare moderne.
    - Serbo-slovène.
      - Croato-serbe.
      - Slovène.
  - Branche Ouest
    - Tchèque et slovaque.
    - Polonais.
    - Sorbe de Lusace.
    - Polabe (éteint).

Nous avons, du fond de la Sarmatie d'Hérodote, suivi la marche lente, pénible, divergente, des Slaves vers le midi, vers l'occident et le nord, signalé les causes multiples qui ont arrêté ou déterminé le progrès de leurs groupes divers, ralenti, favorisé ou borné le développement de leurs nombreux dialectes éteints et vivants. Il nous reste à rassembler les vestiges, très obscurs et recouverts, beaucoup trop tôt pour nous, par le christianisme, de leurs croyances antiques, et à faire la part des biens et des maux dont ils ont été redevables à leur conversion, sans vains regrets d'une mythologie assurément rudimentaire, mais sans complaisance pour une religion fanatique et dépressive.

CHAPITRE II

MYTHOLOGIE DES SLAVES ET DES FINNOIS

§ 1. Insuffisance des documents relatifs aux divinités des Slaves. — Il est douteux, malgré Procope (VIe siècle) et Helmold (XIIe), que Bog fût le nom d'un dieu suprême (sinon unique). — Dualisme, très probable, de la religion slave ; l'antinomie du dieu blanc et du dieu noir ne paraît pas contestable. — Caractère nettement indo-européen des noms divins.

Nous ne possédons, sur les religions slaves, aucun document comparable à l'Edda islandaise, cette bible des Germains. Derniers venus du grand exode, ramenés à la barbarie la plus primitive par la fréquentation forcée de hordes sauvages, Massagètes, Issédons, Tchoudes et Tchérémisses, les Sarmates d'Hérodote, les Vénèdes de Tacite, les Sclavins de Jordanès n'avaient jamais eu le loisir d'ordonner leurs idées et de les constituer en système lié. Il n'y eut jamais race plus surmenée, moins favorisée du sort. Effondré par les Gots, par les Huns, asservi par les Avars, refoulé et entamé par les Teutons, coupé par les Magyars, enfoncé à l'orient par les Mongols ou les Turcs, le monde slave, pour comble de malheur, s'est vu catéchisé et, comme disait Pascal, « abêti » pour des siècles, avant d'avoir pu prendre conscience de son génie.

Plus de mille années ont passé depuis que — non sans bonnes intentions, d'accord — les Byzantins Cyrille et Méthode ont livré les Slaves du sud et des

Carpathes aux exploiteurs de patenôtres et de litanies. La conversion des Russes, commencée par une princesse scandinave (Olga), devient officielle vers la fin du xe siècle, œuvre d'un prince odieusement débauché, saint Vladimir, émule de Salomon, et que ses huit cents concubines avaient mis en goût de monogamie. La Pologne, la Bohême, puis la Lithuanie, subissent la contagion (xe-xiiie siècles); et, tandis que les querelles hussites, dont l'objet nous paraît aujourd'hui si puéril et si bizarre, désolent le pays tchèque, les Chevaliers Teutoniques se sont chargés d'exterminer un petit clan de dieux nationaux réfugié chez les Vieux-Prussiens, chez les Borusses, encore sauvages. Enfin, aux xve et xvie siècles, le jésuitisme s'installe en Bohême et en Pologne, ajoutant les haines religieuses aux difficultés de toute sorte nées de la féodalité, du servage, d'une mauvaise configuration géographique et de cette anarchie qui a semblé longtemps un trait caractéristique de l'esprit slave. L'histoire donc suffirait à expliquer l'état de confusion et de dispersion tout ensemble où nous est parvenue la mythologie des Russes, des Ruthènes, des Polonais et des Tchèques.

Par chance, le triomphe du christianisme, assuré dans les villes et près des chefs, qui trouvèrent dans l'Église une précieuse auxiliaire pour morigéner et mater leurs sujets, ne put bannir des campagnes les croyances et les usages d'époques antérieures. Là survécurent, quelques siècles encore, les esprits des choses, les mânes des aïeux, les génies du foyer, les dieux de la nuit et de la lumière. Mais les mythes devinrent légendes, contes des veillées ; et c'est, aujourd'hui, parmi ces milliers de récits rassemblés

depuis le commencement du siècle par les Afanasieff, les Ralston, les Chodzko, dont la bibliographie suffirait à remplir plusieurs pages, qu'on a retrouvé notamment toute la partie animiste de la mythologie slave. En utilisant certains détails fournis par des écrivains étrangers et des chroniqueurs nationaux, tous chrétiens d'ailleurs et qui n'ont rien de César ou de Tacite, en tirant avec prudence les quelques mots authentiques d'un glossaire du XIIIe siècle, la *Mater verborum*, on peut atteindre non pas une connaissance parfaite, mais une idée suffisante du panthéon soit russe, soit occidental, soit baltique. Sans doute bien des lacunes arrêtent le spécialiste timoré, qui n'ose pas les franchir de peur d'être assailli par les sifflements des éplucheurs pointus. Sans doute des généralisateurs trop hardis rapprochent trop aisément, jusqu'à les confondre, des traits qui peuvent être particuliers à telle ou telle nation et non pas communs à tous les peuples slaves : autre excès condamnable. Essayons donc d'éviter la sécheresse du premier, le laisser-aller des seconds. Et quelle raison, ici, nous retiendrait en deçà, nous emporterait au delà, de ce qui nous semble vrai ou probable ? Les divinités et les légendes slaves n'ont pour nous ni plus ni moins d'intérêt que leurs congénères, dirai-je indo-européens? que leurs similaires épars dans le monde entier. Elles ne diffèrent en rien, sinon par la langue et le tempérament des peuples qui les ont imaginées, elles ne diffèrent en rien des dieux et des déesses, des fictions et des mythes conçus par les groupes humains parvenus à un même degré de culture.

Comme toutes les religions spontanées, comme toutes celles qui ne sont pas la création d'un individu

ou d'une caste, « la mythologie slave repose sur le culte des phénomènes et des forces de la nature, de l'été et de l'hiver, du jour et de la nuit, de la vie et de la mort » (Louis Léger). Le ciel et la terre, le soleil et la lune, l'eau, le vent, le feu, le tonnerre, y remplissent leurs offices bien connus. Mais la carrière aventureuse des Slaves nous avertit que les données ordinaires de toutes les religions ne se présentent pas ici dans leur homogénéité naturelle, j'entends conservées dans l'état même où elles pouvaient se trouver quand la tribu mère des nations slaves s'est éloignée du berceau indo-européen ; elles ont revêtu, chemin faisant, la livrée, pour ainsi dire, des mythologies que les Slaves ont rencontrées, côtoyées ou partiellement absorbées. Elles nous apparaissent surtout comme autant de variantes et de bribes détachées, à diverses époques, des théogonies de l'Inde et de l'Iran. Pendant deux mille ans peut-être avant notre ère, demi-fixées, demi-nomades, les fractions inconnues des races qui nous occupent ont vagué ou végété dans les steppes sans limites, de l'Oxus à la Caspienne, de l'Oural au Dniéper, au Niémen, à la Vistule, le long des groupes aryanisés de l'Asie centrale et antérieure. Parentes ou seulement voisines, elles se sont insensiblement pénétrées de l'esprit aryen ; elles ont reçu les effluves du naturalisme védique et du dualisme perse ; le brahmanisme, le bouddhisme même et les fictions plus récentes des grands poèmes indiens ont laissé dans les produits de l'animisme slave des traces non équivoques de leur influence plus ou moins durable. Et cette empreinte aryenne est restée plus fortement marquée chez les Lettes, atteints plus tardivement par le christianisme.

Les noms de leurs divinités sont souvent de simples décalques du sanscrit : Diewas (Dyaus) est le dieu du ciel, Perkunas (Pardjanya), la foudre ; Saüle (Sourya), le soleil femelle ; Menò (Manou), la lune mâle, *Lunus ;* Ausrinné (Usrâ), l'aurore ou les étoiles du matin ; Vakarenné (Vâsis, *Vespera)*, les astres du soir ; Véjas (Vayou), le vent ; Ugni, Ohni (Agni), le feu ; Upé (Apâ), l'eau ; Zémé (sanscrit *Kshama*, persan *Zemin)*, la terre, etc. A côté du lumineux Diewas, ses homonymes, Dyvas « prodige », et Deivé « la peste », semblent correspondre aux *Daévas*, aux *Divs* des Persans. Je ne cite qu'en passant ces noms que nous retrouverons çà et là chez les Slaves.

Procope au VIIe siècle, Helmold au XIIe, affirment nettement que les Slaves adoraient un dieu supérieur du ciel : « Ils admettent, dit le premier, l'existence d'un dieu unique, producteur du tonnerre, maître de tout. » Pour M. Louis Léger, ce témoignage de Procope paraît viser les tribus qui ont peuplé la Russie. Helmold dit des Slaves de l'Elbe, ou Polabes : « Parmi les nombreuses divinités auxquelles ils attribuent les champs, les forêts, les tristesses et les plaisirs, ils n'hésitent pas à reconnaître un dieu qui réside dans le ciel et commande aux autres. Ce dieu tout-puissant ne s'occupe que des choses célestes. Les autres ont reçu de lui des fonctions spéciales ; ils sont originaires de son sang, chacun d'entre eux est d'autant plus élevé qu'il est plus proche de ce dieu des dieux. » Ces deux passages, tout en laissant deviner une préoccupation monothéiste, n'ont rien d'incompatible avec le polythéisme hiérarchique des Grecs, des Latins ou des Germains. On a pensé que le nom de la divinité suprême a pu être *Bogu*, *Bog*, *Boh*, qu'on rencontre

en effet dans tous les dialectes slaves, et qui sert à désigner Dieu, le dieu chrétien. J'en doute, pour ma part. Non pas que Bog ne soit un nom divin de très antique origine, mais nous verrons que, chez les Slaves païens, il est plutôt une désignation générique, commune à tous les dieux.

« *Bogŭ*, dit Miklosich, est identique avec l'ancien bactrien *Bagha*, ancien persan *Baga*, sanscrit *Bhaga*, maître, proprement répartiteur. » *Bhaga*, qui signifie aussi « richesse, bonheur », est dans les Védas une épithète divinisée du soleil et rappelle une fonction divine que les Grecs expriment par la périphrase *dotères éaōn*, « les dieux, donneurs de biens ». Les mots *bogatŭ*, riche en biens, *ubogŭ*, pauvre; le vende *Zbozo* (richesse, chance, troupeau); la locution slovène : *Zlega boga zviva*, « il jouit d'un mauvais *bog*, il est né sous une fâcheuse étoile », répondent très bien au sens originel du mot *Bhaga*. Le *Bog* slave n'est dieu que lorsque son office est spécifié par un préfixe : le russe *Stribog* est le dieu des vents, *Dajbog*, le dieu du jour; le slovaque *Praboh*, le premier dieu, ou le dieu antérieur. Erber cite le tchèque *Sveboh*, ou *Svojboh*, celui qui est dieu par lui-même. M. L. Léger est disposé à voir dans ce mot, très rare, une expression chrétienne; on peut cependant lui trouver un synonyme perse, *Hvadata, Koda*, épithète d'Ahuramazda. En somme, conclut M. Léger, « aucun document, aucune tradition purement slave ne nous atteste, que je sache, d'une façon positive, cette croyance à un dieu suprême dont tous les autres dériveraient ». Au fond, la question nous laisse dans une indifférence parfaite. Le savant professeur accepte moins encore l'opinion courante sur « une sorte de

dualisme » analogue à celui de l'Iran. Ici, je l'avoue, son argumentation n'arrive pas à me convaincre.

« On s'appuyait, dit-il, sur le passage suivant d'Helmold (XIIe siècle), relatif aux Slaves baltiques : « Les Slaves ont une étrange coutume. Dans leurs « festins, ils font circuler une coupe, sur laquelle ils « prononcent des paroles, je ne dirai pas de consé- « cration, mais d'exécration, au nom de leurs dieux, « à savoir du bon et du méchant ; ils professent que « toute bonne fortune vient du dieu bon, toute mau- « vaise du méchant ; aussi en leur langue appellent-ils « le mauvais dieu *Zcerneboh (Tcherny bog)*, dieu « noir). » « Il faut remarquer d'abord, dit M. Léger, que ce passage, en le supposant rigoureusement exact, s'applique uniquement aux Slaves baltiques, et qu'on n'a aucune raison de l'appliquer à ceux de la Russie ou des contrées danubiennes. » Soit. « De l'existence d'un dieu noir, on a conclu par induction à celle d'un d'un dieu blanc. » Et qui pourrait s'en empêcher ? « Cette *hypothèse* semblait confirmée par une glose tchèque d'un ancien vocabulaire latin du moyen âge, la *Mater verborum : Belboh (Biely bog)*, *Baal*, *ydolum*. Malheureusement, il a été récemment démontré que les gloses mythologiques de la *Mater verborum* sont apocryphes, falsifiées, ou même fabriquées de toutes pièces au début du XIXe siècle. Le dualisme slave du dieu noir et du dieu blanc doit être considéré comme une invention moderne et rejeté par la critique. Le dualisme, tel qu'on peut le constater dans l'ensemble de la mythologie slave, représente tout simplement la lutte des ténèbres et de la lumière qui se retrouve chez tous les peuples indo-européens : il n'y a aucune raison pour l'identifier à celui du

zoroastrisme. » Il y a pourtant le récit d'Helmold. Et j'ajouterai que le dualisme zoroastrien n'est lui-même qu'une forme du combat entre la lumière et les ténèbres.

Erben d'ailleurs, qui est aussi une autorité, s'est efforcé, en 1866, de démontrer que « pendant la période païenne, dans toute la Slavie, de l'Oural à l'Adriatique, règne partout une même opinion sur la création du monde tiré du sable de la mer, à la suite d'un conflit entre dieu et le démon, entre le dieu noir et le dieu blanc ». Il cite, à l'appui de cette thèse, un certain nombre de traditions populaires, une, notamment, originaire de la Galicie : Dieu, avant la création du monde, navigue sur l'eau et rencontre le démon. Le démon plonge, ramène un grain de sable et ce grain devient la terre. Il cite également d'anciens manuscrits slavons-russes où l'on voit un démon, Satanael, plonger dans la mer sous la forme d'un oiseau, en ramener du sable, etc., et créer le monde de concert avec Dieu, qui consent à en partager l'empire avec lui. Pour M. Léger, les livres slavons, apocryphes, originaires de la Bulgarie, reproduisent, d'après des originaux grecs, des légendes hébraïques ou manichéennes. Les légendes sur lesquelles s'appuie Erben seraient donc d'origine perse, chrétienne ou sémitique, mais nullement slave. Je demanderai seulement pourquoi les apocryphes slavons auraient eu recours à ces emprunts, s'ils n'avaient pas cru flatter et confirmer les idées courantes de leurs lecteurs slaves. Si instructives, si utiles que soient les critiques de M. Louis Léger, elles ne suppriment ni le récit de Helmold (XIIe siècle), ni la légende galicienne, ni la vraisemblance d'une infiltration, dans les croyances

slaves, du dualisme perse, ou tout au moins manichéen.

Mais ce que j'admettrai volontiers, c'est que la conception d'un dieu suprême et le dualisme moral sont visiblement postérieurs à la formation du panthéon slave, ou plutôt des panthéons slaves connus et inconnus : — car on n'est pas autorisé par M. Léger à confondre, comme on l'a fait trop souvent, la religion des Russes, par exemple, ou celle des Slaves baltiques, sur lesquelles nous possédons des textes positifs, avec les croyances de leurs lointains congénères, les Slaves de l'Elbe ou du Danube. Pour la Pologne, la Bohême, la Serbie, la Croatie, la Bulgarie, les documents sérieux font défaut.

§ 2. Panthéon russe : Svarog, Dajbog, Péroun, Veles, etc. — Péroun jeté dans le Dniéper, par ordre de saint Vladimir. — Péroun métamorphosé en *Ilia*, saint Élie, et Veles en saint Blaise.

Dans les chroniques russes, le dieu du ciel est Svarog, le védique *Svarga*. Il a pour fils *Svarojitch* ou *Dajbog*, évidemment le soleil — comme Apollon, fils de Zeus. Dans un ancien poème, le *Chant d'Igor*, les Russes sont appelés petits-fils de Dajbog. Ogonu (Ignis), le feu, est pareillement fils du Ciel. Mais sur les dieux célestes ou solaires, nous n'avons que des données très sommaires ; nous savons seulement qu'ils recevaient un culte. Dajbog avait à Kiev sa statue. Le plus célèbre et le mieux connu des dieux russes est Péroun, le frappeur, le tonnant, qui semble bien répondre au fabricateur de la foudre mentionné par Procope. Péroun apparaît, dans certains documents, comme le premier et presque le seul dieu des Russes, celui dont les Slaves du Dniéper disaient déjà : le

dieu des Russes est grand. Il est pris à témoin, avec un dieu Volos ou Veles, dans les traités solennels conclus entre Oleg et Léon VI, entre Igor et les envoyés de Romain Lécapène (xe siècle). « Si quelqu'un du peuple russe viole ce traité, qu'il périsse par ses propres armes, qu'il soit maudit de Péroun, » dit le texte rapporté par la *Chronique de Nestor*. A la suite d'une conférence tenue à Kiev entre Igor et des délégués byzantins, les Russes se rendirent sur la colline de Péroun et jurèrent à la manière antique; les Grecs allèrent à une chapelle de saint Élie et mirent la main sur l'Évangile. Indication fort curieuse : soit en ce qu'elle tend à prouver qu'avant la conversion officielle, le christianisme avait un sanctuaire à Kiev, soit parce qu'elle établit une sorte de parallélisme entre Péroun et le prophète Élie. En fait, *Ilia*, dans la mythologie populaire, s'est substitué à Péroun; il est le saint du tonnerre; c'est lui qui produit la foudre en roulant dans les cieux sur son char de feu. Le héros épique Ilia Mourometz n'est autre qu'un successeur légendaire de Péroun, longtemps révéré sans doute à Mourom, sur l'Oka. Péroun avait des statues à Kiev et à Novgorod. Celle de Kiev était en bois, avait une tête d'argent et une barbe d'or. Elle tenait en main une pierre à feu, un carreau de foudre. Un feu de bois de chêne brûlait sans cesse devant elle. On sacrifiait en son honneur des animaux et même des victimes humaines, entre autres deux Varègues chrétiens qui gênaient le célèbre Vladimir (988).

Ce futur saint fut-il converti, comme Félix dans *Polyeucte*, par le sang de ces martyrs, ou par le souvenir de son aïeule Olga, ou par le récit que lui firent ses envoyés des merveilles de Constantinople et de Sainte-

Sophie, ou par le désir d'épouser une princesse byzantine? Il avait toujours eu des instincts dévots; païen fanatique, c'était lui-même qui avait érigé sur les falaises du Dniéper, entre autres idoles, le Péroun à barbe d'or. Sa conversion manqua d'humilité; elle débuta par la conquête de la Tauride et la prise de Chersonésos, avec menace de marcher sur Byzance si la princesse Anne lui était refusée, et acceptation éventuelle du christianisme. Ce fut dans la ville qu'il venait de prendre et de piller que le mariage fut célébré et consommé; les prêtres qu'il emmena à Kiev étaient ses captifs; les ornements, les reliques, dont il allait enrichir et sanctifier sa capitale, c'était son butin. C'est en apôtre armé (*iapostolos*) qu'il rentre à Kiev et qu'il catéchise son peuple. Au milieu des pleurs et de l'épouvante des Russes (les pauvres n'éprouvaient nul besoin de changer de Mamajumbo), les idoles sont renversées. Péroun est jeté à l'eau; mais comme il est en bois, il refuse d'abord d'aller au fond. On montre encore, sur le flanc des falaises kiéviennes, la *Dégringolade du diable* et, plus loin, l'endroit où le dieu obstiné tenta d'aborder et, de fait, s'échoua sur la plage. C'était un miracle aussi bon que tout autre. Et le peuple aussitôt se reprit à l'adorer. Mais les soldats remirent Péroun à flot et l'on n'en ouït plus parler. Puis, comme grenouilles, sur l'ordre du prince, hommes et femmes, maîtres et esclaves, vieillards et petits enfants, durent faire le plongeon dans le vieux fleuve sacré, tandis que, debout sur le rivage avec le pieux Vladimir, les prêtres grecs lisaient sur ces gribouilles chrétiens les prières du baptême;

Point de sel cependant; on s'en passa pour l'heure,

eût dit notre La Fontaine. Novgorod, pour diverses

raisons, goûta peu ces exercices aquatiques, qui faisaient de Kiev, sa rivale, la ville sainte et la métropole de la Russie; elle vivait d'ailleurs en bonne intelligence avec Péroun. Les dieux païens étaient rarement gênants. C'est une justice à leur rendre. Aussi les Novgorodiens résistèrent longtemps. Enfin, aidée du bras séculier, la grâce opéra. Force leur fut de précipiter leur Péroun dans les flots du Volkhof et de s'y plonger eux-mêmes.

Dans ce Péroun, beaucoup plus ancien que son successeur, vous avez reconnu le Perkunas, Perkuns lithuanien, la déesse scandinave Fiörgyn, et probablement la divinité qui a donné son nom, sous forme celtique, à la forêt et à la montagne *Ercunienne*. Et je ne vois, pour ma part, aucune témérité à l'identifier, d'après M. Girard de Rialle, avec le *Pardjanya* védique, dieu de l'orage et de la foudre. Pardjanya appartient à la toute première phase du polythéisme, lorsque, au sortir de l'animisme diffus, l'homme personnifiait, très vaguement encore, les phénomènes atmosphériques d'une certaine importance, le vent, le tonnerre, l'aurore, la nuit.

Un grand nombre de mythographes slaves ont essayé, en s'appuyant soit sur le lexique, soit sur les noms de lieu, de démontrer que le culte de Péroun s'étendait chez tous les peuples slaves. Mais la probabilité n'est pas la certitude ; et il est bon de laisser, jusqu'à nouvel ordre, Perkuns en Lithuanie et Péroun à Kiev et à Novgorod.

Le Péroun russe avait pour compagnon Volos, Veles, que nous avons vu figurer avec lui dans les traités conclus avec les Grecs ; c'était un dieu des campagnes et des bergers, sans doute à la façon du

Mithra perse, « Mithra, roi des gras pâturages ». Ce Veles était des plus populaires, car il a survécu à l'introduction du christianisme, sous le nom de saint Blaise, patron des bestiaux. M. Joseph Jireczak l'a retrouvé en Bohême. Là, Veles est devenu le diable.

Khors est une sorte de Mars, un dieu guerrier. A Koupalo, dieu des moissons, qui symbolisait le solstice d'été, on offrait des grains et des fruits ; en son honneur, on jetait dans l'eau des couronnes de fleurs, on allumait des bûchers et l'on dansait autour des flammes. Ces fêtes se sont perpétuées sous la religion chrétienne, et saint Jean en est naturellement devenu le héros.

Iarylo et Lada formaient un couple printanier ; le premier, « l'ardent, le bouillant », présidait à la génération ; l'autre aux plaisirs et aux amours. Lada est la Vénus slave ; des chansons, des formulettes, dont on retrouve un peu partout des variantes, attestent la généralité de son culte. Stribog, dans Nestor et le chant d'Igor, est dit l'aïeul de tous les vents. Beaucoup d'autres dieux, grands et petits, mâles et femelles, faisaient cortège à ceux que nous venons de nommer ; il n'y avait, surtout chez les Russes, aucun moment de la vie, aucun aspect de la nature et de l'année, qui n'eût sa divinité et qui ne fût, qui ne soit encore, l'objet d'un culte traditionnel, combiné le plus souvent avec les rites chrétiens de Noël, de Pâques et de la Saint-Jean. Nous essayerons tout à l'heure de grouper ce personnel mythique dans un tableau général.

§ 3. Région baltique, mélange de traditions germano-letto-slaves. — Svantovit, sorte d'Odin qui chevauche la nuit, a remplacé Hertha à Rugen. — Dieux à plusieurs têtes : Triglav, Svantovit, Porevit, Rugevit. — Un dieu lion, *Lev*-raczic, souvenir oriental.

La religion qui nous est le mieux connue, avec celle des Russes, est la religion baltique, demi-slave, demi-borusse, et qui, succédant à des cultes germains, avait accepté une organisation, une hiérarchie sacerdotale inconnue dans les autres régions de la Slavie. En Russie, nous avons vu les dieux en plein air, debout sur la berge des fleuves ; ailleurs les statues ou images sacrées habitent la forêt. Ici, et peut-être chez les Polabes de l'Elbe, nous trouvons de véritables temples, des sanctuaires dont les contemporains admiraient la richesse. Tacite, déjà, signale en ces parages quelque chose de semblable. Vous vous rappelez cette déesse Hertha, la Terre, que son prêtre tirait une fois l'an de son temple pour la promener dans les environs sur un char traîné par des chevaux blancs, et que des serviteurs, noyés après la cérémonie, baignaient au retour dans un lac sacré. C'est là que, après le départ des Ruges et des Hérules, s'était installé un puissant dieu slave, Svatovit, ou mieux Svantovit. Les écrivains germaniques, Helmold, Adam de Brême, les biographes d'Othon de Bamberg, les *Sagas* scandinaves, fournissent ici d'assez nombreux matériaux. Sur le témoignage d'Helmold, on a longtemps considéré Svantovit comme le dieu de la *sainte lumière*. M. Krek traduit son nom par *souffle violent* et en fait une divinité de l'atmosphère. Il fait remarquer que ses prêtres devaient éviter de respirer dans son

temple pour ne pas souiller le sanctuaire par un souffle humain.

Le temple principal de Svantovit s'élevait à Arkona, dans l'île, slave alors, de Rugen. Son idole était en bois ; sa main gauche tenait un arc bandé ; sa main droite une corne, la corne à boire des peuples du nord. Près de lui, étaient une selle et une bride de prodigieuse grandeur. Selon la croyance populaire, il chevauchait toute la nuit sur un cheval blanc. Tous les matins, le coursier rentrait couvert, disait-on, de sueur et de poussière, et il était soigné par des prêtres dont le plus ancien seul avait le droit de le monter. A la fin de la moisson, une grande fête était célébrée en l'honneur de Svantovit. On immolait des moutons devant le temple, puis le grand prêtre s'avançait aux pieds de l'idole et regardait dans la corne s'il y restait quelques gouttes de la liqueur fermentée qu'on y avait versée l'année précédente. Pour peu qu'il en restât, le grand prêtre prédisait une récolte abondante, la disette dans le cas contraire. Le temple d'Arkona était fort riche, on y consacrait une grande partie du butin fait sur l'ennemi. Trois cents cavaliers étaient commis à sa garde.

On a supposé que Svantovit avait été honoré jusqu'en Bohême et en Moravie ; et que, si la cathédrale de Prague était dédiée à saint Vit, c'est qu'elle avait remplacé un temple païen consacré à Svantovit. L'hypothèse est, certainement, ingénieuse.

A côté de Svantovit, en Poméranie, à Stettin et à Wolin (Wolin, île du même nom), se place un dieu tricéphale, Triglav, qui fait songer à une mystérieuse divinité celtique. Sa triple tête était coiffée d'un triple diadème d'où pendait un voile descendant jusqu'aux

lèvres, ses trois visages indiquaient qu'il régnait sur trois mondes ou sur trois temps, le ciel, la terre et les enfers, le passé, le présent et l'avenir. S'il se voilait les yeux, disaient ses prêtres, c'était pour ne pas voir les fautes des mortels. Des mouvements d'un cheval noir, qui lui était consacré, on tirait certains présages. On rapporte à son culte des idoles à trois têtes découvertes en Misnie, et le nom de Triglav, Terglou, donné à une montagne de Carniole. Triglav, à l'origine, avait peut-être représenté l'éclair au triple dard. Mais l'état précaire des Wendes, entre Germains et Scandinaves, avait donné à leurs dieux un caractère guerrier.

L'existence d'un dieu Radigost, peut-être Radagaise, est attestée par Helmold, Thitmar, Adam de Brême. Son temple, somptueusement décoré, à Ratara ou Retra, renfermait les statues des divinités slaves. Radigost était représenté sous l'apparence d'un guerrier couché sur un lit de pourpre. Un cheval lui était consacré. Une montagne, en Moravie, et deux ou trois villes, en Bohême, portent encore des noms analogues à celui de Radigost, et il est tout naturel de penser que son culte ou son souvenir s'étaient répandus dans la vallée de l'Elbe. — Un trait à noter en passant, c'est l'association du cheval à ces dieux baltiques, soit la germaine Hertha, soit les slaves Svantovit, Triglav, Radigost. Sans doute, en ces pays voisins du Mecklembourg, florissait depuis des siècles une race chevaline très appréciée ; on peut aussi conjecturer qu'à la différence des Sclavins, plusieurs fois mentionnés comme piétons, les guerriers wendes combattaient à cheval

Autre point, sinon rare, au moins très marqué ici :

cette abondance de têtes, dont plusieurs dieux sont affligés, — non seulement Triglav, mais encore Svantovit, qui paraît avoir été *quadrifrons* ; Porevid (le sage antique ou celui qui voit au loin), qui a cinq têtes, dont une sur la poitrine, main droite au menton, gauche au front ; Rugevit ou Ranovit, autre dieu guerrier de Rugen, qui en a sept et porte sept glaives suspendus au même baudrier, plus un huitième dans la main droite. — Ces monstruosités témoignent d'un certain effort de l'esprit pour spécifier les qualités et les diverses fonctions du dieu.

Parmi les dieux et idoles dont regorgeaient (*redundabant*, dit Helmold) les villes slaves, nous ne retiendrons plus que Luarasic (*Lev-raczic*), lion souverain, dieu-lion entouré d'ossements. C'est un personnage qui a bien son prix si, comme je le pense, il trahit, par sa nature même, son origine asiatique. Le lion, au bord de la Baltique, ne peut être qu'une tradition lointaine, une allusion à la patrie orientale.

§ 4. Les contes populaires. — Traces de mythes cosmogoniques et solaires. — Culte animique des forêts, des eaux, des fleuves, du soleil et du feu. — Culte des esprits et des âmes, des nymphes et des fées. — La croyance aux vampires. — Folklore infiniment riche.

Nous avons voulu passer d'abord en revue les quelques divinités principales ou plutôt celles dont les chroniqueurs anciens certifient l'existence, mais ce serait donner de la mythologie slave un aperçu bien maigre et par trop incomplet que de négliger les centaines de contes et chants populaires où vivent, sous des déguisements humains ou animaux, rois, princes, vieillards, brigands, sorcières, serpents, oiseaux,

tous les êtres surnaturels créés par l'imagination slave. C'est là, malgré le rajeunissement de la forme et l'altération des mythes, que réside le fonds des vieilles croyances naturalistes, animistes surtout, qu'entretenait une longue fréquentation des tribus mongoles, tartares, finnoises. C'est là que sont restés les débris de vieilles légendes cosmogoniques ou solaires.

« Quand il n'y avait pas de commencement du monde, chantent les paysans de Galicie, alors il n'y avait ni ciel ni terre. Seulement, il y avait une mer bleue ; et au centre de la mer un frêne verdoyant. Sur le frêne perchent trois colombes... elles délibèrent comment ourdir le monde : descendons au fond de la mer, extrayons la pierre d'or... ainsi un ciel clair se fera pour nous, un ciel clair et un soleil brillant... et une lune claire et une aurore claire et des étoiles mignonnes. »

N'y a-t-il pas encore un charme dans cette fruste et vague image du grand arbre cosmogonique et dans cette pierre d'or, qui rappelle l'or royal des Scythes, les tablettes d'or d'Odin, les trésors de Beowulf et de Sigurd, et le fameux or du Rhin — simples allusions à l'éclat du soleil levant et aux bienfaits de la lumière. D'autres fragments racontent ce que le dieu Lune dit à l'Aurore : « Où as-tu donc flâné, Aurore ? Où as-tu rôdé en pure perte, flâné pendant trois jours ? » et les infidélités sans nombre de l'Aurore, mère des étoiles, à son brillant époux, Lune ou Soleil. Quoi de plus curieux que ces bribes de Daïnas lithuaniennes ? « Menô (Lunus) épousa Saülé — ailleurs *Zorya* (Sourya, soleil femelle) — au premier printemps. Saülé se leva de grand matin. Menô (son frère époux)

se sépara d'elle. Menô rôdait tout seul, amoureux d'Aüchriné (l'aurore ou l'étoile du matin). Perkuns, fort courroucé, le pourfendit avec une dague : « Pourquoi t'es-tu séparé de Saülé ? Pourquoi aimes-tu Aüchriné ? » — Et encore : « Aüchriné fêtait ses noces. Perkuns, monté sur un char, entra par les portes, et il tua le chêne verdoyant. Le sang du chêne en s'écoulant arrosa mes robes, il arrosa ma belle couronne. » N'est-ce pas là un écho enfantin, confus, de ces hymnes védiques où mille variantes redisent les noces de l'aurore, les caprices de la foudre, et les aventures des astres ?

Avant même de célébrer les phénomènes célestes, les Slaves adoraient les forêts et les arbres, les fleuves, les lacs, les eaux, le feu, les âmes des morts et les esprits des choses.

Dans un vieux poème tchèque (XIIIe s.), le héros Zaboï s'écrie : « L'ennemi a chassé les éperviers de nos forêts sacrées. Il nous défend de nous prosterner le front contre terre devant nos dieux, de leur donner à manger au crépuscule. Là où nos pères offraient des mets à nos divinités, là où ils chantaient des hymnes, l'ennemi fait abattre tous les arbres, il fait briser tous les dieux. » Le Volga, le Dniéper, le Don, et bien d'autres cours d'eau ont été personnifiés et divinisés. On contait que le Volga et son affluent la Vazuza avaient gagé à qui atteindrait le plus tôt la Caspienne. La Vazuza, s'étant levée pendant la nuit, croyait arriver la première ; mais le fleuve, furieux, la rejoignit à Zoubstof ; et vaincue, séduite, elle pria le Volga de l'emporter dans ses bras jusqu'à la mer. Les rivières offensées savaient se venger : un jeune guerrier avait prié respectueusement la Smorodina

de lui montrer un gué ; après avoir passé, il lui échappa de dire : « Cette Smorodina si redoutable ! Eh ! c'est une mare d'eau de pluie ! » Au retour, il fut englouti, et les flots murmuraient : « C'est ton orgueil qui te fait périr. » Le Cosaque Stenko Razin (XVIIe s.) jeta dans les flots du Volga, qui l'avait protégé, une victime humaine, une belle esclave persane. Aujourd'hui encore, les paysans, à titre d'action de grâces, jettent quelques menues offrandes dans les rivières qu'ils ont traversées.

Procope, au VIIe siècle, indique déjà des croyances de ce genre chez les Slaves qui furent en rapport avec l'empire byzantin. En Bohême, les fontaines recevaient des libations et des victimes ; édits et mandements n'empêcheront pas le paysan tchèque ou morave de lancer un pain frais et deux bougies de cire dans la rivière où quelqu'un s'est noyé ; encore moins, la veille de Noël, de jeter dans son puits une cuillerée de chaque plat. Une certaine source Glomazi était l'oracle des riverains d'un étang où elle se déversait ; les chances de paix et de guerre se mesuraient au niveau des eaux.

Le feu n'était pas l'objet de moins de croyances et de superstitions ; il jouait, dans le culte, le même rôle que chez les Hindous et les Persans. Un botaniste polonais du XVIe siècle (1506) accuse ses compatriotes de « sacrifier aux démons en brûlant certaines plantes avec du feu obtenu par le frottement de deux pièces de bois (l'Arani védique). Il y avait, dit-il, des vestales et des prêtres préposés à la garde du feu sacré, ainsi que des vierges chargées de veiller à la conservation du feu des épreuves judiciaires ou ordalies ». Nous avons parlé des bûchers solstitiaux. Les

femmes de Lithuanie (comme nos confréries du Rosaire) allument un cierge bénit pour conjurer la foudre, en criant : *Dewe Perkuna, apsaugog mus*, « Divin Perkunas, aie pitié de nous. » Les Raskolniks offrent à Dieu en holocauste leurs personnes et leurs bestiaux. Le respect qu'on témoigne au feu est tel, qu'on croit commettre un péché en crachant dans un foyer. De tous les souvenirs laissés par le culte du feu dans les traditions et les idiomes slaves, le plus significatif est peut-être le suivant : les premières versions slaves des évangiles (IXe siècle) traduisent le mot *resurrectio* par *veskres*, littéralement, dit Chodzko, « ascension du feu », — c'est le réveil d'Agni qui dort dans le briquet de bois.

Le christianisme trouva en pleine vigueur le culte des morts, caractérisé, comme partout ailleurs, par l'immolation des femmes sur le tombeau des époux, par les banquets funèbres et les offrandes d'ustensiles et d'aliments. Le défunt était enseveli le plus souvent sous le seuil de la maison. Cependant de vastes tumuli indiquent encore aujourd'hui des sépultures communes. La crémation était en usage chez un grand nombre de tribus ; chez d'autres, les deux modes funéraires étaient pratiqués simultanément : et les mânes se trouvaient bien du feu comme de la terre. En l'honneur de ces *Dzyadi*, de ces morts immortels, on célébrait une grande fête, appelée *trizna*, jeux guerriers terminés par un festin auxquels ils étaient conviés. Dans un poème de Mickievics, *Dziady*, imité de chansons lithuaniennes, le sacrificateur invoque ainsi les mânes : « Arrivez dans le temple sacré, où il y a de l'aumône, des prières, de la nourriture, des boissons... Que désires-tu, âme

chérie? Veux-tu des friandises et des douceurs? Il y a ici des pâtes frites, des beignets, du lait, des fruits, des fraises. »

Les âmes, Douchy (sanscrit *Dhuka*, souffle, même racine que *thu-mos*, *fu-mus*), étaient bien ce fantôme, ce *double* que nous connaissons. Elles avaient la faculté de quitter le corps pendant le sommeil, à plus forte raison après la mort. Elles pouvaient se retirer dans un lieu ensoleillé et verdoyant, *nav* ou *raj*, sorte de paradis; mais elles quittaient volontiers ces *amœna vireta*, ces prairies aimables, pour hanter leurs anciennes demeures. C'est elles qu'on appelait *domovoï*, génies du foyer, protecteurs de la maison. Vous reconnaissez ici l'identité originelle des mânes, des pénates et des lares, et cette doctrine de la seconde vie qui, bien loin d'être une conquête de la raison cultivée, procède du plus humble animisme. Elle en est partie intégrante et répond à la vieille conception dualiste des choses et des êtres. Ce n'est pas l'homme seulement, ce sont les eaux, les arbres, les prairies, le vent et la rosée qui dégagent des esprits, des génies plus ou moins indépendants de l'objet dont ils furent les hôtes passagers. De là, chez les Russes, ces *Liechys*, esprits des bois, ces *Poloudnitzas*, ces *Rousalkas*, nymphes des champs et des prés, cet *Esprit des Eaux* des contes recueillis par Ralston; de là chez les Serbes les *Vilas*, chez les Bulgares les *Joudas*, *Divas* et *Samodivas*. Ces fées mènent au clair de lune des rondes fantastiques, habitent les forêts, les rochers, les sources, et se mêlent à la vie des hommes. *Déva* ou *Dewana* est la princesse Aurore, la vierge du matin, dont le nom a passé si aisément à la Vierge des chrétiens. Les *Rojenitsas*,

les *Soujdenitsas* (avec *Jiva*, la vie) président à la naissance.

A côté de ces génies, capricieux, mais favorables, se pressent les démons funestes et cruels, *Kochtchei l'immortel*, étrange personnage qui symbolise l'hiver ; la *Baba Yaga* des Russes, détestable petite vieille qui voyage dans un mortier, ou dans une cabane tournante, effaçant derrière elle, avec un balai, les traces de son passage. *Morena* est, chez les Slaves occidentaux, la déesse de l'hiver et de la mort. En Moravie, à l'approche du printemps, les jeunes gens vont, en chantant des chansons, jeter à l'eau le mannequin qui la représente.

Ajoutez *Tras*, le génie de la terreur et des tremblements de terre, les *Biesy* ou *Biedas*, les *Dives*, les *Strygas*, les dragons, enfin les *Vampires*. Le mot « Vampire », d'ailleurs difficile à expliquer, est certainement, dit M. Louis Léger, d'origine slave : polonais *Upior*, russe *Upyr*. Le Vampire est un mort qui sort la nuit de sa tombe et vient sucer le sang des vivants endormis, des enfants surtout. Il faut, pour le réduire à l'impuissance, mutiler ou transpercer son cadavre. On le cherche ; et si, dans les cimetières, on découvre un corps à la peau rosée, à la chair encore fraîche, c'est lui, c'est le Vampire, et on lui plonge un épieu dans le cœur. Un autre mot slave, qui désigne le même être mythique, le *Vlukodlak* (à poil de loup, loup-garou), a passé chez les Turcs, chez les Grecs, les Albanais et les Roumains ; *brukolakos*, le *brukolaque*. Ces métamorphoses des morts et des esprits sont communes dans toutes les mythologies et n'ont pas donné peu de force aux présages fournis par les loups, les renards, les serpents, les éperviers,

les cygnes, les corbeaux, et, en somme, par tous les accidents ou phénomènes réels et imaginaires.

L'animisme slave s'est réfugié tout entier dans les chants et les contes populaires, mais il ne les inspire pas seul, il s'y rencontre avec d'intéressants débris du cycle atmosphérique et solaire. Les contes si bien choisis par Chodzko, et qu'on dirait souvent empruntés aux *Mille et une Nuits*, nous promènent dans un monde enchanté où les larmes de la rosée tombent en pleurs de perles, où l'oiseau Ohnivak, oiseau de feu, de foudre, de lumière, chante dans une cage d'or, où le cheval de feu porte les héros à travers l'étendue, demeure du vent, où Vsevède (Visvavéda, qui voit et sait tout), le soleil aux cheveux d'or, entre vieillard dans sa maison nocturne, d'où il sort enfant tous les jours. Tantôt sur la montagne de verre ou de cristal, autour d'un grand feu, les rois des éléments siègent sous la présidence du Temps, le Zervane Akérène des Sassanides ; tantôt les douze mois se lèvent tour à tour à l'appel de Janvier, le grand Setchène (conte bohème).

On me saura gré de résumer au moins ce dernier récit.

La pauvre Marouchka, tous les jours plus docile et plus charmante, est la servante de sa demi-sœur et de sa belle-mère. On l'envoie au cœur de l'hiver chercher des violettes sur la montagne. Là, sur la crête la plus élevée, autour d'un grand feu, sur douze blocs de pierre, siégeaient douze personnages, trois avec des cheveux blancs, trois moins âgés, les autres plus jeunes et plus beaux. Ils ne disaient rien, chacun assis sur sa pierre regardait le feu. « Ma fille, que veux-tu ? — Des violettes. — Ce n'est pas la

saison, ne vois-tu pas la neige? — Pâtres, on me tuera ; dites-moi où j'en pourrai cueillir. » Alors le grand Setchène remit son bâton au plus jeune des mois. « Frère Brézène (Mars), dit-il, prends la plus haute place. Brézène fait, du bâton, un geste au-dessus du feu. La flamme jaillit, la neige fond, les arbres bourgeonnent, l'herbe verdoie, et sous les branches fleurit la violette. Toute la pelouse en bleuissait. — Le lendemain, ce sont des fraises qu'on demande à la petite Cendrillon. Et la scène se renouvelle. Tchervène, Juin, prend la plus haute place. Les oiseaux chantent, les fleurs embaument la forêt. C'est l'été ; sous les hêtres, la terre est semée de petites étoiles blanches qui rougissent, mûrissent, et les fraises couvrent la clairière ; on eût dit une mare de sang. Et ainsi de suite, pour les pommes, et toujours Setchène, bienveillant, comble les vœux modestes de l'enfant persécutée. La mauvaise sœur veut, à son tour, obtenir la faveur des génies. Elle ne revient pas ; sa mère sort pour la chercher. Marouchka reste seule ; elle les attendit en vain ; toutes deux avaient gelé sur la montagne.

Ces fleurettes de l'imagination slave, qui ont repoussé sous le terne et uniforme niveau chrétien, ne font-elles pas regretter cette mythologie, naïve sans doute, mais infiniment plus riche et plus ingénieuse que ce qui l'a remplacée ? Mais il faut se faire à l'inévitable.

Les Slaves, venus tard aux confins du monde christianisé, ne pouvaient échapper aux *bienfaits* du christianisme, sous peine de rester à jamais isolés de l'Occident. Comment, d'ailleurs, une religion sans préceptes, sans dogmes, sans mystères, sans clergé,

eût-elle lutté contre une si merveilleuse combinaison de douceur et de violence, de faste et d'austérité, d'humilité et d'ambition tyrannique ? Quant aux dogmes et aux mystères, ces divagations n'étonnaient pas les Slaves, ils en avaient cru bien d'autres. Quant au culte, ils ne pouvaient qu'être séduits par la mise en scène si bien réglée et par la propreté évidente du pseudo-sacrifice, ingénieux sans doute, où le pain et le vin sont divinisés. Pour l'enseignement, ce leur était, certes, chose toute nouvelle que cette morale empruntée par l'Église à la sagesse des anciens et qui devait leur paraître émanée d'une sphère inconnue.

Il est donc hors de doute que l'accession des Slaves au christianisme a élevé quelque peu leur niveau intellectuel, — parce que les doctrines chrétiennes s'étaient formées dans un milieu civilisé ; parce que, bon gré, mal gré, l'Église, quand ce n'aurait été que pour en imposer aux barbares, avait dû retenir au moins les apparences de la civilisation antique.

Mais de combien de maux, de catastrophes fut payé ce progrès, médiocre à tout prendre ? car le tempérament et les mœurs de la barbarie slave ne s'amendèrent pas si vite. La crainte de Jéhova et de l'enfer éternel valut à l'Église plus de riches expiations que d'adoucissement au sort des faibles et des serfs. Les persécutions dirigées contre les païens obstinés de la Baltique ; les guerres de religion substituées, avec avantage, au sacrifice sanglant ; les sectes lamentables, les supplices pieux, les massacres de hussites et de catholiques, les défenestrations de Prague, les batailles de la Montagne Blanche et autres, la domination des Jésuites en Bohême et en

Pologne, l'étouffement quatre ou cinq fois séculaire de la pensée slave : voilà ce que la religion de paix peut inscrire parmi ses titres de gloire.

§ 5. Les Fennes de Tacite. — Mythologie finnoise ; formation tardive de l'épopée intitulée *Kalévala* et du *Kantélétar*. — Les infiltrations indo-européennes et chrétiennes n'en altèrent pas l'originalité.

Nous manquerions, je crois, à la justice, si, à côté des Germains et des Slaves, nous ne faisions quelque place aux Finnois, à ces Finnois si dédaignés de Tacite, qui ont couvert avant les Indo-Européens une notable partie de l'Europe nord-occidentale. Les ougro-finnoïdes ont certainement fourni une grande moitié des populations russes, suédoises et baltiques. Ils ont été visiblement les plus intelligents des types humains après les Aryas et les Sémites. Nous donnerons quelques pages à la curieuse épopée qui est sortie, il y a seulement cinquante ans, de leurs traditions et rapsodies populaires.

Les Indo-Européens sont entrés assez tard dans l'histoire. Partout ils ont rencontré, recouvert ou évincé des populations que nous appelons autochthones, faute d'en connaître l'origine. Ces peuples ont exercé sur leurs destinées des influences diverses, tantôt hâtant le progrès des Hellènes, par exemple, ou prolongeant la barbarie des Celtes, des Germains ou des Slaves. Il est probable que ces derniers formaient au début des tribus très peu nombreuses qui, tout en répandant leurs idiomes autour d'elles, s'imprégnaient fortement des mœurs et du caractère des peuplades qu'elles s'annexaient peu à peu.

Il reste encore d'assez nombreux spécimens des races traversées par l'exode indo-européen, Kalmouks, Baskirs, Khazars, Mongols, et qui ne se sont guère modifiées au contact des Aryas. Mais une fusion, ancienne et de jour en jour plus complète, s'est opérée entre les Scandinaves et Letto-Slaves d'une part, et les Finnois de la Baltique, d'autre part; ceux qui, pense-t-on, nous ont laissé ces amas de débris alimentaires connu sous le nom de *Kokkenmodjings*.

Avant Tacite, l'histoire est muette sur les Finnois, les *Fennes*. C'étaient encore, vers la fin du Ier siècle de notre ère, des sauvages, vivant mal de leur chasse et de leur pêche. « Chez eux point d'armes, ni de chevaux, ni de foyer domestique. Ils ont pour nourriture de l'herbe, des peaux pour vêtements, la terre pour lit. Toute leur ressource est dans leurs flèches, qu'ils arment, n'ayant pas de fer, avec des os pointus. La même chasse nourrit également les hommes et les femmes ; car celles-ci accompagnent partout leurs maris et réclament la moitié de la proie. Les enfants n'ont d'autre abri contre la pluie et les bêtes féroces que les branches entrelacées de quelque arbre où leurs mères les cachent. C'est là que les jeunes se rallient, que se retirent les vieillards. Ils trouvent cette condition plus heureuse que de peiner à cultiver les champs, à bâtir des maisons. » Sorte de Magdaléniens attardés, ils sculptaient volontiers ou moulaient en têtes d'animaux le bout de leurs casse-tête en schiste argileux et en bronze. L'âge néolithique s'était chez eux singulièrement prolongé. Les premiers importateurs du bronze avaient passé à côté d'eux sans leur suggérer l'idée de l'agriculture et de la métallurgie ; leurs casse-tête en métal appar-

tiennent en effet à la dernière époque du bronze. Quant au fer, il n'a dû s'introduire que bien tard dans la Finlande. A part quelques pièces qui peuvent remonter à la fin de l'industrie romaine, l'ensemble paraît dater des temps mérovingiens et même carolingiens.

Ainsi rejetés, pour ainsi dire, en marge de l'humanité active et remuante, ils se virent délogés des rives méridionales de la Baltique par le long défilé des Bataves, Teutons, Cimbres, Hérules et Ruges ; écartés de la Scandinavie habitable, par les Gots ; enfin confinés par le débordement des Letto-Slaves sur le pourtour de la Baltique orientale, parmi les lacs de la Finlande, sur les côtes de la Bothnie et dans le Finmark norvégien. L'existence nationale du peu qu'il en restait au sud du golfe de Finlande et aux alentours des lacs Onéga, Ladoga, etc., Lives, Estes, Vesses, etc., prit fin dans la seconde moitié du XIIe siècle. Christianisés lentement et obscurément, gouvernés par des ducs suédois, menacés puis englobés par l'expansion moscovite, ils forment depuis 1814 une enclave de l'empire russe. Eh bien ! après avoir végété tant de siècles sans initiative et sans résistance efficace, au moment même où leur race primitive ne se discerne plus sous les croisements qui l'ont transformée, les Finnois ont manifesté tout à coup un véritable sentiment national et une intéressante activité intellectuelle. La Finlande s'est mise à étudier sa langue, le *Suomi*, idiome agglutinant que les contacts étrangers ont fait évoluer sourdement vers l'état flexionnel ; à recueillir leurs traditions et à écrire leur littérature, comme une dame, à l'heure de la retraite, se décide à rédiger ses

souvenirs, ses mémoires, le testament de son esprit. Or, il se trouva qu'une foule de chants et de poèmes fabuleux, d'origine toute nationale et païenne, s'étaient transmis de père en fils par la récitation, à la façon des Hymnes du Rig-Véda, sinon avec les mêmes garanties d'exactitude, du moins avec une très visible authenticité. Des *Runoïas* ou rapsodes, assis à cheval, face à face, sur un banc étroit, où ils se balancent d'arrière en avant, dans le village et sous la tente du nomade, aux rives de la Baltique aussi bien qu'aux confins de la Sibérie, en débitaient naguère encore les interminables couplets. C'est de là que des collecteurs érudits rapportèrent à une société académique finnoise, fondée en 1831 à Helsingfors, des fragments sans nombre dont la juxtaposition a formé une un peu trop longue et confuse épopée, le *Kalévala ;* tout ce qui est venu par surcroît, tout ce qui n'a pu entrer dans les refontes successives du grand poème — les scories — a été grossir un recueil, le *Kantélétar*, toujours ouvert aux variantes et aux acquisitions nouvelles.

Pour les peuples chez qui les moyens mnémoniques, écriture et imprimerie, ont si fort émoussé la mémoire, ces vieilles poésies récitées par des rapsodes à l'attitude bizarre et enfantine sont des objets d'étonnement profond, mêlé d'une certaine défiance, qui s'évanouit pourtant devant le fait de cette académie constituée *ad hoc*, devant les noms et l'attestation des collecteurs. Enfin l'éclosion toute contemporaine — 1835, 1849, 1865 — de ce cycle épique, qui a reçu le titre de *Kalévala*, « Pays ou monde des héros », apporte une confirmation singulière, et d'une force presque invincible, aux hypothèses modernes sur la formation

fragmentaire et lente des épopées dites populaires. Oui, c'est bien ainsi que sont nées, légende à légende, l'histoire fabuleuse et la mythologie des Achéens. Puis, la gestation achevée, il est venu un homme, un génie, ou simplement un érudit artiste, qui a combiné, soudé les morceaux, là un Vyâsa, un Homère, ici un docteur Lönnrot — l'Homère finnois — le compilateur et ordonnateur du Kalévala. Pour ce qui est du Kantélétar, il tient exactement, dans le cycle héroïque des Finnois, bien qu'avec plus d'étendue, la place des hymnes et fragments dans le cycle homérique.

Le Kalévala, deux fois traduit par Léouzon Le Duc[1], et dont, plus récemment, Ujfalvy avait entrepris une interprétation plus serrée et plus savante, est un poème de cinquante chants et de près de vingt-trois mille vers, où s'amalgament une foule de données réelles et mythiques, souvent altérées par le contact des Germains, des Scandinaves et des Slaves. On y aurait aisément trouvé les éléments d'une Odyssée aventureuse, d'une Iliade guerrière, et aussi d'une Théogonie d'Hésiode. Tel qu'il se présente à nous, malgré son verbiage puéril et l'incohérence de ses conceptions, le Kalévala dépasse de beaucoup la portée intellectuelle des races apparentées aux Finnois. Il porte les marques visibles d'une éducation supérieure, ignorée des chantres naïfs qui en subissaient l'influence. Sans effacer, sans même atténuer les superstitions qui sont les croyances fondamentales des Finnois comme des tribus sibériennes, le culte animiste des mélèzes, des forêts, des sources, des lacs, des esprits et des amulettes, le génie indo-européen s'est infiltré dans ce fouillis d'idées troubles,

[1] Publié en in-8 par A. Lacroix et Cie (*Librairie Internationale*).

et il y a projeté quelques lueurs de raison. C'est ce mélange d'élucubrations infimes et de fictions plus relevées qui fait le prix du Kalévala et l'originalité de la mythologie finnoise. La formation des idées chez un peuple qui n'a pas d'histoire se prête mal à un examen critique, on ne peut que les accepter en bloc telles que le temps les a fixées, à une époque incertaine, sans doute avant le xve siècle. Tout au plus quelques rapprochements, sans en éclairer la succession, en feront-ils entrevoir les origines possibles et probables.

La première *runo* est cosmogonique. La Vierge de l'air descend sur les vagues, où le souffle du Vent la féconde. Un aigle ou un canard dépose des œufs sur ses genoux. Ces œufs, en se brisant, forment la terre, le ciel, le soleil, la lune, les étoiles, les nuages. La Vierge de l'air façonne les choses, portant dans son sein Vaïnamoïnen, le *runoïa* éternel, qui se dégage enfin de sa mère et prend pied sur le cap inconnu d'une île déserte. Nous voyons l'antique héros déposer dans le sol le germe du chêne, défricher les forêts qui obstruaient la lumière du jour, et récolter les moissons qu'il a semées. Vaïnamoïnen, l'imperturbable, est avant tout un barde, un enchanteur, un *chaman ;* dans ses créations et dans ses luttes, il n'a guère qu'une arme, la magie de ses paroles. C'est par ses incantations qu'il triomphe de Youkahaïnen, « le maigre garçon de Laponie », et le contraint à lui promettre en mariage sa sœur Aïno. Mais il n'a point le charme qui fait aimer. Quel talisman effacerait les rides de la vieillesse ? Aïno se noie de désespoir. Le vieux fiancé la repêche sous la forme d'un poisson, qui lui échappe encore. La recherche d'une femme l'entraîne aux sombres régions

de Pohjola, où la reine Louhi lui demande un talisman, de forme et de nature mystérieuse, le *Sampo*. Alors paraissent deux autres héros, plus jeunes, Ilmarinen, « celui qui a forgé le couvercle des cieux », et le pétulant Lemmikaïnen, sorte d'Achille joyeux. Tous deux aiment la Vierge de Pohja, « assise sur la voûte de l'air, appuyée sur l'arc-en-ciel, resplendissante dans ses vêtements blancs ». Cette Hélène capricieuse leur impose diverses épreuves. Tué par un serpent, Lemmikaïnen, le facétieux compère, le joyeux patineur, roule dans les tourbillons infernaux du fleuve *Tuoni*. Sa mère recueille ses débris et le rend à la vie par l'application d'un baume magique. Ilmarinen s'est d'abord entaillé le genou avec sa hache ; mais guéri par un vieillard « qui sait les paroles originelles du fer », il réussit à forger le Sampo. Cependant, « le vieux, l'imperturbable Vaïnamoïnen n'avait pas renoncé à la Vierge de Pohja ». Il recommençait bravement la troisième épreuve, qui consistait dans la construction d'un bateau. Trois paroles lui manquent ; il descend dans le Tuonéla pour les trouver, et les arrache au géant Vipunen, qu'il a réveillé dans sa tombe. Son navire achevé, il vogue vers Pohjola, où Ilmarinen le rejoint. La fille de Louhi dédaigne encore le vieux *runoïa* et se décide, à contre-cœur, pour le jeune forgeron des cieux. Le mariage a lieu enfin. Les noces sont joyeusement célébrées, et la Vierge de Pohja suit en pleurant son époux qui la conduit dans sa maison où ils sont rejoints par Vaïnamoïnen. Le barde, sans rancune, joue, dans le festin nuptial, le rôle des rapsodes homériques. Le bonheur d'Ilmarinen n'a pas une longue durée. Son épouse a péri victime de je ne sais

quel tour joué par elle à son bouvier Kullervo. Par un charme de ce Kullervo, ses génisses, changées en ourses et en louves, l'ont dévorée. Le forgeron des cieux essaye d'une femme d'or et d'argent, qu'il s'est fabriquée ; puis, n'en pouvant supporter le contact, il l'offre à Vaïnamoïnen. Celui-ci, comme un autre Hésiode, exhorte ceux de sa race à ne jamais rechercher pour épouse une fille d'or, à ne jamais courir après une fiancée d'argent. Un autre mariage ne réussit pas mieux à Ilmarinen.

Alors les trois héros unissent leurs ressentiments. La grande lutte commence entre Kaléva et Pohja, entre les Finnois et les Lapons, mais aussi entre les puissances du jour et celles des ténèbres ; c'est l'antique fond de toutes les épopées nationales et mythiques. Le prix de la victoire sera le Sampo, cet autre *palladium*. Les péripéties sont innombrables. D'un côté s'avance le navire des héros. Le barde, avec les os d'un brochet gigantesque, s'est construit une harpe ou kantèle, dont les accents charment les dieux, les hommes, la nature entière ; lui-même en est ému jusqu'aux larmes ; ses pleurs tombent dans la mer et s'y changent en perles fines. Du nord, Louhi, déchaînant les monstres infernaux, lance ses armées ; aigle immense, elle couvre ses soldats de ses ailes. Tout d'abord endormie par le kantèle, Louhi. s'est laissé prendre le Sampo ; mais, réveillée par les chants rauques de Lemmikaïnen, elle suscite une tempête qui submerge navire, kantèle et talisman. Les trois héros, cependant, échappent au naufrage Les exploits de Lemmikaïnen, les enchantements du runoïa décident la victoire en leur faveur. Ils abordent sur le rivage où la mer a rejeté les débris du Sampo.

Une prospérité sans égale règne dans le pays que protège le mystérieux fétiche. Des cérémonies solennelles célèbrent la victoire que Vaïnamoïnen a remportée sur un ours formidable, nouvel allié de Louhi, terrassé par un nouveau kantèle.

Hélas ! la vieille reine de Pohja, la nuit polaire, s'avise d'un expédient fatal. Elle enferme dans un rocher le soleil et la lune. Ukko, Yumala, le Jupiter finnois, cherche en vain les astres perdus, en vain il fait tournoyer son glaive d'éclairs. Une dévorante étincelle jaillie de son foudre va se cacher dans le ventre d'un brochet géant. Vaïnamoïnen et Ilmarinen pêchent le monstre et tirent le feu de ses entrailles ; mais ce n'a pas été sans courir de terribles dangers. Ilmarinen surtout a souffert des atteintes de la flamme. Il n'en guérit qu'en se plongeant dans la neige et la glace. Une lune d'or et un soleil d'argent, œuvres du forgeron céleste, remplacent tant bien que mal les grands luminaires, jusqu'à l'heure où Louhi, énervée par les conjurations, accablée par les défaites, consent à mettre en liberté ses flamboyants captifs.

Le Kaléva ne jouira pas longtemps du triomphe suprême de ses dieux et de ses héros. Un petit enfant confond la sagesse de Vaïnamoïnen ; une baie est descendue dans le sein de la chaste vierge *Marjatta*, un dieu nouveau est né dans une crèche. C'en est fait de la puissance du Runoïa, de la gloire de Kaléva. Saisi de colère et de honte, l'Imperturbable s'en fut errer le long du rivage ; puis, sur une barque de cuivre, évoquée par la force de son chant, il se dirigea vers les horizons lointains, « vers les espaces inférieurs du ciel ». Avant de disparaître, et tandis qu'assis au gouvernail, il fendait les flots orageux, il éleva la

voix pour la dernière fois : « D'autres temps passeront, s'écria-t-il, d'autres jours se lèveront et se coucheront, alors on aura de nouveau besoin de moi ; on m'attendra, on me désirera pour apporter encore un *Sampo*, pour fabriquer un nouveau Kantèle, pour retrouver le soleil et la lune disparus, pour ramener avec eux la joie exilée de la terre. »

Tel est le canevas étrange, plein de lacunes, de digressions oiseuses et de reprises trop visibles, où sont brodées en fils souvent précieux les légendes mythiques et les traditions nationales ramassées dans toute la partie de la Russie qui est située au nord du Volga, et qui forment la bible finnoise. Vous aurez facilement saisi au passage les idées étrangères apportées à l'Occident septentrional par les Celtes, par les Gots, par les Scandinaves et Byzantins. Le chêne est consacré à Ukko ou Yumala, comme à Esus, comme au Zeus de Dodone, et presque en tout pays d'Europe au dieu suprême ; Ilmarinen, rival d'Héphaïstos, forme une Pandore, une femme d'or et d'argent ; le baudrier d'Orion est nommé le glaive de Vaïnamoïnen. La fille d'Ilma, qui flotte sur les eaux (du lac Ilmen), rappelle Amphitrite et les Néréides. L'oiseau qui dépose des œufs cosmogoniques sur les genoux de la Vierge de l'air est proche parent du cygne de Léda. Il est question sans cesse de ces vaches fabuleuses qu'on retrouve dans toutes les légendes solaires. Lemmikaïnen, invulnérable comme Achille, a été comme lui plongé dans l'eau, « trois fois pendant une nuit d'été, neuf fois pendant une nuit d'hiver ». Les divinités sont « donneuses », comme les dieux du Rig et d'Hésiode. Les morts habitent les bords d'un Cocyte, d'un Phlégéthon ver-

tigineux, le fleuve Tuoni. Nous avons signalé l'antagonisme du Kalévala et du Pohjola, lutte de deux races et deux principes, qui, fondamentale dans toute épopée et dans toute religion indo-européenne, s'est insinuée même au cœur de la mythologie chrétienne.

Je n'ai peut-être pas fait ressortir assez les côtés purement animistes de l'imagination finnoise, ces talismans, ces paroles cabalistiques, cette magie noire et blanche qui, sans manquer à aucun peuple, même le plus civilisé, le plus sceptique en apparence, forment le trait dominant des croyances et des pratiques religieuses chez les races de la Sibérie et de l'Europe septentrionale. Il va sans dire que ces conceptions chamanistes abondent dans le Kalévala et dans le Kantélétar. Nous relèverons, comme tout à fait typiques d'un état d'esprit si puéril et si tenace, le perpétuel recours à la puissance des incantations et des formules. Savoir « les paroles originelles » du chêne, du froment, du fer, de la foudre et du vent, c'est créer les choses, les êtres, les cieux, c'est maîtriser l'univers. Pareille illusion anime les chantres védiques, les évocateurs et sorciers de tous les temps, l'exorciste du moyen âge et le dévot moderne, égreneur de chapelets ou porteur de versets du Coran. Mais nulle part autant que dans les runos finnoises, on ne sent le souvenir vivace, l'admiration intense et naïve qui ravit l'homme en extase, quand la première parole articulée vint fixer la pensée, éclairer à la fois le monde et l'intelligence et créer vraiment les objets en leur donnant un nom. C'est là une preuve d'antiquité relative, la plus forte qu'on puisse alléguer en faveur de certains chants du *Kalévala*. Vous aurez remarqué ces termes si fréquents de *runo*, *runoia*,

Chaque livre du poème est une *rune ;* Vaïnamoïnen est un diseur de runes. Le mot est-il suomi ? Dans ce cas, c'est des Finnois aux Gots que serait venue l'habitude de certaines formules cabalistiques, orales chez les Finnois, plus tard notées chez les Scandinaves à l'aide d'une écriture secrète, l'alphabet runique. Le mot est-il au contraire d'origine germanique ? Je l'ignore. Mais l'emploi, chez les Finnois, s'en explique aussi aisément. Ils auront appliqué l'expression *runo* à leurs formules sacrées, d'autant plus facilement qu'ils ne savaient ni lire ni comprendre les caractères runiques.

La poésie du Kalévala procède par répétitions, par refrains, par épithètes et descriptions interminables, tous expédients de peuples jeunes, ou mieux enfants, et qui aiment d'autant plus à parler qu'ils ne pensent ni beaucoup ni vite. Les images sont vives, quelquefois charmantes, souvent bizarres. Il n'y a rien dans ces récits, allongés sans doute et altérés par une longue succession de ménestrels rustiques, rien qui puisse lutter avec la cohérence, la mesure et la grandeur des épopées grecques ou de la poésie moderne. Mais ils tiendraient leur place, et non sans honneur, parmi les compositions du moyen âge français ou germanique. C'est merveille vraiment qu'ils aient pu venir jusqu'à nous purs de toute interpolation chrétienne, plus originaux en ceci, plus authentiques que l'Edda elle-même. Leur longue dispersion sur de vastes espaces les a préservés.

Les chants nationaux des Magyars, proches parents linguistiques des Finnois, n'ont pas eu pareille fortune. On sait seulement qu'ils ont existé, et que de nombreux rapsodes accompagnaient les bandes hon-

groises. Mais, confisquées et adultérées dès le XIe siècle (1061) par des chroniqueurs latins, les légendes magyares ont perdu toute trace des croyances sinon des mœurs primitives.

Partout où l'Église a mis la main, partout où son niveau s'est appesanti, elle a enrayé, faussé ou supprimé l'évolution naturelle des peuples. Tour à tour, nous l'avons vu, les nations civilisées et barbares ont passé sous les fourches caudines de la théologie, abdiquant, pour de longs siècles, la liberté de leur esprit et la direction de leurs actes. Leur entrée successive, mais désormais accomplie, dans cet ordre nouveau, si tant est que ce nom convienne au sombre chaos du moyen âge, dans cette unité factice qu'on a nommée la chrétienté, marquera le terme de ces études sur le développement original des Indo-Européens depuis les temps les plus reculés jusqu'au triomphe du christianisme.

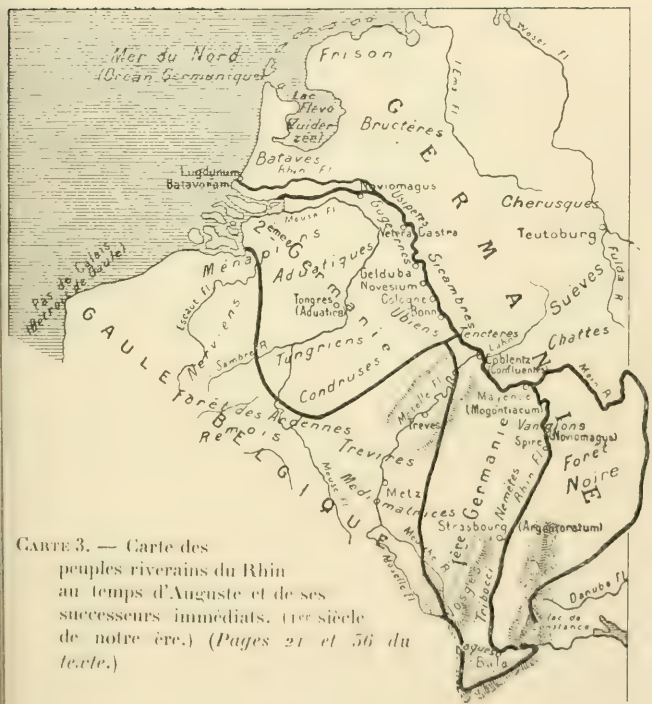
FIN

CARTE I. — L'Europe Nord-Orientale au ve siècle avant notre ère, d'après Hérodote. (*Pages 8 et 157 du texte.*)

CARTE 2. — La Germanie à l'époque des invasions des Cimbres et des Teutons à travers l'Europe. (*La ligne* ------- *indique la marche des Cimbres. La ligne* -·-·-·- *indique la marche des Teutons.*)

(*Page 13 du texte.*)

CARTE 3



CARTE 3. — Carte des peuples riverains du Rhin au temps d'Auguste et de ses successeurs immédiats. (Ier siècle de notre ère.) (*Pages 21 et 56 du texte.*)

CARTE 4. — Peuples de la Germanie au 1er siècle de notre ère, selon Tacite. (*Pages 29 et 161 du texte.*)

CARTE 5

ATE 5. — Carte de l'Empire des Goths, au IVe siècle de notre ère, à l'epoque de l'arrivee des Huns et de leurs premiers etablissements entre l'Oural et le Don.

(La ligne brisée marque, à partir du Don, la marche en avant des Ostrogoths jusqu'en Italie. — La ligne pleine marque la marche en avant des Visigoths a partir du Danube jusqu'en Grèce, Macedoine, Illyrie et Italie.)

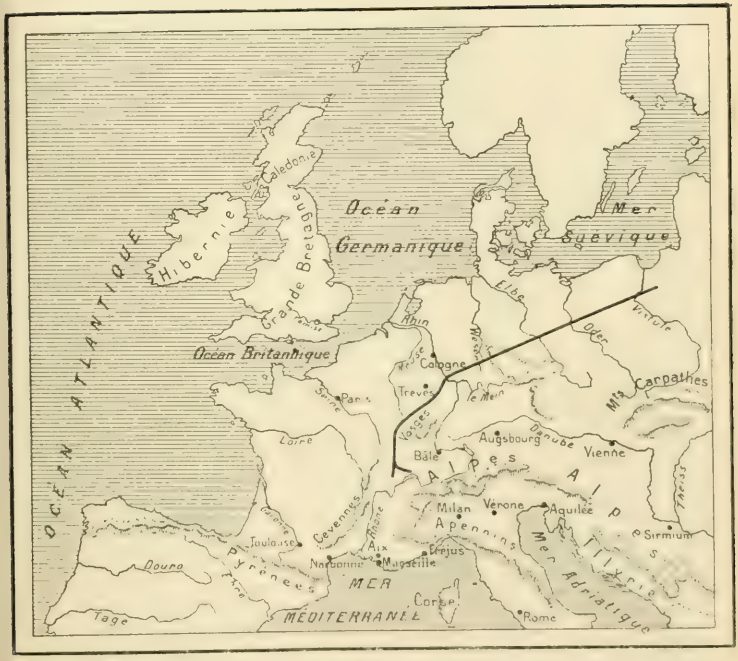
(Pages 57, 64 et 163 du texte.)

CARTE 6. — Marche approximative des Huns, d'Asie en Europe, aux premiers siècles de notre ère.
La ligne pleine figure les étapes et les premiers établissements des Huns. — La ligne brisée indique les marches d'aller et de retour des Huns dans l'Europe occidentale et centrale et méridionale.
(Pages 56 et 65 du texte.)

CARTE 7

CARTE 7. — Carte approximative de la marche simultanée des Alains, des Suèves et des Vandales, en l'an 406 et suivants. (*Pages 58, 66 et 68 du texte.*)

CARTE 8



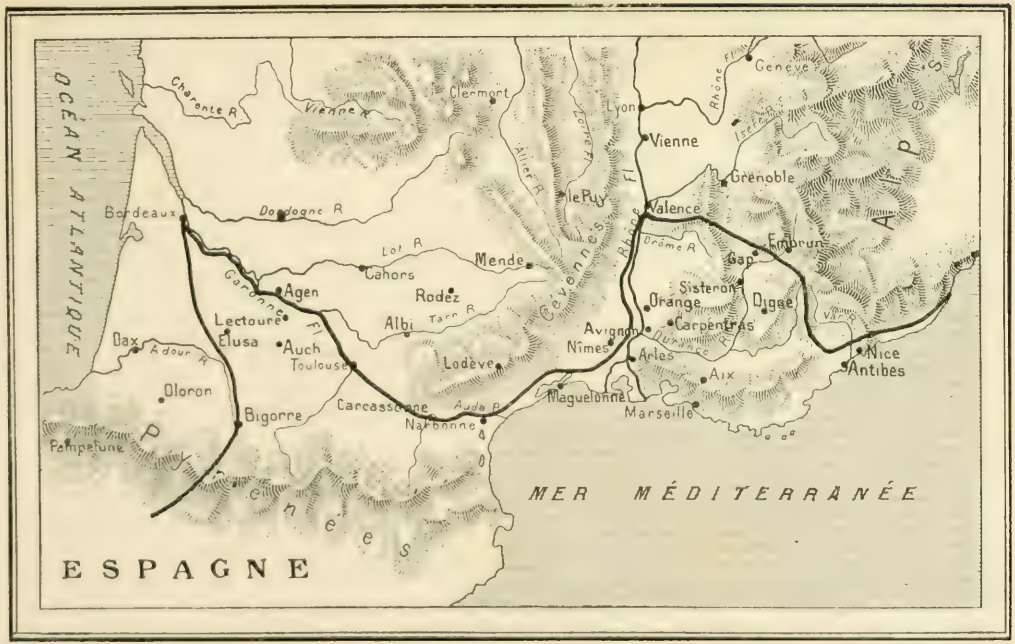
CARTE 8. — Carte de la marche des Burgondes. (*Pages 58 et 66 du texte.*)

CARTE 9

CARTE 9. — Marche des Visigoths à travers le sud de l'Europe.
(Pages 67 et 166 du texte).

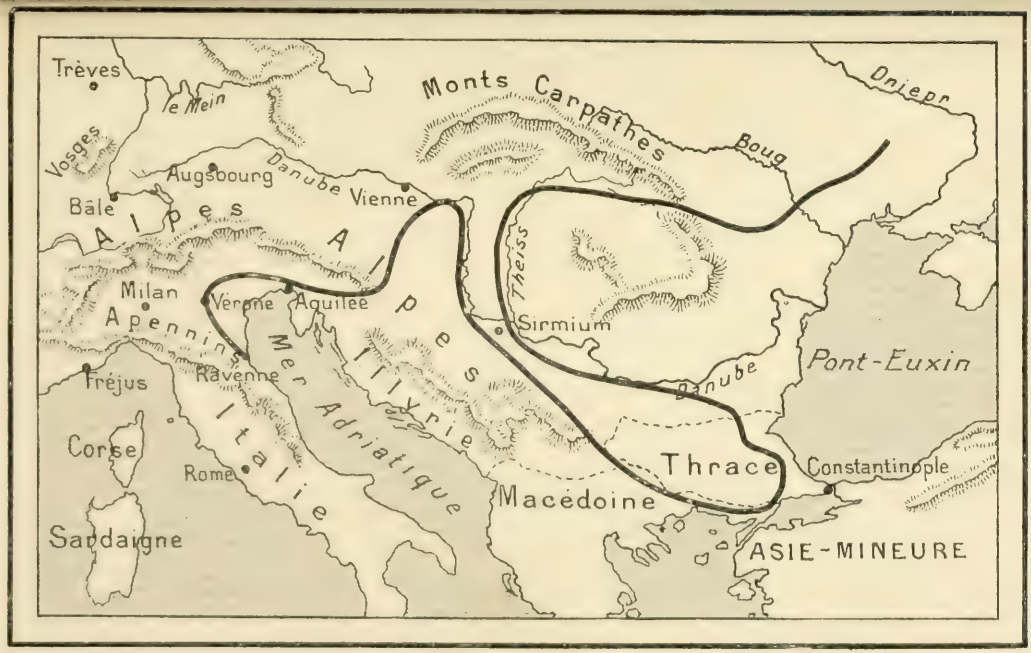
CARTE 10

CARTE 10. — Carte des peuples de l'Europe centrale lors de l'apparition des Huns, au IVe siècle de notre ère. (*Page 69 du texte.*)



CARTE 11. — Marche des Visigoths en Gaule. (*Page 71 du texte.*)

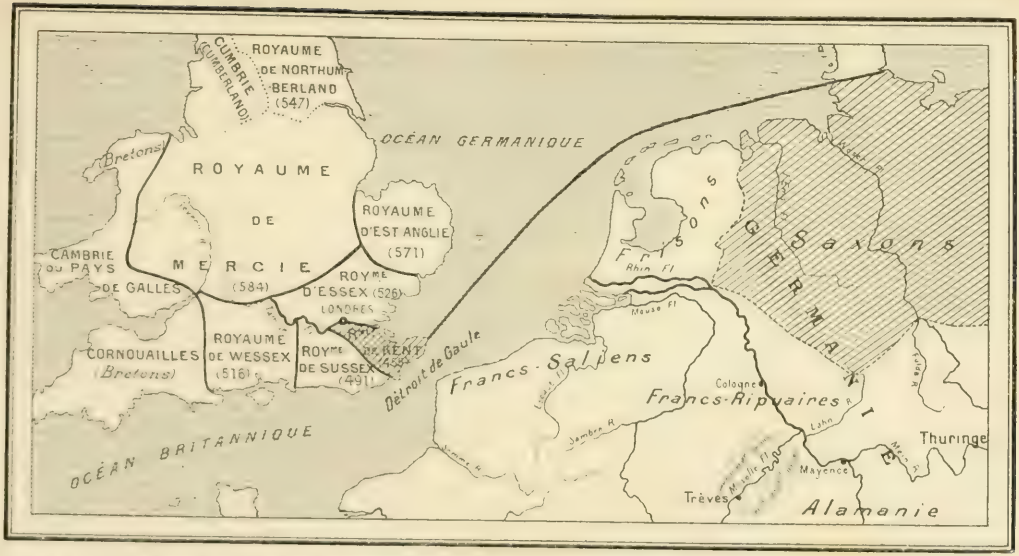
CARTE 11



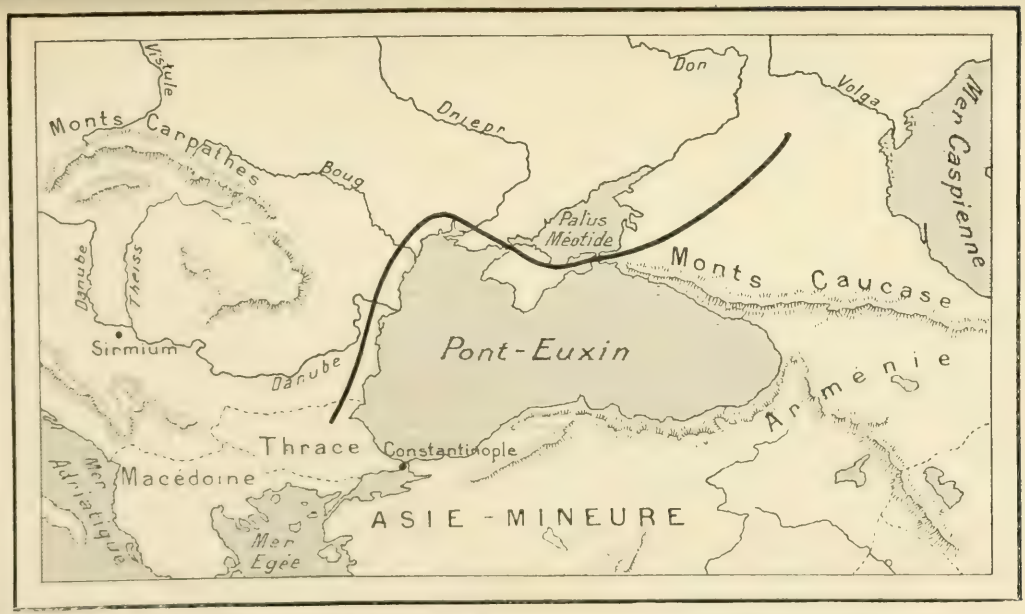
CARTE 12. — Marche des Ostrogoths à travers l'Europe méridionale. (*Pages 72 et 166 du texte.*)

CARTE 13

CARTE 13. — Marche des Lombards à travers l'Europe.
(Pages 77 et 80 du texte.)



CARTE 14. — Carte de l'invasion saxonne en Grande-Bretagne. L'Heptarchie, fondée de 455 à 584 de notre ère, *(Pages 68 et 79 du texte.)*



CARTE 15. — Pénétration et marche des Avars en Europe orientale. (*Page 80 du texte.*)

CARTE 16. — Esquisse d'une marche générale des Slaves, du pays des Sauromates vers l'Occident et le Nord-Ouest de l'Europe, du Ve siècle avant notre ère jusqu'au VIIIe siècle de notre ère. *(Page 157 du texte.)*

CARTE 17. — Carte de l'émigration des Sauromates, du ve siècle au ier siècle avant notre ère.
(Pages 157 à 159 du texte.)

CARTE 18. — Carte des peuples slaves (Wendes ou Venèdes) établis en Europe, selon Tacite, au Ier siècle de notre ère, savoir : Aries, Naharvalles, Roxolans, Jazyges, Lugiens, Marines, Vénèdes, Helvécones, Elysies, Peucins. Les autres peuples indiqués sur cette carte sont germains ou finnois. (*Page 162 du texte.*)

CARTE 19. — Carte de la Slavie au IIIe siècle de notre ère, lors de l'invasion des Goths et des Gépides.
(Page 163 du texte.)

CARTE 20. — Carte des peuplements slaves au VIe siècle de notre ère, selon Jordanès.
(La ligne ----- indique les incursions des Slaves des Carpathes vers le midi. — La ligne —·—·— indique la marche de l'invasion des Avars.) *(Pages 165 et 172 du texte.)*

CARTE 21. — Carte des peuplements slaves, au début du ve siècle de notre ère, lors des invasions des Huns. (*La ligne* —·—·—·— *indique la marche des Huns. — La ligne* — — — — — *indique la pénétration des Bulgares.*)

Le peuplement slave comporte les Vendes, les Aistes, les Vénèdes, les Antes, les Roxolans, les Sclavins, les Lugiens, les Sorabes, les Jazyges et les Vénètes. (*Page 166 du texte.*)

CARTE 22. — Carte du monde slave et du monde germanique à la fin du ve siècle de notre ère, après la dispersion des Huns. (*La ligne* ------ *indique la marche de la pénétration des Bulgares dans l'Europe orientale et méridionale*). (*Pages 166 et 168 du texte.*)

CARTE 23. — Carte de la répartition des peuples slaves, germaniques, finnois ou hunniques, au milieu du VIe siècle de notre ère, vers l'an 560. (*La ligne —·—·— indique les incursions des Avars*). (*Page 172 du texte.*)

CARTE 24. — Carte approximative du royaume des Avars, lors de leur apogée (an 620 à 630 de notre ère) avec leur rayon d'action (peuples soumis, tributaires ou alliés), montrant la répartition des divers peuples établis en Europe et jusqu'aux confins de l'Asie, à l'époque d. l'empereur Héraclius. (*Page 174 du texte.*)

CARTE 25. — Carte des établissements nouveaux de peuples en Europe vers le milieu du VIIe siècle (an 634 à 665), à la suite de l'affaiblissement du royaume des Avars, de la répartition nouvelle des Slaves, de l'agrandissement des Bulgares et de la formation du royaume des Khazars. (*Pages 175 et 176 du texte.*)

CARTE 26

CARTE 26. — Carte des états slaves rendus independants par Samo, et groupés autour de lui (an 625 à 650), en face du royaume réduit des Avars, enserré à l'est par les Khazars et les Bulgares, et au sud et à l'ouest par les Slaves que l'empereur Heraclius avait établis au sud du Danube. (*Page 177 du texte.*)

CARTE 27. — Carte de la repartition des Slaves en Europe, montrant leur séparation en deux tronçons, dont l'un s'échelonne de l'Elbe au Don et de la mer Baltique à la mer Noire, et dont l'autre s'étend entre la Drave et la mer Adriatique (IXe et Xe siècles de notre ère). (*Pages 180 et 181 du texte.*)

CARTE 28. — Carte de la distribution des peuples, et spécialement des Slaves, dans l'Europe orientale, au IXe siècle de notre ère, vis-à-vis des invasions asiatiques des Hongrois, des Petchénègues, des Khazars, des Cumans, des Polovtzes (Outses), des Bulgares et des Turks. (*Page 183 du texte.*)

CARTE 29

CARTE 29. — Carte de la marche envahissante des princes Varègues, de l'an 859 à l'an 930 de notre ère, avec leur sphère de rayonnement sur les peuples slaves de la Russie centrale et principalement sur le Dniéper moyen. (*Page 187 du texte.*)

CARTE 30. — Carte du monde slave à l'époque de l'apogée de la domination mongole (an 1230 à 1450 de notre ère), et indication de la marche de l'invasion mongole d'Asie en Europe. (*Page 188 du texte.*)

CARTE 31. — Carte de la Pologne à son apogée, sous Sigismond-Auguste, en face du Principat de Russie sous le czar Ivan IV, vers l'an 1570 de notre ère. (*Pages 189 à 192 du texte.*)

CARTE 32. — Carte de la répartition des langues slaves d'après les quatre groupes principaux de peuples slaves, savoir : 1° Lithuaniens (Borusses et Lettons) ; 2° Russes ; 3° Slaves occidentaux ; 4° Yougo-Slaves. (*Pages 195 à 207 du texte.*)

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LES GERMAINS

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES

Vagues notions d'Homère, d'Hésiode et d'Hérodote sur le nord et l'occident de l'Europe. — Le *Chaudron sacré* des Scythes. — L'*or* tombé du ciel et gardé chez les Scythes royaux. — Les Budins roux de la Caspienne. — Les Bastarnes. — Les Cimbres et les Teutons. — Les Suèves. — Les Germains d'après César et Strabon. — État demi-nomade. — Répartition annuelle du sol. — La forêt Hercynienne, l'*unicorne*, l'*urus*. — Varus. — Germanicus. 5

CHAPITRE II

LES GERMAINS DE TACITE

Tacite croit les Germains autochthones. — Partages annuels, mais déjà inégaux, des terres, cultivées par des esclaves. — Habitations de bois, greniers souterrains, vêtement sommaire. Chasse, orgies, querelles, danses guerrières, fureur du jeu. — Rudiments d'institutions politiques et judiciaires. Assemblées de guerriers adultes. Vengeances privées, compensation facultative : *Wergeld*. — Fidélité aux chefs de guerre. Fraternité d'armes. — Chasteté, dignité et courage des femmes. — Dieux des anciens Teutons : Tuisto, Hertha, Mannus, Irmin-Saule ; autres divinités, correspondant à Hercule, Mars, Vulcain, Isis (?). — Trois groupes principaux : Ingaevons, Istaevons, Hirminons, ceux-ci apparentes sinon identiques aux Suèves. — Rites sanguinaires. Prêtresses des Cimbres. Augures, présages. —

Autorité des prêtres et devins. — Les cent tribus suéviques en marche dans la forêt Hercynienne. — Au nord, les peuples baltiques honorent particulièrement la Terre (Hertha); sanctuaire de cette déesse dans l'île de Rugen. — Derrière la masse suévique, sur le Bas-Danube et la Vistule, s'agitent des Gothons (Germains), des Peucins, Bastarnes, Naharvales, Lygiens, Wendes (Sarmates) ; au nord, des Fennes, des Æstyens sauvages ; et, dans l'*Océan* même, les cités des Suions (Suédois, Scandinaves)..... 27

CHAPITRE III

LES INVASIONS GERMANIQUES

Période d'anarchie. Discordes intestines. Incursions sans but et sans succès. Absorption par l'Empire des *lètes* ou *lites*, ouvriers agricoles, et des *auxiliaires*, soldats incorporés dans les armées romaines. — Pression des Gôts, des Huns, des Slaves. — La grande dispersion ou invasion du ve siècle entraîne la chute de l'Empire romain d'Occident. — Formation de royaumes barbares, précaires (Vandales, Wisigots, Hérules, Ostrogots, Burgundes) ou durables (Francs et Anglo-Saxons). — La Germanie centrale est vide de Germains ; domination des Avars et des Slaves. — Les Francs austrasiens subjuguent ou refoulent les retardataires, Frisons, Saxons, Alamans, demeurés entre l'Elbe et le Rhin. — L'Allemagne est un démembrement transrhénan de l'empire carlovingien. — Puissance des Scandinaves, conquêtes des Northmen..... 53

CHAPITRE IV

MYTHOLOGIE GERMANIQUE ET SCANDINAVE

§ 1. Insuffisance des documents sur les croyances primitives des Germains. — Leur mythologie ne nous a été conservée — au moins dans l'état où le christianisme l'a attaquée et détruite — que par deux recueils islandais des xie et xiie siècles, les deux *Eddas*, l'une, en vers, de Saemund Sigfusen, l'autre, en prose, de Snorri Sturluson. — Les traditions, ainsi réfugiées dans une île lointaine, étaient visiblement communes à la famille teutonique proprement dite, au groupe bas-allemand de la Baltique et de la mer du Nord, enfin aux Norrois ou Scandi-

naves, qui les ont accommodées à la rigueur des climats arctiques. — Mais elles avaient été singulièrement renforcées et altérées aux ve et vie siècles par les souvenirs réels et fabuleux des Gots, surtout des Ostrogots venus des bords du Dniéper à la suite d'Attila. — Snorri Sturluson croit à l'origine orientale d'Odin et des Ases (Asie)..... 81

§ 2. Cosmogonie et théogonie. — L'abîme primordial. Réminiscences informes d'Hésiode et de la Bible. — Le géant Ymer, tué par les fils de Bör, fournit les matériaux du monde : son corps est la terre, son crâne le ciel. — De deux arbres, les dieux tirent l'homme et la femme. — Construction d'Asgard. — Les Alfes, Dverges, Nains, Iötes, — Les Ases. La famille d'Odin : dieux et déesses. — Le frêne Ygdrasill. — Les Nornes. — Les trois régions. — Personnages infernaux..... 91

§ 3. Les aventures des dieux. — Le *Festin d'Ægir*. Sarcasmes et châtiment de Loki. — Loki aide Thor à retrouver le marteau *Miöllnir*. Massacre des géants. — Le *Crépuscule des dieux*. — Renaissance du monde..... 105

CHAPITRE V

LA MYTHOLOGIE ÉPIQUE

§ 1. Le héros et le monstre. — Le trésor caché, prix de la victoire. — Le poème anglo-saxon de Beowulf. — Le comte Beowulf, guerrier angle, vassal d'un roi danois Hrothgar, abat le géant Grendel, poursuit dans l'abîme et combat corps à corps la terrible femme de mer. — Il règne cinquante ans sur les Angles. — Apprenant qu'un dragon, gardien d'un trésor, désolait le pays, il pénètre dans la caverne embrasée par l'haleine du monstre, triomphe après une lutte desespérée, découvre et donne à son peuple les richesses immenses accumulées dans le gouffre et meurt de ses blessures empoisonnées..... 121

§ 2. Les *Nibelungen* dans l'Edda de Saemund. — Sigurd et le dragon Fafnir. — Dans le trésor amassé par Loki, Sigurd trouve le casque d'Ægir, qui rend invisible. — Caractère mythique de la Walkure Brunhild ou Sigurfrida, endormie par Odin. — Funérailles des deux amants, qui, de leurs bûchers, s'envolent à la vie éternelle..... 138

§ 3. Les *Nibelungen* souabes (XIIe siècle) laissent de côté, sans

les ignorer, les aventures mythiques de Sigurd et de Brunhild. C'est une épopée franco-burgunde dans laquelle viennent se fondre des souvenirs historiques du ve siècle, étrangement défigurés. — Sîfrît et Crimhild. — Gunther et Brunhild. — Meurtre de Sîfrît. — Crimhild épouse Attila, Etzel, empereur des Germains, ami et protecteur de Dietrich de Bern (Theodoric de Vérone). — Elle attire à sa cour les princes burgundes assassins de Sîfrît. — Épouvantables tueries. — Mélange cur eux d'inconscience morale et de sentiments dits chevaleresques. — Vue d'ensemble. 136

SECONDE PARTIE

LES SLAVES

CHAPITRE I

LES ORIGINES SLAVES

. Expansion des Sarmates. Renseignements fournis par Hérodote, Tacite, Suétone, Jordanès, sur les Sigynnes, Vénèdes, Lygiens, Peucins, Sclavins et Antes (ve siècle avant, v^e après J.-C.). 155

2. Formation et établissement des Slaves du Sud, *Yougo-Slaves*. — Les Slaves suivent les Huns et les Avars au sud du Danube ; ils désolent l'Illyrie, la Mésie, la Thrace, la Macédoine, même le Péloponèse. — L'empereur Héraclius appelle et fixe en Dalmatie, Bosnie, Servie, Bulgarie les Chrobates (Croates), les Sorabes (Serbes) et les Sévérianes. — L'invasion hongroise vient séparer ces Slaves du Sud de leurs congénères très proches, Wendes, Slovènes, Tchèques, Polonais et Ruthènes. 166

§ 3. Débuts obscurs et désastreuses vicissitudes de la Russie : Novgorod, Kiev, Vladimir, Moscou. — Accroissement rapide, mais puissance précaire, de la Pologne, sans cohésion et sans frontières. — Étroit domaine des Tchèques, enfermés dans le quadrilatère boïen (*Boïohæmum*). — Le petit groupe Letto-Borusse ; sa résistance à la conquête chrétienne ; grandeur éphémère de la Lithuanie ; les langues lettiques. 183

§ 4. Les langues slaves. — Le bulgare ou *paléo-slave*, employé comme langue liturgique par les apôtres Cyrille et Méthode

(855-900), est regardé comme la forme la plus ancienne du parler slave, certainement comprise au IXe siècle par tous les Slaves danubiens. — Vaste domaine des dialectes slaves occidentaux, aujourd'hui refoulés vers la Vistule par le retour offensif de l'élément germanique. — Classification des langues slaves. 197

CHAPITRE II

MYTHOLOGIE DES SLAVES ET DES FINNOIS

§ 1. Insuffisance des documents relatifs aux divinités des Slaves. — Il est douteux, malgré Procope (VIe siècle) et Helmold (XIIe siècle), que Bog fût le nom d'un dieu suprême (sinon unique). — Dualisme, très probable, de la religion slave ; l'antinomie du dieu blanc et du dieu noir ne paraît pas contestable. — Caractère nettement indo-européen des noms divins. 210

§ 2. Panthéon russe : Svarog, Dajbog, Péroun, Veles, etc. — Péroun jeté dans le Dniéper par ordre de *saint* Vladimir. — Péroun métamorphosé en *Ilia*, saint Élie, et Veles en saint Blaise. 217

§ 3. Religion baltique, mélange de traditions germano-letto-slaves. — Svantovit, sorte d'Odin, qui chevauche la nuit, a remplacé Hertha à Rugen. — Dieux à plusieurs têtes. Triglav, Svantovit, Porevit, Rugevit. — Un dieu-lion, *Lev*-raczic, souvenir oriental. 222

§ 4. Les contes populaires. — Traces de mythes cosmogoniques et solaires. — Culte animique des forêts, des eaux, des fleuves, du soleil et du feu. — Culte des esprits et des âmes, des nymphes et des fées. — La croyance aux vampires. — Folklore infiniment riche. 225

§ 5. Les Fennes de Tacite. — Mythologie finnoise ; formation tardive de l'épopée intitulée *Kalévala* et du *Kantélétar*. — Les infiltrations indo-européennes et chrétiennes n'en altèrent pas l'originalité. 235

TABLE DES CARTES

GERMAINS ET SLAVES

I. — L'Europe Nord-Orientale au ve siècle avant notre ère. (*Page 8 du texte.*)

II. — La Germanie à l'époque des invasions des Cimbres et des Teutons. (*Page 13 du texte.*)

III. — Peuples riverains du Rhin au temps d'Auguste. (*Page 21 du texte.*)

IV. — La Germanie au 1er siècle de notre ère, selon Tacite. (*Pages 29 et 161 du texte.*)

V. — Carte de l'Empire des Goths. (*Pages 57, 64 et 163 du texte.*)

VI. — Marche approximative des Huns avant Attila. (*Pages 56 et 65 du texte.*)

VII. — Marche des Alains, des Suèves et des Vandales, en l'an 406. (*Pages 58, 66 et 68 du texte.*)

VIII. — Marche des Burgondes. (*Pages 58 et 66 du texte.*)

IX. — Marche des Visigoths à travers le sud de l'Europe. (*Pages 67 et 166 du texte.*)

X. — L'Europe centrale lors de l'apparition des Huns au IVe siècle de notre ère. (*Page 69 du texte.*)

XI. — Marche des Visigoths en Gaule. (*Page 71 du texte.*)

XII. — Marche des Ostrogoths à travers l'Europe méridionale. (*Pages 72 et 166 du texte.*)

XIII. — Marche des Lombards. (*Pages 77 et 80 du texte.*)

XIV. — L'invasion saxonne en Grande-Bretagne. (*Pages 68 et 79 du texte.*)

XV. — Arrivée des Avars en Thrace (*Page 80 du texte.*)

XVI. — Marche générale des Slaves, du ve siècle avant notre ère jusqu'au VIIIe siècle de notre ère. (*Page 157 du texte.*

XVII. — Les Sauromates, du ve au i^er siècle avant notre ère. (*Page 157 à 159 du texte.*)

XVIII. — Peuples slaves (Wendes ou Venèdes) selon Tacite. (*Page 162 du texte.*)

XIX. — La Slavie au iiie siècle de notre ère. (*Page 163 du texte.*)

XX. — La Slavie au vi^e siècle, selon Jordanès. (*Pages 165 et 172 du texte.*)

XXI. — La Slavie traversée par les Huns et les Gots. (*Page 169 du texte.*)

XXII. — La Slavie après la dispersion des Huns. (*Pages 166 et 168 du texte.*)

XXIII. — La Slavie coupée par les Bulgares et les Avars. (*Page 172 du texte*)

XXIV. — Les Avars au temps d'Héraclius. (*Page 174 du texte.*)

XXV. — Répartition des Slaves au viie siècle. (*Pages 175 et 176 du texte.*)

XXVI. — Royaume Slave de Samo, de la Styrie à l'Elbe. (*Page 177 du texte.*)

XXVII. — Répartition des Slaves en Europe (ixe et xe siècles de notre ère). (*Pages 180 et 181 du texte.*)

XXVIII. — Distribution des peuples, et spécialement des Slaves, dans l'Europe orientale au ixe siècle de notre ère. (*Page 183 du texte.*)

XXIX. — La Russie sous les princes Varègues, de l'an 859 à l'an 930 de notre ère. (*Page 187 du texte.*)

XXX. — L'invasion mongole d'Asie en Europe. (*Page 188 du texte.*)

XXXI. — La Pologne à son apogée, sous Sigismond-Auguste. (*Page 189 à 192 du texte.*)

XXXII. — Répartition des langues slaves. (*Pages 195 à 207 du texte.*)

30,636. — Versailles, Société anonyme des Imprimeries Gérardin

DD
62
L45

Lefèvre, André Paul Émile
Germains et Slaves

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY